image
not
available



VOYAGE

Bibliographique, Archéologique et Pittoresque

EN FRANCE,

PAR LE REV. THO. FROGNALL DIBDIN;

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC DES NOTES,

PAR THÉOD. LICQUET,

Conservateur de la Bibliothèque publique de Rouen, Membre de l'Académie de cette ville, et de la Société des Antiquaires de Normandie, Traducteur de l'*Histoire d'Italie de 1789 à 1814, par* M. CH. BOTTA;

ET

G. A. CRAPELET, IMPRIMEUR.

Avec Figures et Fac-simile.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ CRAPELET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

1825.



VOYAGE
BIBLIOGRAPHIQUE, ARCHÉOLOGIQUE
ET PITTORESQUE
EN FRANCE.
TOME II.

A PARIS,
CHEZ RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N° 6.
1825.

VOYAGE

BIBLIOGRAPHIQUE, ARCHÉOLOGIQUE

ET PITTORESQUE

EN FRANCE,

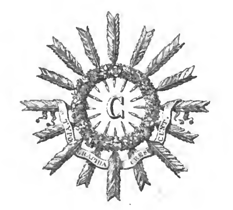
PAR LE RÉV. TH. FROGNALL DIBDIN.

Tome Second,

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC DES NOTES,

PAR THÉOD. LICQUET,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE ROUEN.



A PARIS,

CHEZ CRAPELET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

M DCCC XXV.

VOYAGE
BIBLIOGRAPHIQUE, ARCHÉOLOGIQUE
ET PITTORESQUE
EN FRANCE.

LETTRE XIII.

CAEN. — SOL. — SOCIÉTÉ. — ÉDUCATION. — DUEL. VIEILLES MAISONS. — ABBAYE DE SAINT-ÉTIENNE. — ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE DERNETAL. — ABBAYE DE LA SAINTE-TRINITÉ. — AUTRES ÉDIFICES PUBLICS.

MAINTENANT que j'ai passé plus d'une semaine à l'Hôtel-Royal, chez Lagouelle, je suis en état de vous dire quelque chose de la ville de Caen et de ceux qui l'habitent. Ne vous attendez pas néanmoins à un compte aussi détaillé que celui de Rouen, à des portraits aussi curieux que ceux des *Rouennais*. Comparé à Rouen, Caen est un séjour de calme et de repos. Il mérita cependant, et mé-

rite encore aujourd'hui toute l'attention des voyageurs et des antiquaires. Ses monumens ecclésiastiques sont plus anciens, mais moins vastes, moins imposans que ceux de Rouen. D'un autre côté, ses maisons et ses rues sont plus larges et plus commodes. Caen est le chef-lieu du département du *Calvados*, ou, si l'on veut, la capitale de la *Basse-Normandie.* Sa population est estimée à quarante mille âmes. Il possède une bibliothéque publique, une école des arts (*a*), un collége, un hôtel-de-ville, et tous les *et cætera* d'une organisation sociale. Mais il faut que je vous donne d'abord quelques renseignemens relatifs à l'économie politique. Caen, avec les arrondissemens de *Bayeux*, de *Vire*, de *Falaise* et de *Pont-L'Évêque*, est le pays aux herbages et aux bestiaux. Il abonde aussi en pommes et en poires. Par suite d'essais récemment tentés à *Argences* (*b*), on a tout-à-fait abandonné la culture de la vigne. De vastes et fertiles potagers entourent la ville de Caen, qui, depuis

---

(*a*) Outre ses nombreuses écoles publiques, Caen possède *deux* écoles gratuites des arts; l'une pour le dessin, l'autre pour l'architecture et l'ornement.

(*b*) De temps immémorial, Argences a des vignobles. Henri IV, passant par ce bourg, ne put concevoir que d'aussi bon raisin que celui d'Argences fît de si mauvais vin. On le connaît, dans le pays, sous le nom de *vin Huet*. Un ancien

soixante-dix ans au moins, possède un jardin pour la culture des plantes et des arbres exotiques. Aux premiers temps de la domination de Buonaparte, ce jardin se glorifiait de trois mille plantes de cette nature, classées d'après la méthode de Linnée et de Tournefort. Le département du Calvados, dont Caen est le chef-lieu, contient, dit-on, neuf cents espèces, tant d'arbres que de plantes, parmi lesquelles il s'en trouve d'indigènes : peu ou beaucoup? je l'ignore. — Quant aux forêts, elles sont comparativement peu considérables; encore ont-elles essuyé de grands outrages pendant la révolution. L'arrondissement de Caen, en particulier, ne possède que trois cent quarante-quatre hectares de bois. Il est trop vrai que dans les environs des villes populeuses, les Français ne songent nullement à planter. Plaines et montagnes sont dépouillées sous leurs yeux les unes après les autres, et ils ne prennent aucune mesure pour les besoins de la population qui doit leur succéder. C'est ainsi qu'une grande partie de la campagne

pharmacien de Caen, et propriétaire à Argences, essaya, il y a quelques années, d'améliorer le vin de sa récolte, en y ajoutant, d'après le procédé de Macquer, les principes alcoholiques et saccharins qui y manquaient. Ce sont probablement ces essais, peu importans, dont l'auteur veut parler; quoi qu'il en soit, la culture de la vigne n'est pas abandonnée dans le pays.

de Rouen, surtout dans la direction de Caen, est successivement appauvrie et mise à nu; ici même, et à mesure que vous approchez de la ville, vous découvrez une immense étendue de pays privée de la fraîcheur salutaire du feuillage. Le sol, cependant, fécond et productif de sa nature, n'exige que de très faibles soins, et récompenserait l'homme au centuple. Avec quoi se chauffera-t-on ici dans une cinquantaine d'années? voilà ce qu'il est impossible de prévoir. A la vérité, au moyen de la marée et du voisinage de la mer, on remonte la rivière d'Orne avec des bâtimens de deux cents tonneaux, qu'on peut charger uniquement de bois; mais les frais de transport, les droits de toute espèce, l'état de *dépendance* où se placerait la ville, par la nécessité de ces approvisionnemens accidentels, tout cela rendrait l'article du chauffage extrêmement coûteux. Les Caennais prétendent, je le sais, que le département du Calvados contient des mines de charbon; mais les expériences faites depuis quelques années à Litry, dans l'arrondissement de Bayeux, sembleraient leur défendre de se livrer à de grandes espérances sous ce rapport.

Quant au commerce de la ville, les deux branches principales sont la *dentelle* et la confection des *bonnets*. La première se partage entre Caen et Bayeux. Ces deux places occupent ensemble vingt

mille *paires de mains* (*a*). Les individus de tout âge peuvent être employés à ces travaux, et le produit annuel a été estimé quatre millions de francs; mais ce sont les manufactures de Lisieux qui fournissent le plus aux besoins du Calvados. A Caen, néanmoins, la seule confection des bonnets a constamment occupé quatre mille personnes, et le revenu total de ce genre d'industrie a été de deux millions de francs. Une grande partie du produit de ces manufactures était consommé à l'intérieur; on en réservait cependant plus de la moitié pour des exportations en Espagne, en Portugal, et dans les Colonies françaises. Les habitans assurent aujourd'hui que ce commerce a considérablement perdu sous le double rapport de la vogue et des bénéfices, tandis que celui du *linge de table* a gagné en proportion des deux côtés (1). Il y avait autrefois de grandes *tanneries* à Caen et

(*a*) L'auteur aurait pu dire, trente mille *paires de mains*.

(1) Caen était renommé pour le linge de table il y a trois siècles. « Et si ne me puis taire qu'il n'y a ville en Europe où il se fasse de plus beau et singulier LINGE DE TABLE, que l'on appelle *haute-lice*, sur lequel les artisans telliers représentent toutes sortes de fleurs, bestes, oyseaux, arbres, médailles et armoiries de rois, princes, seigneurs, voire aussi naifuement et proprement que le plus estimé peintre pourroit rapporter aveeques son pinceau, etc. » (BOURGUEVILLE, *Antiquités de Caen*, 1588, in-8°, p. 26.)

dans son voisinage immédiat ; mais cette branche de commerce a extrêmement souffert dans les derniers temps. D'abord, la révolution lui a porté de rudes atteintes ; puis l'ignorance des chefs, et leur négligence à profiter des améliorations introduites au moyen de procédés chimiques, ont hâté la ruine de ces établissemens. Pour remédier à ce malheur, les habitans judicieux se sont généralement tournés, depuis peu, vers le commerce de *porcelaine;* et si Caen est inférieur aux villes voisines, particulièrement à Rouen et à Lisieux, dans les articles de draperie, d'étoffes de laine et de dentelles, il a une supériorité décidée dans ceux de *poterie* et de *porcelaine;* objets importans pour les besoins domestiques et les ornemens de luxe. Mais, c'est sous un point de vue plus élevé que Caen peut surtout réclamer la prééminence sur les villes que je viens de nommer. Il y a un meilleur esprit *d'éducation;* il y a aussi, comparativement à son étendue, plus de science et de littérature. Cette ville a été long-temps fameuse par son école de droit. Elle possède deux académies distinctes, l'une pour *les Sciences et Belles-Lettres,* l'autre pour *l'Agriculture et le Commerce.* Le *Lycée* est un noble monument, près l'abbaye de Saint-Étienne ; mais je voudrais que sa façade fût gothique, et qu'elle se mariât ainsi avec l'architecture de l'abbaye. Caen ressemble réellement à Oxford, par

l'aspect que lui donne la construction en pierre de ses édifices publics. Les environs de la ville offrent des carrières d'où l'on extrait la pierre en gros blocs, d'une nature assez molle, de sorte qu'on peut la tailler en diverses formes avec la plus grande facilité. On l'expose ensuite au grand air, et chaque jour semble ajouter à sa blancheur et à sa qualité. J'ai vu travailler à des constructions importantes dans les entours de la ville (1). Les ouvriers terminaient des fûts de colonnes et des

(1) L'état actuel des faubourgs de Caen contraste d'une manière fâcheuse avec ce qu'il paraît avoir été au milieu du seizième siècle. Écoutez l'aimable description qu'en fait le premier topographe de la ville : « Aux quelles les habitans et ieunesse se pourmeinent, prennent plaisir à la saison du printemps, et de l'esté, même les écoliers de l'université ; les vns à sauter, lutter, courir, iouer aux barres, nager en la rivière qui les enclot, tirer de l'arc, et prendre toutes honnestes récréations, comme aussi font les damoiselles, dames et bourgeoises, à y estendre et sécher leur beau linge, du quel les dites prairies sont aucune fois si couuertes, qu'elles semblent plustot blanches que vertes, et au jour des festes, après le souper, s'y assemblent les grandes compaignies, tant de seigneurs, officiers, dames, damoiselles, bourgeoises, en nombre de trois à quatre mille personnes qui s'y pourmeinent par troupes, pour y avoir leur plaisir et récréation et voir les passe temps, etc..... Mais encores le plus grand plaisir qui se treuue en telles assemblées, c'est qu'en ce beau printemps vernal l'on y oit (*)

(*) Et non pas *voit*, comme l'auteur le fait dire à Bourgueville.

chapiteaux, du goût le plus correct et de l'aspect le plus agréable. A une distance un peu plus éloignée de Caen, on trouve de la pierre d'un grain plus serré, dont on se sert dans la construction

le chant et ramage mélodieux des rossignols qui fleurtissent (*), fredonnent, et dégoissent, dedans ceste cercle et iardins prochains, rapportans par leur chant la mémoire de l'histoire de Philomèle, etc. » Et quelques pages plus loin : « Je diré aussi auecques assurance qu'il croist aux beaux et spacieux (**) iardins de cette ville et fauxbourgs des plus excellents et délicats fruits de toutes sortes que en autre ville de France, et de toutes fleurs odoriferentes en de belles et plaisantes trailles, gallerie, pallissades et parterres. » (BOURGUEVILLE, *Antiquités de Caen*, pag. 5, 6, 26.)

Je crois pouvoir ajouter, d'après cet intéressant auteur, que long-temps encore après la publication de son ouvrage, la ville de Caen était entourée de hautes et larges murailles en pierre, sur la plate-forme desquelles trois hommes de front pouvaient marcher. « De dessus ces murailles, l'on a le plaisir de veoir flotter les navires sur ceste rivière (d'Orne), et à travers ces délectables prairies, puis descendre les marchandises le long desdites murailles (***). » Il paraît que ces murs étaient une promenade à la mode, les jours de repos; et on y accédait par différens escaliers.

Parmi les planches et vues, à vol d'oiseau, de la ville de Caen, que j'ai trouvées dans la collection de DE BOZE, à la Biblio-

(*) Et non pas *fleurissent*.

(**) Et non pas *aux beaux* PRAIRIES, etc. On devrait redoubler d'attention quand on fait parler les autres.

(***) Bourgueville, page 9.

des escaliers, et pour le pavage à l'intérieur des édifices publics. Ces escaliers, qui sont ordinairement circulaires et en dehors du bâtiment, me parurent également singuliers et curieux. On assure qu'il y a, dans le Calvados, plusieurs espèces de *marbres* comparables à ceux du midi de la France. A *Basles* et à *Vieux*, on trouve du marbre

thèque Royale de Paris, il y en a une accompagnée de trois pages de texte, qui commence à ce passage de Guillaume Breton : *Villa potens, opulenta*, etc. (Voyez ci-après.) J'y ai vu aussi une grande gravure de *Caen*, par P. *Buache*, à la date de 1747; dans cette planche, on s'est plus occupé des arbres que des maisons : une autre vue de la ville, à vol d'oiseau, d'après les dessins de *Gombouste*; je crois que cette dernière se retrouve dans la *Topographia Galliæ* de Zeiller, t. III, où les tours des *abbayes de la Trinité* et de *Saint-Étienne*, qui ont, pour ainsi dire, deux étages, ne ressemblent en rien à ce que nous voyons aujourd'hui. Sous d'autres rapports, cette vue donne une idée avantageuse de la ville (à la date de 1640-1650) et de l'enceinte de l'abbaye de Saint-Étienne. La *Place-Royale* paraît avoir été anciennement la *place de la Chaussée* (*), où l'on voit un gibet. Parmi les dessins, etc., de la même collection, il y en a un du château de Caen, à la date de 1702, et assez intéressant. Le château n'existe plus. Je citerai aussi une vue imposante de l'abbaye de la Trinité, ou plutôt du monastère ou hôpital contigu : elle porte également la date de 1702; l'exécution n'en vaut rien. Enfin j'y ai trouvé,

(*) La *Place-Royale* n'a jamais porté ce nom. Les exécutions de justice avaient lieu sur la *place du Pilori*, autrefois le *Vieux-Marché*. (Voyez Huet, *Origines de Caen*, pag. 136-162.)



blanc qu'on a jugé digne de soutenir le parallèle avec celui de Paros; mais assurément il y a ici un peu de présomption. On sait néanmoins que le cardinal de Richelieu a tiré de Vieux tout le marbre dont il a fait construire la chapelle du collége de Sorbonne.

A tout prendre, sous le rapport de l'aspect général et de la société particulière, Caen peut être préféré à Rouen. L'habit et les mœurs du bas peuple sont à peu près, sinon entièrement les mêmes, avec cette différence néanmoins que le bonnet de cauchoise est ici plus simple qu'à Dieppe et à Rouen. La première fille de chambre de notre hôtel offre non seulement un modèle exact de l'habit national, mais encore elle est bien de sa personne et prévenante dans ses manières. M. Lewis obtint de cette jeune et aimable femme la permission de faire son portrait; notre but était de re-

---

sous la même date, une vue non moins infidèle de l'abbaye de Saint-Étienne. Evelyn décrit ainsi la ville de Caen en 1644: « Toute la ville est agréablement bâtie avec cette pierre excellente, si bien connue sous ce nom en Angleterre. On me conduisit dans un joli jardin planté de haies d'alaterne. Il y avait à l'entrée, à une excessive hauteur, des bosquets soigneusement taillés, et dans un goût d'architecture bien entendu, consistant en piliers, niches, frises, et autres ornemens très curieux, etc. » (*Vie et Écrits de J. Evelyn*, 1818, in-4°, tome 1, page 52.)

produire son costume. A cette proposition, les yeux de la fille brillèrent d'une joie plus qu'ordinaire, et même en consentant elle avait un peu l'air d'une personne qui remercie. Je vous envoie donc le portrait et le costume de la fille de chambre à *l'Hôtel-Royal* de Caen; ce sera le rival de la *Cauchoise dieppoise*. Recevez aussi, comme pendant à ce dessin, et examinez ce joli petit groupe composé de personnages de la même classe; M. Lewis me l'a apporté au retour d'une promenade qu'il a faite dans les faubourgs de la ville avant déjeuner. C'est ainsi que les femmes normandes s'asseyent pour babiller et travailler devant leurs portes dès le matin.

On appelle Caen le dépôt des Anglais (1). La vérité est qu'il se trouve ici un nombre prodigieux de nos compatriotes, et par différentes causes. Une famille vient s'établir ici par des raisons d'économie; une autre par des motifs d'éducation; une troisième par amour de la retraite; une quatrième par le seul caprice d'habiter une ville étrangère, avec la chance d'y contracter quelques liaisons agréables, ou d'y rencontrer quelque étrange aventure. Mais la bonne vie, le bon marché, une société nouvelle, voilà surtout, à n'en pas douter, ce qui attire nos compatriotes. Il existe en ce moment

(1) On le considérait ainsi dès le temps de Ducarel.

une animosité terrible entre les Anglais et les *Caennais* (je ne veux pas employer le mot plus général de *Français*), et je vous en dirai la cause. Vous souvenez-vous de cette phrase emphatique de ma dernière lettre : « l'histoire d'un duel ? » écoutez. Environ trois semaines au plus avant notre arrivée (1), un duel eut lieu entre un jeune Français étudiant en droit, et un jeune Anglais fils d'un capitaine de vaisseau. Je tairai les noms; de cette manière, je ne craindrai pas de blesser les amis de l'un ou de l'autre adversaire. Ce duel, mon ami, fut « le duel des duels, » tant il y avait de rage des deux côtés, et une résolution décidée pour le meurtre. Ce duel est sans précédent, et j'espère qu'il ne sera jamais pris pour exemple. Sachez donc que, malgré les *bouleversemens* de la révolution, la ville de Caen s'est maintenue en possession d'un vaste collége pour l'étude des lois. Le nombre des étudians est d'à peu près six cents, presque tous jeunes gens au-dessous de vingt ans, parfois indisciplinés, fantasques ou turbulens. En général, cependant, leur conduite est régulière. Il y avait

(1) L'histoire nous fut, en effet, racontée dès le premier soir de notre arrivée chez M. Lagouelle, à l'Hôtel-Royal. Il la débita avec une méthode, une emphase, une énergie, qui formaient le contraste le plus frappant avec la bassesse de sa physionomie et l'air commun de toute sa personne; mais il avoua franchement que *monsieur l'Anglais se conduisait bien.*

eu un procès entre un Français et un Anglais; le juge avait donné gain de cause à notre compatriote. La salle d'audience était encombrée de spectateurs, parmi lesquels se trouvaient un nombre considérable d'étudians. A la sortie, un jeune Français lança des regards menaçans, ou adressa des gestes de mépris à un jeune Anglais, dans le dessein bien évident de l'insulter. Cet Anglais était le fils d'un capitaine de vaisseau. Notre compatriote n'avait ni les moyens, ni le pouvoir de repousser cette offense, attendu que l'agresseur se trouvait entouré de ses camarades. C'était l'époque de la foire de Caen. Le soir même, en se promenant à cette foire, notre compatriote reconnut, au milieu de la foule, le jeune homme qui l'avait insulté le matin dans la cour du palais. Il l'aborde et lui donne à entendre que la grossièreté de sa conduite recevrait sa récompense en temps et lieu. Sur quoi le Français s'approche, le prend violemment par le bras et lui dit de « fixer la distance à laquelle ils se battraient le lendemain matin. » Or, le duel est fort commun parmi ces étudians; mais ils mesurent vingt-cinq pas, tirent..... manquent, bien entendu, s'imaginent être de grands héros, et l'affaire ne va pas plus loin. Il n'en fut pas ainsi en cette occasion. « Quinze pas, » s'il vous plaît, dit l'étudiant d'un ton satirique, persuadé qu'il allait effrayer son adversaire. « CINQ, plutôt, » s'écrie

son antagoniste provoqué. « Eh bien ! nous nous battrons à cinq pas. » Il fut donc convenu qu'ils se rencontreraient le lendemain matin, et qu'ils se battraient à cinq pas seulement de distance.

L'un et l'autre étaient au-dessous de vingt ans ; mais je crois que l'Anglais n'en avait pas encore dix-neuf. Ce que j'ai à raconter va vous faire frémir. Il avait été décidé par les témoins, attendu qu'*un* des deux rivaux devait nécessairement *tomber*, le combat ayant lieu à une si faible distance, qu'*un* seul pistolet serait chargé à *balle*, l'autre à poudre, et que le Français, ayant fait le premier appel, choisirait aussi le premier. Ils se séparent ; les témoins disposent les pistolets conformément aux conditions arrêtées. Le fatal moment est arrivé. Les combattans paraissent : même résolution, pas le moindre signe de refroidissement. Les pistolets étaient placés sur l'herbe devant eux, l'un chargé à poudre, l'autre à poudre et à balle. Le Français s'avance, prend un pistolet, le soupèse avec beaucoup de précaution, et puis..... le remet à terre. Il prend l'autre, l'arme, et va se placer à l'endroit d'où il devait faire feu. Le jeune Anglais était nécessairement obligé de prendre le pistolet abandonné. On mesure cinq pas, le signal est donné, chacun tire..... le Français tombe..... MORT SUR LA PLACE ! Il avait d'abord pris le pistolet chargé du plomb fatal et l'avait rejeté, ne le trouvant pas

assez lourd, paraissant même se féliciter de son intelligence en cette occasion. Poursuivons; la balle traversa le cœur, à ce que j'appris. Le témoin du mort, à la vue du cadavre sanglant de son ami, devint furieux, se répandit en invectives, et voulait sur-le-champ se battre avec le survivant. Ce garçon de cœur lui répondit qu'il ne se battrait point avec un homme qui n'avait pas de témoin; « Mais allez, dit-il, en tirant froidement sa montre, je vous donne vingt minutes pour revenir avec votre second; » et il attendait, montre en main, à côté du cadavre de son adversaire, le retour du Français. A l'expiration du délai, son propre témoin le supplia de penser à son salut, et de s'en aller, attendu que sa vie était désormais en péril. Il quitte le terrain, demande son passeport, l'obtient, et part sur-le-champ. Douze minutes s'étaient à peine écoulées depuis qu'il avait perdu de vue le champ du combat, qu'une multitude d'étudians accourut, déterminés à venger la mort de leur compatriote par celle de son meurtrier (*a*) !.... Le corps fut placé sur un brancard; plusieurs centaines d'étudians suivirent le convoi,

---

(*a*) Que le Français ait eu tort dans cette affaire, c'est possible; qu'il ait été tué à bout portant, c'est trop vrai; qu'une *multitude* d'étudians soient accourus pour se jeter sur un *seul* homme, c'est incroyable.

armés de mousquets et de sabres, menaçant de destruction les autorités civiles ou militaires qui auraient tenté de leur résister..... Le maire s'était opposé, en effet, à ce que les funérailles eussent lieu en terre sainte (*a*). Tout cela, mon cher ami, a nécessairement accru l'animosité reconnue entre les Anglais et les Français....; mais l'affaire commence à s'assoupir aujourd'hui. Une jeune et belle Anglaise, qui, pendant ces derniers huit ou dix mois, a fréquenté avec sa mère les cercles les plus distingués de la ville, me demanda «combien de fois j'avais été insulté depuis mon arrivée : — Pas une,» répondis-je; ce dont elle parut surprise au dernier point.

Treve à ces causes de douleur et d'effroi; contentons-nous d'observer qu'après ce qui s'est passé, on peut être surpris qu'il n'existe pas, entre les Caennais et nos compatriotes, un mur de séparation plus épais (*b*). Il est grand temps à présent de vous adresser quelques détails relatifs aux objets de votre prédilection, je veux dire les ANTIQUITÉS MONUMENTALES et BIBLIOGRAPHIQUES. Nous commencerons par les premières : d'abord les *rues*, puis

---

(*a*) Bien certainement le maire n'aura pas intimé cette défense; la loi le charge, au contraire, de veiller à l'inhumation des corps; ce qui ne peut avoir lieu qu'au cimetière.

(*b*) Le texte dit : *Une brèche plus large.*

les *maisons*, ensuite les *édifices publics*, soit ecclésiastiques, soit civils. Un mot cependant sur l'antiquité de la ville elle-même. Son nom Caen, en latin *Cadomi* (*a*), est supposé dériver de Cad-hom, mot composé de celtique et de saxon, signifiant, d'après Bochart, une place de guerre. De là les anciens noms *Cad-hom*, *Cathien*, *Cahan*, et enfin *Caen*. Que cela vous suffise pour l'étymologie du mot. Quant à l'antiquité du lieu, on s'accorde à penser que les Romains n'ont jamais séjourné en cet endroit; en d'autres termes, que Caen n'existait pas comme ville à l'époque où ils occupaient la contrée. Je ne dirai rien de ce qu'elle a pu être au temps des *Saxons*, qui ne paraissent pas avoir fait ici d'établissement (*b*) (1). Mais on pourrait

(*a*) Lisez : *Cadomus*.

(*b*) Tout porte à croire le contraire. Le nom de *Caen* lui-même, c'est-à-dire *Cathim*, *Cathem* et *Cathom*, est tiré de la langue saxonne.

(1) « Ce ne fut cependant pas un grand nombre d'années après (l'occupation des parties nord de la Gaule par les Danois) que Caen fut réputé l'une des principales villes de la province, comme nous le voyons dans le récit de l'entrevue qui eut lieu à Rouen, en 942, entre Louis d'Outremer, roi de France, et Rollon, duc de Normandie. M. de Bras nous assure que, dans un manuscrit de la *Coutume de Normandie*, écrit au temps de Rollon, et qu'il eut entre les mains, il est parlé de Caen comme d'une ville assez importante à cette

affirmer, je crois, qu'au moment de l'introduction du christianisme, Caen était moins considérable que *Bayeux*, puisque cette dernière ville est le siége du diocèse. Si c'eût été le contraire, nous n'entendrions pas dire : l'évêque de Bayeux; mais bien : l'évêque de Caen. Permettez-moi donc de vous placer tout d'un coup au commencement du dixième siècle, sous le règne du fameux *Rollon*, époque à laquelle cette ville croissait en force et en réputation. Il paraît que sa richesse et sa célébrité augmentèrent encore dans le siècle suivant. Guillaume-le-Conquérant y construisit une noble abbaye, et la choisit pour le lieu de sa sépulture. Telles étaient sa population et sa magnificence, au treizième siècle, qu'un poëte du temps lui a donné une place toute particulière dans ses éloges (1).

époque. Dans la charte de donation faite par Richard II, duc de Normandie, à sa fille Adèle, à l'occasion du mariage de cette princesse avec Raynauld, comte de Bourgogne, LA VILLE DE CAEN, ses *églises*, ses *mausolées*, sa *douane* et autres dépendances, sont amplement spécifiés (*). » (*Antiquités anglo-normandes*, page 48.)

(1) Ce poëte est Guillaume Breton. Il dit dans sa *Philippide*

(*) Cette note, qui est une citation de Ducarel, contient deux grandes absurdités : d'abord l'entrevue, en 942, de Louis d'Outremer et de Rollon; ce dernier mourut en 931. Ensuite l'existence d'un manuscrit de la *Coutume de Normandie*, au moment où la Normandie ne pouvait encore avoir de coutume.

Avant la révolution, elle avait treize paroisses, un collége, et vingt établissemens publics pour les deux sexes. Aujourd'hui, le nombre des paroisses est réduit à *deux*. Quant aux treize églises que l'on voyait au temps de Ducarel, la quatrième partie, si je ne me trompe, a été démolie. Ce dont je suis certain du moins, c'est qu'à l'extrémité de la ville, au-delà de l'abbaye de Saint-Étienne, il n'y a guère plus que la carcasse d'une ancienne église (Saint-Nicolas (1), je pense), dont la partie occidentale, décelant l'architecture du treizième siècle, est convertie en atelier de forgeron, et dont la nef et les bas-côtés sont de véritables écuries. La ré-

---

qu'elle était si peuplée, et si magnifiquement bâtie, qu'il n'y avait point, dans toute la France, de ville qui méritât de lui être comparée, si ce n'est Paris. Voici ses propres termes :

> *Villa potens, opulenta, situ speciosa, decora*
> *Fluminibus, pratis et agrorum fertilitate,*
> *Merciferasque rates portu capiente marino;*
> *Seque tot ecclesiis, domibus, et civibus ornans,*
> *Ut se Parisio vix annuat esse minorem.*

(1) Tout ce que Ducarel dit de cette église, c'est « qu'elle est remarquable par son ancienneté. » Il l'appelle Saint-Nicolas-des-Champs (page 75). Huet observe que le temps et de nouvelles fortifications avaient fort changé les bornes de cette paroisse, qui s'étendait autrefois jusque dans l'île Renaud, hors l'enceinte de la ville, derrière Saint-Étienne. (*Origines de Caen*, page 258; 1702, in-8°.)

volution était fort habile dans l'art d'approprier ainsi les monumens, selon les temps et les circonstances !

Mais pour commencer par les rues, celles de *Saint-Pierre*, de *Notre-Dame* et de *Saint-Jean*, sont les principales pour le mouvement et le commerce. Les deux premières se prolongent sur une ligne droite vers l'abbaye de Saint-Étienne, et offrent une promenade très intéressante à l'observateur des hommes et des mœurs. Les boutiques sont moins remarquables que celles de Rouen, quoique les affaires y paraissent fort animées. Les rues au-delà de l'abbaye, la rue *Guilbert*, celle des *Chanoines*, sont réputées les plus jolies. Ducarel déclare les *maisons* de Caen « chétives en général, quoique bâties en pierre pour la plupart. » Je ne suis pas de son avis. Les dégagemens vers le *Lycée* et *l'Abbaye de Saint-Étienne*, la *Place-Royale*, où est située la Bibliothéque, offrent aux dames des promenades fort agréables, et à la garde nationale, des endroits commodes pour la manœuvre. Les bâtimens occupés par les tribunaux présentent une foule de curiosités monumentales, mais presque toutes du temps de François Ier (*a*). On dirait vraiment que ce monarque

(*a*) Les bâtimens de la Cour royale sont modernes, et les colonnes du péristyle sont d'ordre ionique. Les pilastres du

prit à tâche d'introduire ici, et à Rouen, un nouveau style, bon ou mauvais, d'architecture gothique (1); et ce n'est pas seulement dans les bâtimens affectés aux tribunaux que vous observez le genre d'architecture du commencement du seizième siècle, vous le retrouvez dans les édifices publics des différens quartiers. Parmi les maisons, celles qui portent des sculptures en bois, et dont le toit se termine en pignon pointu, sont assurément les plus anciennes. M. *Pierre-Aimé* LAIR, homme recommandable dont je parlerai bientôt plus amplement, nous conduisit, M. Lewis et moi, dans deux de ces maisons qu'il estimait les plus vieilles de la ville. Elles sont dans la rue *Saint-*

Tribunal de première instance sont également ioniques. Il est vrai néanmoins que la ville de Caen est riche en constructions et ornemens de la renaissance.

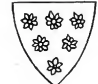
(1) Ce n'est pas seulement un style d'architecture que François 1er a introduit; il a encore amené le goût des spectacles, des fêtes, des réjouissances de presque toute espèce. Le récit de l'entrée triomphante de ce monarque, accompagné du dauphin, en 1532, par Bourgueville (extrait, selon toute apparence, de la publication curieuse qui s'en fit dans le temps), peut être placé à côté de tout ce qui a été dit de l'entrée triomphante de Henri II, à Rouen; encore bien que Henri, même à Caen, se soit efforcé d'égaler la pompe royale de son prédécesseur. (Consultez les *Antiquités de Caen*, pag. 103-121, etc.)

Pierre ; mais celle de gauche a déjà subi quelques réparations modernes. M. Lewis obtint la permission de s'établir dans une chambre au premier vis-à-vis, et passa deux matinées à dessiner ces vieilles habitations. Elles vous rappelleront le caractère général de nos plus anciennes maisons de Chester et autres villes. Elles sont recouvertes d'une couche de plâtre; c'est l'ouvrage des générations qui ont succédé.

Une troisième maison, curieuse par son ancienneté, se trouve à l'encoignure droite de la rue *Saint-Jean*, en allant à la poste. Puisque je parle des maisons, je dois vous informer que celle du fameux MALHERBE existe encore dans la rue qui conduit à l'abbaye de *Saint-Étienne;* elle est du milieu du seizième siècle. Malherbe est à Caen ce que CORNEILLE est à Rouen. On lit sur la façade cette inscription : ICI NAQUIT MALHERBE, etc. Mais de plus grands honneurs ont été rendus à ce dernier. Son effigie fut frappée la première dans une série de médailles destinées à perpétuer les traits des personnages de France (hommes et femmes) les plus illustres dans les lettres; et c'est une justice à rendre à l'aimable M. Lair, de le désigner comme le PÈRE de ce projet métallique.

Vers la rue *la Belle Croix*, on trouve l'inscription et les armoiries suivantes :

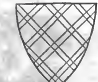
FRANCISCUS MALHERBUS
HASCE AEDES EXTRUI CURAVIT.

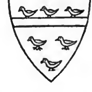




Vers la rue de l'Odéon (*a*) :

CIVITATIS ORNAMENTO
LARIUMQUE AVITORUM MEMORIÆ.





En parcourant la ville, on est surpris de ne point rencontrer de *fontaines*, ces charmans et utiles morceaux d'architecture, qui contribuent tant à l'ornement des rues. Sous ce rapport, Rouen possède un avantage infini sur Caen. On ne voit, dans cette dernière ville, au lieu de ces jolis petits filets d'eau transparente, que des traces acciden-

(*a*) Lisez : rue de *l'Odon*.

telles d'eau trouble provenant de vilains puits (1), d'aussi mauvais goût dans leur construction, qu'ils sont incommodes dans leur usage. Sur un ou deux de ces puits, j'ai remarqué les dates de 1560 et 1588.

Les ÉDIFICES PUBLICS, cependant, réclament une description particulière et toute spéciale, en commençant par ceux qui sont destinés au culte. Voyons d'abord l'ABBAYE DE SAINT-ÉTIENNE ; c'est le plus noble et le plus intéressant sous beaucoup de rapports. On l'appelle ainsi parce qu'il y avait autrefois, à la même place, une chapelle sous l'invocation de ce saint. Le monument actuel fut complétement achevé et dédié par Guillaume-le-Conquérant, en présence de sa femme, de ses deux fils Robert et Guillaume, de son archevêque favori Lanfranc, de Jean, archevêque de Rouen, et de Thomas, archevêque d'York, vers l'an 1080 (a).

---

(1) Bourgueville paraît regretter beaucoup de ne pas voir des fontaines à la place de ces puits. Il propose un plan d'exécution très facile, selon lui, au moyen duquel on atteindrait ce but désirable. Il cherche à convaincre ses concitoyens, en leur rappelant les avantages qu'on retire des fontaines à Lisieux, à Falaise et à Vire, dont les habitans *n'ont rien espargné* pour *auuoir ceste décoration et commodité en leurs villes*. Ajoutant vivement : *Si j'estois encore en auctorité, j'y ferois mon pouuoir, et je y offre de mes biens.* (Page 17.)

(a) Le 13 septembre 1077.

Mais je soupçonne fort, d'après le caractère dominant de l'architecture, qu'à l'exception du portail occidental et des tours qui supportent les pyramides, il ne reste plus rien de sa construction primitive. Ces pyramides, comme le pense l'abbé Delarue, comme je l'aurais pensé moi-même, sont d'environ deux siècles plus modernes que les tours.

L'extérieur des bas-côtés paraît être du treizième siècle, plutôt que de la fin du onzième.

A la première vue, en dehors, la façade occidentale et les tours présentent un aspect des plus intéressans, provenant de la teinte gris-clair et de l'excellente qualité de la pierre, tirée, dans l'opinion de Huet, partie de Vaucelles, partie d'Allemagne (*a*). Un des piliers butans de l'une des tours est tombé; bonne partie de ce qui reste paraît menacer d'une ruine imminente. A dire vrai, le tout a besoin de réparations. L'élégante ardoise normande, qui couvre les pyramides, ne peut manquer d'attirer l'attention de l'antiquaire. Ducarel, si j'ai bonne mémoire (1), a fait de ce portail

---

(*a*) M. l'abbé Delarue réfute l'opinion de Huet dans ses *Essais historiques sur Caen*, t. II, pag. 59, 60. J'ajoute que M. Dibdin traduit *d'Allemagne* par *from Germany;* ce qui est une méprise fort singulière. *Allemagne* est le nom d'une paroisse près Caen.

(1) Cette planche de Ducarel est la quatrième de son ou-

occidental une espèce d'élévation, comme s'il eût voulu donner un relief en bois, destiné à servir de modèle. Cette planche a toute la roideur, toute la précision d'une bâtisse terminée depuis quarante-huit heures seulement. Si l'on examine le corps de l'édifice vers l'extrémité orientale, le dégoût succède à l'admiration. La tour du centre est écourtée, écrasée par un toit en forme d'éteignoir. C'est le résultat des dévastations opérées par les calvinistes, qui sapèrent les fondemens de cette tour, dans l'espoir d'entraîner la ruine complète du chœur; ils ne réussirent qu'en partie dans l'exécution de ce projet détestable. Le rond-point offre un mélange confus et barbare de différens styles. Ce n'est pas de la *place*, je veux dire de cet espace rétréci qui existe vis-à-vis des tours, que l'on peut obtenir une vue parfaite de l'extérieur; il faut tourner à droite, gagner l'emplacement plus vaste, assez semblable à un boulevard, et qui fait face au Lycée; de là vous découvrez l'abside et les deux tours, sous un point de vue très pittoresque.

---

vrage. La gravure est si lourde qu'on dirait de l'édifice le plus mal ordonné et du plus mauvais goût possible. M. Cotman a publié une gravure légère, et bien exécutée, du portail d'occident, et de l'élévation des compartimens de la nef. La première est magnifique et très fidèle tout ensemble; mais la partie inférieure manque de trait caractéristique.

Mais retournons au portail d'occident; ouvrons la porte battante tapissée de serge verte; pénétrons doucement et en silence dans le vénérable intérieur, que les Anglais eux-mêmes ne visitent qu'avec un religieux respect. Cet intérieur, néanmoins, a beaucoup perdu de son caractère primitif. Les bas-côtés ont conservé leurs arcades surbaissées et leurs piliers. On remarque, dans la nef, ces colonnes arrondies, ou, si l'on veut, ces pilastres en haut-relief, régnant depuis le bas jusqu'à la voûte, comme celles que l'on voit dans l'abbaye de Jumièges. Comparativement, les chapiteaux de ces longs piliers sont modernes. A gauche en entrant, dans une chapelle latérale, est la place où fut inhumée Mathilde, femme du Conquérant. La pierre sépulcrale est évidemment de l'époque. Généralement parlant, l'intérieur est froid et sans effet. Une affligeante nudité frappe les regards, et l'on s'étonne de ne pas rencontrer plus d'objets de nature à exciter l'admiration ou la curiosité. Les chapelles latérales, et il n'y en a pas moins de seize autour du chœur, sont maladroitement bordées de balustrades grecques, pour les isoler du sanctuaire et de la nef. Il y a bon nombre de confessionnaux à l'intérieur de ces chapelles. Je vis dans l'un, pour la première fois, *deux* femmes agenouillées, se confessant *au même prêtre*, «C'est un peu fort»

observa notre guide, à voix basse et d'un air malin.

A droite du chœur, dans la sacristie, je pense, est suspendu le grand portrait peint à l'huile, entouré d'un cadre noir et doré, et dont Ducarel a publié une gravure (1), dans la supposition qu'il représentait Guillaume-le-Conquérant. Rien de plus absurde que cette opinion. D'abord le tableau lui-même, copie à n'en pas douter, ne peut remonter à plus d'un siècle; mais, fût-il original, on n'en pourrait jamais reporter l'existence au-delà du temps de François 1er, époque, en effet, où l'on dit qu'il fut exécuté, comme l'image fidèle du roi Guillaume, tel qu'il parut en 1522 aux cardinaux, qui, dans un accès d'enthousiasme, voulurent absolument voir le corps dans l'état où il se trouvait à cette époque. Le costume que représente le tableau est évidemment celui du temps de notre Henri viii; or, supposer que le corps de Guillaume, en admettant avec Ducarel qu'il se soit maintenu dans un état de conservation si parfait et si étonnant, après un intervalle de plus de

(1) Je laisserai raconter à Ducarel lui-même son histoire, un peu diffuse. En l'abrégeant, je craindrais qu'on ne m'accusât de partialité. Je demande seulement qu'on relise le texte après avoir lu la note, dont une petite partie, d'ailleurs, n'est pas dénuée d'intérêt. Voyez la note ci-après, page 35.

quatre cents ans, ait été trouvé revêtu d'un tel costume, lorsque, au rapport de Ducarel lui-même, un autre portrait en pied du Conquérant est *tout-à-fait différent*, et offre bien davantage le caractère du onzième siècle : c'est véritablement insulter à tout antiquaire qui se pique d'un peu de sens commun.

Au milieu du chœur, précisément en face du maître-autel, fut inhumé avec une grande solennité le Conquérant, à la mémoire duquel on érigea un monument du travail le plus magnifique et le plus soigné (1). Il n'en reste plus rien aujourd'hui

---

(1) « Au milieu du chœur, précisément en face du maître-autel, fut déposé le CORPS DU FONDATEUR, Guillaume-le-Conquérant, roi d'Angleterre et duc de Normandie, sous un mausolée que son fils Guillaume-le-Roux fit élever à ses frais, et enrichir d'or, d'argent et de pierres précieuses, par un orfévre de Caen, nommé ODON. Trois piliers de marbre blanc supportaient la pierre tumulaire, d'une espèce de marbre noir. Sur cette pierre était représenté, de grandeur naturelle, et couché, le monarque, revêtu de ses habits royaux. A ses pieds, on lisait l'inscription suivante, composée par Thomas, archevêque d'York :

QUI REXIT RIGIDOS NORTHMANOS ATQUE BRITANOS,
AUDACTER VICIT FORTITER OBTINUIT
ET COENOMANENSIS VIRTUTE COERCUIT ENSIS
IMPERIIQUE SUI LEGIBUS APPLICUIT
REX MAGNUS PARVA JACET HAC GULIELMUS IN URNA

qu'une table de marbre noir, dégradée, avec une courte inscription d'une date récente.

SUFFICIT ET MAGNO PARVA DOMUS DOMINO
TER SEPTEM GRADIBUS SE VOLVERAT ATQUE DUOBUS
VIRGINIS IN GREMIO PHOEBUS ET HIC OBIIT.
MLXXXVII.

En 1522, un cardinal, accompagné d'un archevêque et de plusieurs membres du haut-clergé, visita la ville de Caen. Il éprouvait un vif désir de voir le corps du Conquérant. Il obtint à cet effet la permission de Pierre de Martigny, évêque de Castre, alors abbé de Saint-Étienne, et fit ouvrir le tombeau. La pierre tumulaire enlevée, on aperçut le corps; il était très gros, d'une stature extraordinaire, et aussi entier que s'il eût été enterré de la veille. Dans la tombe était une plaque de cuivre doré, portant aussi l'épitaphe qu'on lisait à l'extérieur du monument, et, au-dessous, l'inscription suivante, en vieux français :

Je Guillaume, prince tres magnanime,
Duc de Neustrie pareil a Charlemaigne,
Passay la mer par un doux vent de sust
Pour conquester toute la grand bretaigne;
Puis desployer fis mainte noble enseigne,
Et dresser tentes et pavillons de guerre,
Et ondrier fis comme fil d'araigne
Neuf cent grand's nefz si tost qui euz pied à terre,
Et puis en armes de là partis granderre
Pour coups receuz au doubte roy hérault,
Dont comme preux i'euz tonte la deferre,
Non pas sans dur et marveilleux assaut,
Pour bien jouster le desloyal ribault.
Je mis à mort et soixante et sept mille
Neuf cents dixhuict, et par ainsi d'un sault

Aujourd'hui on voit fort peu de tombeaux dans l'abbaye; ils étaient même très rares au temps de

---

Fuz roy d'Anglois, tenant toute leur isle.
Or n'est il nue, tant soit fort et habile,
Qui, quant c'est fait, après ne se repose.
Mort m'a deffait que suis il cendre vile :
De toute chose on jouit une pose.

Le cardinal, et tous ceux qui l'accompagnaient, furent extrêmement surpris de trouver le corps dans un état si parfait de conservation, la sépulture ayant eu lieu près de quatre cent cinquante ans auparavant (*); afin de perpétuer le souvenir d'un incident si remarquable, le cardinal fit peindre sur bois le corps du roi, dans l'état où il se trouvait. Le meilleur peintre de la ville fut chargé de ce travail. Le tableau, et l'inscription originale dont je viens de parler, furent suspendus à l'un des murs de l'abbaye, en face du mausolée. La tombe ayant été soigneusement refermée, demeura intacte jusqu'en 1562, époque où les calvinistes, dans leur fureur religieuse, l'ouvrirent de force, persuadés qu'elle renfermait d'immenses trésors. N'y trouvant rien que le squelette du Conquérant, ils enveloppèrent ses ossemens dans un morceau de tafetas rouge, et les dispersèrent dans l'église, avec de grandes marques de dérision, après avoir mis en pièces le mausolée, aussi-bien que cette statue à l'effigie du roi, qui était étendue sur la pierre tumulaire. La plupart des ossemens furent recueillis par M. de Bras, et confiés par lui à la garde du père Michel de Canalle (**), moine et procureur de l'abbaye, qui les dé-

(*) Guillaume mourut en 1087 ; la visite dont il est question aurait eu lieu en 1522 : l'espace de temps écoulé serait donc précisément de quatre cent trente-cinq ans.

(**) Bourgueville dit *Cemalle*. (Page 171.)

Ducarel. Je ne sais vraiment si je dois vous y retenir davantage, à moins que ce ne soit pour vous

---

posa soigneusement dans sa cellule, avec l'intention de les rendre au lieu de leur sépulture, aussitôt que les troubles seraient apaisés. Mais, peu de temps après, la ville ayant été prise par l'amiral Coligny, les religieux furent expulsés de l'abbaye, et les restes du roi encore une fois dispersés. Cependant, au moment de ces désordres, le vicomte de Falaise avait obtenu de l'un des séditieux un os de la cuisse, qu'il déposa, par la suite, dans le nouveau monument élevé au duc. Vers le même temps, le portrait du Conquérant, tel qu'on l'avait trouvé dans son tombeau en 1522, tomba dans les mains de Pierre Hodé, geôlier à Caen, et l'un des séditieux. Une partie lui servit à faire une table; il fit, avec l'autre, une porte de buffet. Quatre ans après, le tableau fut découvert et réclamé par M. de Bras, qui le conserva jusqu'à sa mort. Depuis, on ne sait ce qu'il est devenu. » (*Antiquités anglo-normandes*, pag. 51-54.)

Il paraîtrait que, « indépendamment des largesses immenses que Guillaume, de son vivant, fit à l'abbaye de Saint-Étienne, il lui légua encore, à son décès, la couronne qu'il portait dans les grandes solennités; son sceptre et sa main de justice; un calice enrichi de pierres précieuses; ses candélabres d'or, et tous ses ornemens royaux, y compris le cor-de-chasse d'ivoire qu'il portait habituellement suspendu derrière lui. » (Page 51, note.) L'histoire de la violation du tombeau par les calvinistes, et de l'*invention* des restes du Conquérant, est racontée par Bourgueville, qui fut temoin oculaire de ces déprédations, et qui s'efforça, mais en vain, « d'amollir le cœur de ces barbares. » Cet historien contemporain observe qu'alors *il y avait en ceste église des vitres*

faire partager à vous-même l'admiration qu'inspire depuis long-temps, et à juste titre, le grand orgue (1), placé à l'extrémité occidentale de la

---

belles et singulières, des orgues fort harmonieuses, qui toutes furent froissées et brisées, les chaires, chassis et autres ouvrages de boys consommés par feu. (Page 171.) Huet observe que « don Jean de Baillehache et don Matthieu de La Dangie, religieux de Saint-Étienne, prirent soin du tombeau de Guillaume, en 1642, et le remirent en l'état où on le voit présentement (au temps de Huet). » (*Origines de Caen*, page 248; édit. de 1702.) La rage des révolutionnaires fut plus terrible encore que la fureur des calvinistes, puisqu'il ne reste plus aujourd'hui la moindre trace du mausolée.

(1) La fenêtre à l'ouest a presque entièrement disparu derrière un orgue immense, bâti depuis, et qui passe pour le plus beau de toute la France. Il est si vaste qu'il exige l'emploi de onze grands soufflets. Et Ducarel (page 57), quelques lignes plus bas, ajoute : « Parmi la vaisselle précieuse conservée dans le trésor de l'église, est un *bassin d'argent*, fort curieux, d'environ dix pouces de diamètre; il est doré, et enrichi de médailles antiques. Si l'on en croit la tradition, ce fut sur ce bassin, en le déposant sur le maître-autel, le jour de la dédicace de l'église, que Guillaume-le-Conquérant plaça la charte de fondation de l'abbaye. Il porte sur un pied de même métal; ses bords sont légèrement recourbés et ciselés. Au centre est enchâssée une médaille grecque, sur laquelle on lit ces deux noms: *Λυσανδερ Λυκονος*: le revers n'en est pas visible, attendu qu'elle est fixée dans le fond du bassin. Les autres médailles, au nombre de quarante, sont montées à jour autour du bord, dans autant de trous où elles sont encadrées.

nef, et qui passe pour le plus beau de France. Mais la Normandie abonde en ornemens ecclésiastiques de cette espèce. Nous sortîmes donc de ce vénérable édifice, cher aux archéologues anglais par les nombreux et aimables souvenirs qu'il rappelle, et nous entrâmes dans une cour adjacente,

---

Ces médailles sont romaines, et de la plus belle conservation. Elles furent probablement recueillies par le duc Robert, père du Conquérant, pendant son pèlerinage à la Terre-Sainte; et le fils en aura hérité. »

Le couvent est un bel édifice en pierre, formant deux carrés, dont l'un a été dernièrement reconstruit en partie; trois côtés sont déjà terminés. Les galeries et les cellules sont placées au premier et au second étage. Le réfectoire est au rez-de-chaussée, vis-à-vis du jardin, et, près de là, une chambre élégamment décorée; on l'appelle *la Salle de compagnie*. J'y ai vu, sur la cheminée, un portrait en petit de Guillaume-le-Conquérant, d'après l'original, encore existant dans la loge du portier, et dont je parlerai tout à l'heure. Dans la même chambre, entre plusieurs autres portraits, sont également ceux du roi actuel de France, de la reine son épouse, et du cardinal de Fleury, autrefois abbé de ce couvent. Le côté sud de ce carré, qui formait anciennement l'abbatiale, est aujourd'hui dégradé; on a le projet de le reconstruire incessamment. Le second carré, ou carré intérieur, est très vaste, mais non achevé. Quelques unes des fenêtres des appartemens ont la forme ogive; d'autres sont cintrées, particulièrement celles de la maison qui sert maintenant de logement à l'abbé, et qui faisait partie de l'ancien palais. Tout ce corps de bâtimens est entouré d'immenses jardins. » (*Antiquités anglo-normandes*, page 57.)

où nous vîmes les ruines d'un assez grand bâtiment, que Ducarel nomme le *Palais du Conquérant* (1). Mais, bien certainement, Guillaume n'a jamais habité le palais *actuel;* car il est visible que

(1) Je ferai aussi bien de citer tout le passage de Ducarel, relatif à ce palais, d'autant plus qu'un laps de cinquante années en a singulièrement dénaturé le caractère. Que le monument actuel ait été habité par Guillaume-le-Conquérant, ce serait une absurdité complète de le penser. Ducarel s'est efforcé de rendre sa description plus piquante, en donnant une gravure partielle de cette prétendue résidence royale; mais laissons-le parler lui-même.

« Dans l'enceinte de cette abbaye, près l'église, Guillaume-le-Conquérant fit construire un SUPERBE PALAIS pour sa résidence. Il en reste encore quelques portions. Je citerai particulièrement un corps de logis très vaste, et d'un aspect majestueux. Les appartemens sont aujourd'hui convertis en greniers à blé; c'était anciennement les *Chambres des gardes* et la *Salle des barons*. Je n'ai rien vu en Normandie qui méritât davantage l'attention d'un antiquaire anglais. L'une de ces salles, et c'est la plus remarquable de celles qui restent, était autrefois connue sous le nom de *Grande Chambre des gardes*. Le plafond en est voûté, et décrit une courbe magnifique; elle est haute, bien proportionnée; sa longueur est de cent cinquante pieds, sa largeur de quatre-vingt-dix. Les fenêtres, à l'est et à l'ouest, sont décorées de piliers cannelés; à chacune des extrémités est une belle rosace en pierre, garnie de vitraux peints, d'un travail exquis. Vers le nord sont deux superbes cheminées, dans un bon état de conservation, et dans le pourtour un banc de pierre pour la commodité des personnes de

sa construction ne remonte pas au-delà du treizième siècle, en supposant même qu'on puisse la reporter à cette époque. Ducarel a vu beaucoup de choses qui n'existent plus aujourd'hui; et en

---

service. Le plancher est pavé en tuiles, ayant chacune environ cinq pouces en carré, et cuites presque jusqu'à l'état de vitrification. Huit rangs de ces tuiles, qui s'étendent de l'est à l'ouest, sont chargés de différentes armoiries, regardées généralement comme celles des familles normandes qui accompagnèrent le duc Guillaume à la conquête de l'Angleterre. Les intervalles entre chaque rang de tuiles sont remplis par un pavé en forme de mosaïque, dont le milieu représente une sorte de labyrinthe d'environ dix pieds en diamètre. Les détours sont entrelacés avec tant d'art qu'un homme qui voudra suivre toutes ces sinuosités, parcourra l'espace d'un mille, au moins, avant d'arriver au point opposé à celui d'où il sera parti. Le reste du plancher se compose de petits carreaux de différentes couleurs, et disposés en jeu de dames ou d'échecs, pour l'amusement des soldats de garde. A gauche, en sortant de cette chambre, on en trouve une autre moins grande, appelée la *Salle des barons*. Sa largeur est de vingt-quatre pieds, sa longueur de vingt-sept. Elle est pavée de la même espèce de tuiles que la première; avec cette différence, toutefois, qu'au lieu d'armoiries ces tuiles représentent des cerfs et des chiens en pleine chasse. Les murailles paraissent avoir été ornées d'écussons peints sur des boucliers, en forme de triangle; on en aperçoit encore quelques vestiges. »

Ducarel, dont l'imagination est féconde, se plaît à rapporter ici que « ce fut dans cette Chambre des gardes et dans la Salle des barons, adjacente, s'il faut en croire la tradition,

effet, comme je cherchais à entrer dans la pièce qui me semblait avoir dû être la principale, je fus arrêté par une vieille femme qui m'assura *qu'il n'y avait plus que du chauffage.* C'était assez vrai;

---

que Guillaume-le-Conquérant donna à *sa mère Arlette* un somptueux REPAS DE NOCES, le jour où elle épousa Harluin, comte de Conteville, dont elle eut Odon, évêque de Bayeux, » etc., etc.

« Il est assez remarquable que ni l'humidité du grain, ni l'action de le tourner et de le remuer, ni les sabots et les pelles des ouvriers constamment occupés à l'apporter et à le vanner, n'aient causé le moindre dommage au plancher, la moindre altération aux armoiries peintes sur les tuiles; et cependant ces chambres servent de grenier depuis plus de quatre cents ans. La seule dégradation qu'ait éprouvée ce plancher, provient de l'enlèvement de quelques tuiles, afin de ménager des ouvertures pour faire passer plus promptement le blé dans les chambres inférieures. La grande porte de la Chambre des gardes est très curieuse, et donne une idée de l'habileté des ouvriers du temps; elle est chargée de belles sculptures. Quoique endommagée par le temps, par le placement et le déplacement des serrures, elle mérite de fixer l'attention. Sous ces chambres sont d'autres salles, supportées par de belles colonnes; c'était autrefois des antichambres pour les personnes d'un rang inférieur. Aujourd'hui, elles sont également converties en greniers.

« Vis-à-vis du grand mur, abattu depuis à peu près vingt ans, et qui jusqu'alors avait servi de dortoir aux religieux, s'élevait une *ancienne chapelle,* bâtie avant la fondation de l'abbaye. Sur le mur extérieur de cette chapelle étaient peints

tout cet intérieur inhabité ne contenait rien que du bois à brûler.

En retournant à la rue principale, et inclinant un peu vers la droite, vous longez, par une des-

---

à fresque *quatre portraits* de grandeur naturelle, savoir : *Guillaume-le-Conquérant*, sa femme *Mathilde*, et leurs deux fils *Robert* et *Guillaume*. Le Conquérant est représenté comme un homme de très grande taille, revêtu de ses habits royaux, et debout, sur le dos d'un chien de chasse couché. Il porte sur la tête un diadème orné de trèfles ; sa main gauche est placée sur sa poitrine ; il tient, dans la droite, un sceptre surmonté d'une fleur de lis. La reine Mathilde est revêtue d'une dalmatique et d'un surtout, et porte sur la tête un diadème pareil à celui du roi. De dessous la couronne s'échappe un voile, retombant négligemment sur les épaules de la princesse. Elle tient de la main droite un sceptre surmonté d'une fleur de lis, et un livre de la main gauche. Ses pieds posent sur un lion. Le duc Robert est peint debout, sur un chien de chasse, et vêtu d'une tunique, avec une espèce de manteau par-dessus. Il est coiffé d'une toque ; il porte un faucon sur la main droite couverte d'un gant, et un leurre dans la main gauche. Le duc Guillaume (le Roux) est représenté jeune, la tête nue, vêtu comme son frère, et debout sur une espèce de Chimère. On a probablement voulu faire une double harpie à une seule tête, ayant la figure d'une jeune fille, deux corps d'oiseau terminés chacun par une queue de chat, et des pieds de porc. La main gauche du prince est gantelée, et porte un faucon, à qui il donne à manger de la main droite. On suppose que ces portraits datent de la fondation de l'abbaye de Saint-Étienne, et qu'ils ont été faits d'après nature (bien entendu !). Ils furent

cente assez rapide, une église en ruine qu'on appelle *Saint-Étienne-le-Vieil.* Elle était intacte au temps de Ducarel, à en juger par la description

détruits en 1700, aussi-bien que la chapelle. Heureusement le père Montfaucon en avait déjà pris les dessins, d'après lesquels sont exécutées mes gravures. » (*Antiquités anglo-normandes*, page 59.)

J'ai fait prendre une copie fidèle, quoiqu'en raccourci, des trois figures que je mets ici sous les yeux du lecteur; et je demande s'il est possible que la première et la dernière, vêtues de costumes si différens, soient réputées représenter le même personnage.



Quant au prétendu palais royal, je m'étonne que Huet ait dit que l'abbaye et le palais étaient « d'une même structure. »

qu'il en fait. A l'extérieur de l'un des piliers butans qui existent encore, on remarque une grande figure d'environ quatre pieds anglais, autant que j'en ai pu juger à la simple vue, et représentant un homme à cheval qui en foule un autre à ses pieds. Cette figure est mutilée.

C'est un ornement curieux et peu commun, sans doute; mais, le croiriez-vous? dans l'opinion de M. de Bras (1), ce serait encore *Guillaume-le-*

C'est tout le contraire. Mais Huet avait peut-être vu des constructions qui auront été démolies depuis. Ce prudent antiquaire rejette néanmoins, sans balancer, la tradition qui veut que les armoiries soient du temps de Guillaume-le-Conquérant. Sous le rapport de la *résidence*, il ajoute fort judicieusement « qu'il est persuadé que le monarque la faisait plus souvent dans le château que dans le palais. » (*Origines de Caen*, page 247. (1702.)

(1) Voyez les *Antiquités anglo-normandes*, p. 74. Bourgueville (*) appuie aussi cette hypothèse; mais la description qu'il fait de ce groupe, tel qu'il existait de son temps, donne le croc-en-jambe à sa conjecture. Il dit, qu'outre les deux figures ci-dessus mentionnées, il y avait *vn autre homme et femme à genoux, comme s'ils demandoient raison de la mort de leur enfant, qui est une antiquité de grand remarque, dont ie ne puis donner autre certitude de l'histoire.* (*Antiquités de Caen*, p. 39.) Or, c'est cette addition de personnages

(*) M. Dibdin paraît voir ici deux individus dans Bourgueville et M. de Bras, qu'il appelle M. *Lebras*; il n'y en a qu'un : Bourgueville, sieur de Bras.

Conquérant qu'on aurait voulu représenter, faisant son entrée triomphale dans la ville de Caen. Comme objet d'art, même dans son état actuel de mutilation, ce groupe est très intéressant; et je suis bien aise que M. Cotman ait donné, du peu qui reste, une copie fidèle, qui doit prévenir les résultats de la destruction. Près de ces figures, on aperçoit visiblement des traces du style adopté au temps de François Ier. Ce qui subsiste de ce monument religieux est converti en.... remise pour des voitures de place. Hélas! non loin de là s'élevait jadis une CROIX magnifique, abattue à l'époque de la mémorable visite des calvinistes. J'ai entendu dire que les dessins et les planches n'étaient pas perdus (1). En allant à l'abbaye de la Trinité, tout-

(détruits aujourd'hui) qui rendrait plus probable l'opinion de mon ami, M. Douce, que ce groupe représente l'empereur Trajan, accosté par une veuve qui lui demande justice contre le meurtrier de son fils. Cet empereur, d'après une tradition reçue dans le moyen âge, venait de monter à cheval pour se rendre à l'armée; il dit à cette femme qu'il l'entendrait à son retour. — Mais, si vous ne revenez jamais? — Mon successeur vous donnera satisfaction. — Quel honneur en résultera-t-il pour vous-même? — Sur quoi l'empereur descendit de cheval, se fit instruire de l'affaire, et rendit justice à la plaignante. Quelques histoires portent que le meurtrier était le fils même de l'empereur.

(1) Bourgueville a donné une description très détaillée de

à-fait à l'opposé, c'est-à-dire à l'extrémité orientale de la ville, vous traversez nécessairement la rue *Saint-Pierre;* après quoi vous entrez sur la place du marché, d'où l'on aperçoit la plus jolie église qui soit en Normandie; c'est l'église de Saint-Pierre-de-Darnetal (1), qui a donné son nom à la rue. La tour et la pyramide, dont on est rede-

---

cette croix, telle qu'elle était avant d'être abattue par les calvinistes. « Ceste grande et belle croix estoit d'une structure singuliere, dont la masse contenoit quinze pieds de haut et trente de tour, sur laquelle masse y auoit cinq colonnes de vingt pieds de haut, et n'auoient que demy-pied de diamettre pour chacun chapiteau; sur lesdites colonnes y auoit une masse de sept pieds de haut et de deux pieds et demy de diamettre, et entour estoient posées quatre images de cinq pieds de haut, et sur l'amortissement du chapiteau estoit une belle croix plantée de cinq pieds de hauteur auecques autres imaginaires, et graueures mémorables de belle et forte pierre, et tout autour d'icelle un grand escalier de degrez, par lesquels les catholiques amontoyoient et recevoyoient ce signe de croix au jour des Rameaux, qui leur reduissoit en mémoire de la passion de nostre Seigneur. Et en ce quel quartier de Sainct Estienne residoient, du temps de ma ieunesse, un bon nombre d'officiers en de belles et magnifiques maisons, etc. » (*Antiquités de Caen*, p. 17.)

(1) Cette église est située au cœur de la ville. Elle est remarquable par l'élégance et la beauté de sa pyramide, qui est extrêmement haute, et d'une construction si admirablement combinée, que, de quelque côté qu'on entre dans l'église,

vable à la MUNIFICENCE ANGLAISE (*a*), sont d'une structure et d'un travail admirables. Mais il faut convenir que le corps de l'église est défectueux

---

on ne peut apercevoir aucun des quatre piliers qui soutiennent cette pyramide. Cette belle construction fut terminée au commencement du quatorzième siècle, par les soins et aux frais d'UN ANGLAIS, nommé *Nicolas* (*), alors bourgeois de Caen et trésorier de l'église. A sa mort, arrivée en juin (**) 1317, on composa l'épitaphe suivante, conservée par M. de Bras; mais il n'est pas bien certain qu'elle ait jamais été placée sur sa tombe:

LE VENDREDY, DEVANT TOUT DROICT
LA SAINT CLER QUE LE TEMPS N'EST FROIT,
TRESPASSA NICOLLE L'ANGLOIS,
L'AN MIL TROIS CENS ET DIX SEPT.
SON CORPS GIST CY; L'AME A DIEU SOIT
CHASCUN EN PRIE, CAR C'EST BIEN DROICT.

BOURGEOIS ESTOIT DE NOBLE GUISE,
MOULTE DE BIEN FIST EN CESTE EGLISE;
TRESORIER EN FUT LONGUEMENT,
ET PAR LUY ET PAR SA DEVISE,

(*a*) Voyez la note ci-dessus.

(*) Il est plus que probable que ce n'était point un Anglais nommé *Nicolas*, mais un Français nommé *Nicolas Langlois*. Il aurait pu s'appeler Flamand, sans être de Flandre; l'Allemand, sans être d'Allemagne, etc. Voyez l'épitaphe ci-jointe.

(**) En juillet.

sous le rapport du goût et de l'unité des parties. Il n'offre pas seulement le fleuri du style gothique,

---

FUT LA TOUR EN SA VOYE MISE
D'ESTRE FAICTE SI NOBLEMENT.

PRUD'HOMME ESTOIT, COURTOIS ET SAGE;
ET, SANS ORGUEIL ET SANS OUTRAGE,
DE TOUS GENS CHERY ET AIMÉ,
DE SA MORT CE FUT GRAND DOMMAGE.
SON ESPRIT SOIT EN L'HERITAGE
DE PARADIS SOIT HOIR CLAMÉ.

Les deux stances qui restent sont consacrées à sa femme, qui mourut le 2 octobre de la même année.

GRAND DOMMAGE FUT, COMME ON SCAIT,
CAR ELLE ESTOIT BIEN SAGE ET SOBRE;
OR, PRIEZ PAR DEVOTION,
QU'ILS AYENT PLEINE REMISSION.

Le corps d'un autre de nos compatriotes est enterré à l'entrée du chœur, où l'on voit encore son effigie. C'est dans cette église que l'on chante le *Te Deum* les jours de fêtes et dans les occasions solennelles. C'est là aussi que se réunissent le clergé et les religieux de Caen, pour les processions publiques. (*Antiquités anglo-normandes*, p. 72.)

En disant que l'épitaphe ci-dessus a été conservée par M. de Bras, Ducarel paraît ignorer qu'elle le fut par Bourgueville un siècle et demi auparavant (*). Ce dernier est

(*) Je répète que Bourgueville et de Bras ne sont qu'un même

il en étale encore tout le luxe, et jusqu'à satiété, si je puis m'exprimer ainsi. Le caprice a présidé

extrêmement minutieux, et même éloquent dans le récit qu'il donne de la tour; et il dit qu'il a « vu les tours de Paris, Rouen, Thoulouze, d'Avignon, Narbonne, Montpellier, Lyon, Amiens, Chartres, Angiers, Bayeux, Constances (probablement Coutances), celle de l'abbaye dudit Caen, et autres plusieurs pays de la France qui sont édifiées en forme de pyramide; mais ceste tour de Sainct-Pierre dudit Caen excede toutes les autres, soit en hauteur, manouure singulier que toute autre forme de structure. » (*Antiquités de Caen*, p. 36.) Il regrette que *le nom de l'architecte* ne soit pas arrivé jusqu'à nous. L'éloge particulier qu'il fait de la tour mérite d'être cité. « C'est un grand cas, et bien digne de remarque, que neantmoins la hauteur de ceste tour pyramide, qui semble auoisiner les nues, le soufflement et violence des vents, la rigueur des gellees, la froideur des neiges, gresles et frimats, l'abondance des pluyes, la vehemence des chaleurs du soleil, et orages, la lueur et humidité de la lune, n'ont faict aucun dommage ny apparence de froissure à aucune des pierres de ceste tour depuis son édification. » P. 38. A la page 145, il rapporte l'entreprise hardie d'un jeune garçon qui monta, par le dehors, au sommet de la tour, pour en descendre le coq qui ne pouvoit tourner. « Il auoit, dit-il en terminant, un cerueau bien asseuré, et plus de témérité que de sagesse. »

Huet donne quelques détails sur la paroisse de Saint-Pierre-de-Darnetal, observant d'abord qu'on la nomma *Saint-Pierre-sous-Caen*, et *Saint-Pierre-du-Châtel-en-rive*. « Mais, ajoute-

individu; et bien certainement l'un n'a pu vivre *un siècle et demi* avant l'autre.

à la combinaison de l'ensemble, qui est rempli, surchargé d'ornemens qu'on croirait de tous les

---

t-il, le nom qu'on lui a donné plus communément a été Saint-Pierre-de-Darnetal. C'était l'ancien nom du principal lieu de cette paroisse, et peut-être de la paroisse tout entière; car le pont de Saint-Pierre, et un moulin sur l'Odon, dont il est parlé dans la chartre de fondation de l'abbaye de Saint-Étienne, ont porté le nom de Darnetal. » Et plus loin : « Le nom de Darnetal, que l'on donnait à ce lieu, semble marquer un bourg, un village, ou une seigneurie. » Quant aux différentes époques de la construction de l'église, il ajoute : « Quoi qu'il en soit, le bâtiment a été fait à diverses reprises. M. de Bras en a marqué quelques dates : celle du clocher, en l'an 1308; celle de l'aile du côté du carrefour, en l'an 1410; celle de l'autre aile, quelque temps après : le rond-point et les voûtes du chœur et des ailes, l'an 1521. Jacques de Cahaignes a donné rang, parmi les illustres citoyens de Caen, à HECTOR SOHIER, célèbre architecte, pour avoir fait les voûtes du chœur et des ailes de cette église. (*Origines de Caen*, pages 263, 4, 7, 8; 1702, in-8°.) Huet, le plus sec de tous les antiquaires, ne consacre pas un seul mot à la louange de l'édifice. Pour en revenir au vieux BOURGUEVILLE, je ne puis le quitter sans lui exprimer ma vive reconnaissance pour le plaisir et les renseignemens que j'ai puisés dans son modeste volume, intitulé : *les Recherches et Antiquités de la ville et Université de Caen*, etc. A Caen, 1588, in-8°. Et comme nous aimons à connaître ceux à qui nous devons de l'amusement et du plaisir, accepte, ami lecteur, le PORTRAIT DE BOURGUEVILLE, tel qu'on le trouve au verso du titre de son livre.



Ce pourtraict et maint liure,
Par le peintre et l'escrit,
Feront reuoir et viure
Ta face et ton esprit. I. V. D. L. F.

Hoc pictoris opus, vigilataque scripta labore
Et vultum et mentem post tua busta ferent.

I. Vauquelinus F.

âges(*a*) ; on y retrouve jusqu'à ce mélange de style grec introduit sous le règne de François 1er. Toutefois, les piliers butans en sont généralement hauts et légers. A l'extrémité opposée de ce point de vue, coule un bras de l'*Orne*, si ce n'est pas la rivière elle-même dans toute sa largeur. De cette espèce de promenade, où est située la poste aux lettres, on aperçoit le corps de l'église avec toutes ses divisions grotesques et multiformes. Du milieu de ce mélange barbare de tous les styles s'élèvent, comme par l'effet d'un pouvoir magique, la tour et la pyramide qu'elle supporte. En repassant dans ma mémoire tous les monumens ecclésiastiques

---

Cet écrivain nous apprend qu'il naquit en 1504. Il écrivait à l'époque la plus critique, et l'une des plus périlleuses. Son plan est sans art, son style, de la plus grande simplicité ; son exactitude paraît irréprochable. Ces anciens livres topographiques sont extrêmement précieux ; ils conservent et perpétuent le souvenir d'événemens et d'objets qui, sans eux, seraient condamnés à un éternel et irréparable oubli.

(*a*) Le chœur et une partie de la nef sont de la fin du treizième siècle ; le reste de la nef et la tour, de l'an 1308. Le portail, qui est sous cette tour, est par conséquent du même temps ; l'aile droite est de l'an 1410, et l'aile gauche, postérieure de quelques années. Les voûtes de cette église n'ont été faites qu'en 1521. Voyez les *Essais historiques sur Caen*, t. 1, page 96.

d'Angleterre, je ne m'en rappelle en ce moment aucun plus beau que celui-ci, et qui produise un effet plus enchanteur. Regardez-le de quelque partie de la ville que ce soit, vous serez convaincu qu'il mérite à tous égards une admiration sans réserve. Le corps de l'église offre de très vastes dimensions. J'y entrai un dimanche matin, et la trouvai remplie d'une nombreuse assemblée, où le bonnet de cauchoise, comme à l'ordinaire, présentait l'aspect d'une grande nappe blanche, tendue d'un bout à l'autre de l'église. Les prêtres faisaient la procession. L'un des plus beaux orgues qu'on puisse imaginer était en jeu à plein clavier. Les échos de l'église répétaient au loin les accens des fidèles, qui paraissaient animés d'une grande ferveur de dévotion. J'ai remarqué dans les chapelles latérales un assez bon nombre de tableaux modernes, représentant diverses actions de la *Vie de Jésus-Christ*. Ce sont les meilleurs que j'aie encore vus dans l'intérieur d'une église. L'extrémité orientale, c'est-à-dire la chapelle de la Vierge, est horriblement barbouillée et surchargée d'ornemens dits gothiques, du plus mauvais goût peut-être qu'on ait jamais vu (*a*). La grosse cloche, dont

(*a*) Ce sont là de ces exagérations trop fréquentes chez l'auteur.

le timbre est extraordinairement bas et fort beau,

Swinging slow with solenen roar!

« Toujours doucement balancée, rend incessamment des sons majestueux. »

Je veux dire qu'on la tinte depuis cinq heures du matin jusqu'à dix du soir, pour les différens exercices de piété qui ont lieu sans interruption, tantôt dans une chapelle, tantôt dans une autre de cette métropole. (*a*)

J'ai vu, avec un étonnement passager, la tour penchante d'une église, dans la *rue Saint-Jean*, l'une des principales de la ville, aboutissant à la *place des Casernes*, et bordée par la rivière d'Orne. Un libraire de cette rue me demanda deux guinées pour un *Horace* d'Elzevir-Heinsius, imprimé en 1629; exemplaire sali par l'action du pouce, et rogné. Je refusai, comme vous le pensez bien. En général, on se fait une idée extravagante de la valeur des Elzevirs, ici aussi-bien qu'à Rouen. Nous verrons si cette fureur augmente ou diminue à Paris. Maintenant, vous allez m'accompagner dans une visite au plus intéressant édifice public,

---

(*a*) Les exercices de religion ne se prolongent point jusqu'à dix heures du soir dans cette église. La cloche que l'auteur a entendue si tard, est celle du *couvre-feu;* on la sonne à dix heures moins un quart du soir, pendant les six mois de longs jours.

peut-être, toutes choses compensées, qui soit à Caen : c'est l'*abbaye de la Sainte-Trinité*, ou l'ABBAYE-AUX-DAMES (1). Elle fut fondée pour des religieuses bénédictines, par la femme du Conquérant, vers l'époque où Guillaume lui-même éleva celle de Saint-Étienne (*a*). Je viens de lire, chez un libraire, la description qu'en donne Ducarel dans ses *Antiquités anglo-normandes*. Cette description est assez maigre, et les planches sont assez misérables. Mais l'état des choses a singulièrement changé depuis cet écrivain. La nef de l'église est transformée en manufacture de cordages ou de ficelles. Une centaine, et plus, de jeunes garçons sont occupés de travaux *filassiers*, à la place même où jadis la nonne s'agenouillait au pied de la croix, ou devant son confesseur. L'entrée occidentale est tout-à-fait obstruée; mais l'extérieur annonce évidemment une antiquité égale à celle de l'abbaye

(1) M. Cotman en a publié la façade occidentale; l'abside, en dehors et en dedans; les grandes arcades au-dessous de la tour; la crypte; la partie est de la croisée du sud; l'élévation nord du chœur; l'élévation de la croisée; le côté sud extérieur; une vue du bas de la nef, dans la direction du nord-ouest.

(*a*) Il n'est pas inutile d'ajouter que l'Abbaye-aux-Dames est la plus ancienne. Elle fut dédiée le 18 juin 1066; celle de Saint-Étienne, le 13 septembre 1077.

de Saint-Étienne. M. Cotman doit faire dessiner et graver cette façade, aussi-bien que l'une des arcades souterraines, dites Saxonnes. La partie supérieure des tours est évidemment du quinzième, ou plutôt du commencement du seizième siècle. Il ne m'a pas été possible d'observer le beau pavé, en marbre blanc et noir, au rapport de Ducarel, attendu que cette portion de l'édifice, comme je viens de le dire, est occupée par un atelier de corderie; mais j'ai remarqué plusieurs pierres tumulaires fort anciennes (dont l'une du douzième siècle, si je ne me trompe), venant de la nef ou des bas-côtés, et qu'on avait rangées debout, presque perpendiculairement, contre les murs de la croisée nord. Les deux côtés de la croisée sont séparés de la nef par un mur; mais le chœur a été heureusement conservé. Peut-être ne trouverait-on nulle part, en Normandie, un morceau de cette espèce, plus intéressant et plus parfait. Tous les tombeaux, tous les autels, décrits par Ducarel, ont aujourd'hui disparu. Un escalier en pierre nous conduisit à la partie supérieure du chœur, au-dessus de la première rangée de piliers. Nous continuâmes notre chemin le long du mur; c'était assez imprudent, direz-vous : je le fus davantage encore dans un accès de curiosité qui pensa m'être funeste. Nous prîmes un autre escalier de pierre, en spirale, et inaccessible au jour. Il conduisait à la tour du

centre, d'où nous voulions observer l'aspect général de la ville. Peu s'en faut que je ne frissonne en vous le racontant. Il fallait monter à une espèce d'escabeau, placé là provisoirement, et qui conduisait tout juste..... à rien; ou plutôt à un trou que l'obscurité empêchait d'apercevoir. J'allais devant et tâtonnais dans l'ombre. Par bonheur le guide me suivait immédiatement. J'avais atteint le haut de l'escabeau; je l'ignorais et levais le pied, croyant que j'allais le poser sur une autre marche.... Il n'y en avait plus! un trou de dix-huit pieds au moins était devant moi. Au moment où j'allais perdre l'équilibre, le guide saisit mon habit et s'écria : *Arrêtez, tenez!* La moindre impulsion, d'un côté ou d'autre, suffit en ces momens critiques; et le guide, en saisissant mon habit, et m'attirant légèrement en arrière, prévint ma chute..... et me sauva la vie! aussi ai-je lieu de me souvenir de l'Abbaye-aux-Dames, à Caen.

Mais continuons. Parvenus au sommet de la tour du centre, moins haute que celles de l'extrémité occidentale, nous découvrîmes la ville, autant qu'une pluie fine nous le permit. Il me fut facile, néanmoins, de me convaincre que la position de cette abbaye était belle et avantageuse. En effet, elle est située, pour ainsi dire, sur le point le plus élevé de la ville. Ducarel n'a point eu la noble ambition de monter au haut de la tour; il n'a pas

même éprouvé la plus louable de toutes les curiosités en fait d'architecture, je veux dire la curiosité de visiter la CRYPTE. Ainsi, dans l'une et l'autre extrémité, soit en nous rapprochant de la voûte étoilée, soit en allant interroger les morts silencieux, nous pouvons nous glorifier d'avoir montré plus de zèle que notre gothique prédécesseur (*a*). En conséquence, du sommet de l'édifice, il faut que vous m'accompagniez dans ses retraites les plus profondes. Nous descendîmes par la même route (un peu difficile, à la vérité), et je m'appliquai particulièrement à éviter « les escabeaux provisoires. » La crypte, au-dessous du chœur, est un monument plus intéressant peut-être, et plus beau que le chœur lui-même. A l'extrémité du rond-point, dans un vieux et très vieux cercueil de pierre, reposent les restes pulvérisés de l'une des premières abbesses. Je jetais les yeux autour de moi avec un sentiment mêlé de crainte et de respect. L'imagination me reportait aux siècles écoulés; il me semblait voir l'ombre de MATHILDE errer çà et là dans les ténèbres, et m'adresser, à travers son voile, un regard approbateur de mon

(*a*) L'auteur paraît en vouloir un peu au docteur Ducarel. Ici, le reproche n'est pas fondé ; on s'en convaincra en lisant la note suivante, de M. Dibdin. *Tout ce qu'on me permit de voir dans l'abbaye*, dit Ducarel, *ce fut le parloir de l'abbesse.*





zèle à visiter ces antiques débris. Après avoir soigneusement examiné cette demeure souterraine, nous regagnâmes les régions du jour, nous dirigeant vers ce vaste édifice, aujourd'hui manufacture, maison religieuse au temps de Ducarel (1). La révolution n'y a pas laissé trace de nonnes; mais le directeur de l'établissement nous fit voir avec beaucoup de politesse quelques débris de vieux rosaires, anneaux, voiles, lacrymatoires, etc., trouvés dans la crypte par des ouvriers, en élevant un mausolée, ou en remuant la terre pour y déposer

(1) Voici ce que dit Ducarel de ce couvent: « Tout ce qu'on me permit de voir dans l'abbaye, ce fut le *parloir de l'abbesse*, petite salle commandant une vue délicieuse et prolongée sur la campagne, attendu que cette abbaye est située sur une éminence considérable. Parmi les objets que l'on y conserve, se trouve un manuscrit fort curieux, contenant l'inventaire de la garde-robe, des bijoux, de la toilette, etc., de la reine Mathilde, fondatrice. Je n'eus pas la faculté d'en prendre copie. L'abbesse ne voulut pas non plus me permettre de voir un tableau très ancien, suspendu dans l'une des salles, et représentant, selon l'opinion commune, la première abbesse, Mathilde, revêtue de l'habit de son ordre. Néanmoins, quelques personnes sont portées à croire que c'est le portrait de la royale fondatrice elle-même. Cécile, fille aînée de Guillaume-le-Conquérant, après avoir fait profession à Fécamp, en 1075, fut placée dans ce monastère, au moment de la dédicace de l'église, afin d'y être élevée sous les yeux de Mathilde, première abbesse. Celle-ci étant morte, elle lui succéda dans la

les restes d'un personnage de distinction. A quelle époque, reculée ou moderne, cet événement eut-il lieu ? Je ne m'en souviens pas bien en ce moment. Ces reliques me parurent d'une haute antiquité. Tom Hearne aurait entrepris de prouver qu'elles *devaient* avoir appartenu à Mathilde elle-même. Je n'aurai pas cette prétention; je ne me sens pas non plus assez de mérite pour le faire. Ces objets ont d'ailleurs subi de grandes altérations. En me résumant, si notre société des antiquaires, quand elle aura épuisé les cathédrales de notre

---

direction de l'abbaye, qu'elle gouverna pendant cinquante ans, avec une rare piété. Elle mourut elle-même le 13 juillet 1126, et fut inhumée dans le cloître, après avoir porté l'habit l'espace de cinquante-deux ans. Depuis cette époque, la direction de l'abbaye ne fut accordée qu'à des femmes du premier rang. Toutes les religieuses sont également de haute extraction; on n'en admet point d'autres à prendre le voile. » (*Antiquités anglo-normandes*, p. 66.)

Bien entendu, il n'existe plus rien de tout cela aujourd'hui. Bourgueville rend compte du dégât qui eut lieu dans cette abbaye à l'époque de la mémorable visite des calvinistes, en 1562. Après avoir pillé l'église de Saint-Étienne (comme il est dit page 31, ci-dessus), ils vinrent exercer ici de semblables ravages : « Sans auoir respect ni réuérence à la dame abbesse, ni à la religion et douceur féminine des dames religieuses.... Plusieurs des officiers de la maison s'y trouuerent, vsans de gracieuses persuasions, pour penser fléchir le cœur de ces plus que brutaux. » (Page 174.)

pays, veut reproduire les principaux monumens ecclésiastiques de Normandie, au moyen de la gravure, elle doit commencer par l'*Abbaye-aux-Dames*, à Caen.

Tels sont, mon cher ami, les édifices religieux les plus remarquables de cette ville. Il y a d'autres monumens publics, mais d'une époque moderne, comparativement. Toutefois, je serais coupable d'une grande omission, si je négligeais de vous faire connaître, même superficiellement, les restes d'une espèce de château-fort, situé un peu au-delà de l'Abbaye-aux-Dames, ou plutôt sur une éminence à droite de cette abbaye, quand on entre dans la ville du côté où nous y sommes arrivés. Si je ne me trompe, cet édifice est échappé à Ducarel (1). Quoi qu'il en soit, ce sont des restes fort curieux. Le long de la partie supérieure des murs, est une suite de bas-reliefs, représentant des têtes en forme de médaillons taillés dans la pierre. Ce sont évidemment des portraits. Assurément ils ne

(1) A moins que ce ne soit ce qu'il appelle « le FORT DE LA SAINTE-TRINITÉ de Caen, dans lequel on entretenait constamment une garnison, commandée par un capitaine, dont le traitement était de cent écus par an. Ce fort fut démoli par Charles, roi de Navarre, en 1360, pendant ses démêlés avec Charles, dauphin, depuis Charles V, etc. » (*Antiquités anglo-normandes*, page 67.) « Ce château, ou l'édifice garni des

remontent pas au-delà du règne de François Ier; en supposant même qu'ils ne datent pas de celui de Henri II. Parmi ces grossiers médaillons, on remarque une tête de femme. De chaque côté sont deux hommes au regard farouche; ils semblent saluer cette femme ou lui parler à l'oreille. Les objets les plus curieux se trouvent sur une tour circulaire; ce sont deux figures d'homme, dont l'un paraît lancer une flèche, et l'autre tenir une épée nue. Nous obtînmes la permission d'entrer, et montâmes à la tour. Nous nous aperçûmes alors que c'était seulement des troncs de statues. Il fallut nous contenter de toucher leur barbe et de remuer doucement leur corps; ce que nous fîmes impunément, comme vous le pensez bien. Qu'elles se trouvassent alors à la place qui leur avait été originairement destinée, c'est ce dont on peut douter fortement. L'abbé Delarue, avec qui j'en parlai hier matin, croit que ces figures sont du temps de Louis XI, ce qui les rendrait un peu plus anciennes que les autres ornemens de l'édifice.

---

murailles dont je viens de parler, fut pris deux fois par les Anglais: la première, en 1346; ils y firent alors un immense butin, et emportèrent sur leurs vaisseaux toute la vaisselle d'or et d'argent qu'ils y trouvèrent: la seconde, en 1417, et ils restèrent maîtres de la place pendant trente-trois ans. » (*Annuaire du Calvados*, page 63; 1803-4.)

Quant à l'intérieur, je n'ai rien pu recueillir, d'après les débris qui en restent, de nature à me donner une idée certaine du caractère primitif du lieu. La terre a été remuée dans tous les sens, et présente aujourd'hui différens tertres couverts de gazon. Tout ce qu'on voit à l'intérieur, c'est un verger et une belle pièce de terre en pâturage, où nous aperçûmes plusieurs femmes occupées à traire des vaches. Les *Caennais* attachent cependant un certain prix à cet édifice.

Je vous laisse à vos propres conjectures sur la date de sa construction, et termine ici ma relation des principaux monumens publics de Caen; car il est bien temps de vous assurer que je suis toujours très sincèrement votre dévoué.

LETTRE XIV.

ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES. — ABBÉ DELARUE. — MM. PIERRE-AIMÉ LAIR ET LAMOUROUX. — MÉDAILLE DE MALHERBE. — LIBRAIRES. — BIBLIOTHÉQUE PUBLIQUE. — MÉMOIRES DE FEU M. MOYSANT, BIBLIOTHÉCAIRE. — MANUSCRITS ET LIVRES IMPRIMÉS. — TEMPLE DES PROTESTANS. — COURS DE JUSTICE.

Après vous avoir fait visiter les morts, je vais vous ramener au milieu des vivans. En d'autres termes, attendez-vous à quelques détails sur l'*académie*, les *bibliothéques* et tout ce qui se rattache à l'instruction. Caen possède une académie qui publie des Mémoires (1); mais le recueil ne se compose encore que de six volumes, et est extrêmement rare en Angleterre. Mon excellent ami,

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-lettres de Caen*, chez Jacques Manoury, 1757, 4 vol. in-8°. Rapport général sur les travaux de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de la ville de Caen, jusqu'au 1er janvier 1811, par P. F. T. Delarivière, secrétaire. A Caen, chez Chalopin, an 1811-15, 2 vol. Le papier est différent, aussi-bien que les caractères, et le format prodigieusement plus grand que celui du recueil dont ce rapport est la continuation.

M. Pierre-Aimé Lair, m'a fait présent d'une collection que je destine à la bibliothéque de lord Spencer. Le format est in-8°; l'impression en est assez belle.

Parmi les hommes dont le caractère moral et la réputation littéraire jettent une espèce de lustre sur la ville de Caen, M. l'abbé Delarue occupe sans contredit le premier rang. Il va publier une *Histoire de Caen*, en deux volumes in-4° (*a*). Comme antiquaire, il n'a point de supérieur chez ses compatriotes; ses Essais sur la *Tapisserie de Bayeux* et les *Poètes anglo-normands*, publiés dans notre *Archæologia*, prouvent que peu de savans, même parmi nous, étaient capables de traiter cet intéressant sujet avec plus d'habileté et de succès. En un mot, l'abbé Delarue est le grand oracle de Normandie, en fait d'antiquités. Il eut la bonté de me faire une visite à mon hôtel. Il approche beaucoup de ses soixante-dix ans. Sa corpulence est assez forte; sa taille au-dessus de la moyenne; son tempérament robuste; son œil brillant. Une épaisse et longue chevelure blanche ajoute beaucoup à l'expression de sa physionomie. Il s'informa obligeamment de notre ami commun, M. Douce, du caractère et des talens duquel il parla en termes qui font éga-

(*a*) Ce sont les *Essais historiques*, 2 vol. in-8°. L'auteur le dit lui-même dans son *addenda*, à la fin du premier volume.

lement honneur à tous deux. Mais j'eus beau le prier de dîner avec moi, il fut inexorable, prétendant que son état ne lui permettait pas de dîner chez le restaurateur. Il me remit une liste des endroits que je devais visiter dans la suite de mon voyage en Normandie, et prit congé de moi plus tôt que je n'aurais voulu. Il vient rarement à Caen, quoiqu'il y ait la plus grande partie de sa bibliothèque. Son séjour ordinaire est à la campagne, dans le château d'un gentilhomme qui lui confia l'éducation de son fils. On aime à voir un homme d'un aspect si vénérable, d'une réputation si vaste, après avoir essuyé, au midi de la vie, une tempête aussi terrible que le fut la révolution, jouir au soir de son existence d'un calme profond, de l'usage complet de ses facultés, et de la vénération des amis de la sagesse et de la vertu.

L'étude de l'*histoire naturelle* est assez généralement suivie à Caen. Il y a un cours particulier pour l'enseignement de cette science, dont M. Lamouroux (1) est à la fois le principal ornement et le professeur. Ce gentleman, pour qui notre ami

---

(1) M. Lamouroux vient de publier (en 1816) un volume in-8°, intitulé : *Histoire des polypes, coralligènes, flexibles, vulgairement nommés* zoophytes; par J. V. F. *Lamouroux*.

M. Dawson Turner m'avait donné une lettre de présentation, a beaucoup de naturel dans les manières, une physionomie tout-à-fait franche et engageante. C'est un « véritable dragon » dans sa partie. A une seconde visite, je le trouvai vidant plusieurs paniers de plantes marines, exhalant encore une vapeur salée. Ils les prenait, les séparait, les classait avec tout l'empressement que mettait notre ami *** à parcourir un lot de livres qu'il venait d'acheter dans une vente, « et treize autres volumes, indépendamment de ce lot. » On peut dire que la bibliothéque de M. Lamouroux est une espèce d'atelier scientifique; elle ne se compose que de livres sérieux, solides et instructifs. Il demeure *rue Jaune* (*a*); sa maison est moins vaste que son érudition. Quoique membre de l'Institut, il parla de sir Joseph Banks et de nos sociétés savantes d'une manière qui lui fait beaucoup d'honneur. Je l'aurais trouvé sans défaut, s'il eût accepté l'invitation pressante et réitérée que je lui fis de se réunir à son savant confrère, M. Pierre-Aimé Lair, pour dîner avec moi chez Lagouelle. Quel exemple à citer! que d'activité dans ces savans! ils sont levés avant six heures, travaillent sans relâche, chacun dans leur partie (principalement à l'instruction de la jeunesse), jusqu'au mo-

(*a*) *Lisez*, rue de Géole; il n'y a point de rue Jaune à Caen.

ment du dîner, vers midi ou une heure; puis recommencent jusqu'à six heures du soir.

J'ai souvent prononcé le nom de Pierre-Aimé Lair; préparez-vous à recevoir une esquisse du personnage qui le porte. Mais quelle palette il me faudrait pour le peindre! ou plutôt, de quelle habileté j'aurais besoin, si je possédais cette palette! où trouver «les couleurs, les nuances, les tons et les masses» qui devraient briller dans l'exécution du tableau! Trève à ces lieux communs oratoires, et acceptez un portrait simple, sans fard, mais fidèle. Ce gentleman est l'âme et la vie, non seulement de la société, mais encore de toute la ville. M. Lewis et moi, nous parcourûmes souvent avec lui les rues, les ruelles et les passages remarquables par quelques débris d'antiquités monumentales. Il fut reconnu et salué par le tiers, je crois, de toutes les personnes distinguées que nous rencontrâmes. «Je vous salue. — Vous voilà avec messieurs les Anglais. — Bonjour. — Comment ça va-t-il?» Rien n'égale l'activité de M. Lair, si ce n'est la bonté de son cœur et sa disposition à rendre service. Il est tout aménité. Allez le voir à quelque moment que ce soit, demandez-lui tout ce qu'il vous plaira, et soyez certain de n'être jamais éconduit. Il se lève de grand matin, et toujours sans spleen, sans humeur, sans mélancolie. Avec lui, le soleil semble toujours

briller ; on croit toujours entendre le chant joyeux de l'alouette. Grâce à cet heureux caractère, il n'est point pour lui de triste séjour, point de compagnies ennuyeuses. En un mot, c'est toujours le gai, le bon Pierre-Aimé Lair.

Cet aimable homme a des droits plus réels à nos éloges. Non seulement il aime et recueille les objets portatifs d'antiquités, tels que tuiles vernissées, bustes brisés, vieux tableaux, chapiteaux rompus, dont il a une longue suite en spirale dans son escalier; mais il écrit lui-même, et protége les antiquités littéraires de son pays. Caen, ainsi que je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, est la patrie de Malherbe. Cette ville a trouvé dans M. Lair l'homme qui devait perpétuer le nom et la gloire du père de la poésie française. En 1806, ce digne antiquaire émit un projet de souscription générale pour une médaille en l'honneur de *Malherbe* (1); et ce projet fut accueilli par *quinze cents* souscrip-

(1) Cette entreprise honore également son auteur, et les beaux-arts en France; je désire vivement qu'un nouveau Simon s'élève parmi nous pour égaler, pour surpasser, s'il est possible, les ouvrages de Gatteaux et d'Andrieu. Nous devons, au premier, la médaille de Malherbe; au second, la série des médailles de Buonaparte. M. Lair m'apprit que le nombre de ses souscripteurs montait à quinze cents; et je ne pense pas qu'il y ait ici de l'exagération, puisque j'en ai la liste imprimée sous les yeux. Le prix de l'épreuve en bronze

teurs effectifs, à cinq francs. Sans doute la proposition ne pouvait que flatter l'amour-propre littéraire des Français, et l'exécution surpassa encore l'attente des souscripteurs. La tête est d'un travail accompli. J'ai presque la fièvre quand je la contemple, et que je réfléchis à l'état de décrépitude où se trouve, comparativement, l'art métallique en Angleterre. Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi? La médaille de Malherbe parut; on émit aussitôt le vœu qu'elle fût suivie de toutes celles des personnes de l'un et l'autre sexe, les plus illustres dans les lettres et les arts. Il n'en fallut pas davantage à M. Lair; je ne voudrais même pas affirmer qu'il ne soit point aussi l'auteur de ce dernier vœu.

---

est de 5 francs; pour 25 centimes en sus, vous avez un anneau.

Sur le revers est une lyre surmontée d'une couronne de laurier, avec cette inscription solennelle :

ENFIN MALHERBE VINT.

Elle est tirée de ce passage bien connu de l'*Art poétique* de Boileau, commençant ainsi :

Enfin Malherbe vint; et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.

Le profil de madame de Sévigné, exécuté par le même habile graveur (M. Gatteaux), est d'un mérite égal sous tous les rapports.

En conséquence, il parut successivement une série de médailles de ce genre, en bronze ou autre métal, au choix de l'acheteur. Il en est résulté beaucoup de gloire pour celui qui conçut l'entreprise, et pour cette partie des beaux-arts chez les Français.

Encore un mot sur M. Pierre-Aimé Lair. Il ne fut pas inexorable, comme M. Lamouroux; car il a dîné avec moi, et sablé le Chambertin et le Champagne de Lagouelle, commandant en chef de la maison. On ne saurait boire de meilleur vin. Malherbe et le duc de Wellington furent alternativement le sujet de nos discours et de nos éloges. En retour, M. Lewis et moi, dînâmes chez notre convive. Il avait préparé un grand repas et réuni la société la plus choisie. Mais, quoiqu'il n'y eût point, comme au festin de Sancho Pança (*a*), de baguette magique pour faire disparaître les plats, ou pour empêcher d'y goûter, il ne nous fut guère possible de toucher à plus d'un sur quatre, tant ils étaient impitoyablement farcis et noyés de *beurre*. Entre autres légumes, il y avait un plat de *pommes de terre*, soi-disant *à la mode anglaise;* mais pas moyen d'en goûter, attendu qu'elles nageaient, pour ainsi dire, dans le beurre fondu. Néanmoins la pâtisserie était excellente. Quant à la compagnie, je la trouvai préférable en-

(*a*) Dans l'île de Barataria.

core à tous les vins. La conversation roula principalement sur le mérite respectif des poètes de France et d'Angleterre. Il me parut que Pope, Thomson et Young étaient surtout en honneur chez les Français. Je vous donnerais difficilement une idée de la force et du piquant de l'eau-de-vie qu'on nous servit à la fin du repas. « Vous n'avez rien comme ça chez vous? — Ma foi, je le crois bien; c'est la liquéfaction même du feu. » On leva le siége avant huit heures, et chacun retourna à ses occupations; on ne s'était mis à table qu'à cinq heures. Je restai cependant une heure ou deux après le départ des convives, pour m'entretenir plus particulièrement avec notre hôte; et plus j'apprenais à le connaître, plus je conversais avec lui, plus je trouvais que j'avais lieu de me féliciter. Comme je me disposais à le quitter, il me chargea d'une multitude de brochures de tous formats, et de sa composition. J'osai lui prédire que ses travaux divers finiraient par le conduire à un goût exclusif et déterminé pour la bibliographie : « On peut faire pire, » me répondit-il en me prenant la main pour me dire adieu, et m'assurant qu'il me rencontrerait certainement bientôt à *Bayeux*. La présence de cet homme aimable était pour moi comme une égide dans les rues de Caen. Mais il faut malgré moi que je cesse de parler de lui, quelque agréable qu'il soit de repasser dans son esprit les

témoignages de bienveillance et d'amitié qu'on a reçus en pays étranger.

L'éducation commence ici de bonne heure, et sous des formes aussi attrayantes qu'à Rouen. Poisson, dans la *rue Froide*, est le principal imprimeur, et aussi un imprimeur excellent. Bonneserre, qui demeure dans la même rue, a publié un très joli *Manuel de dévotion pour les enfans.* C'est une brochure de huit pages; je vous envoie la première; vous pouvez le comparer avec le spécimen que je vous ai transmis dans une lettre précédente. (*a*)

(*a*) Voyez tome 1, page 175.



A a b c d e
f g h i k l
m n o p q
r ſ s t u v x y z &
j ç æ œ ℟.

L'Oraison dominicale.

PATER nos-
ter, qui es in

Chalopin, *rue Froide*, vient de publier un petit Manuel fort curieux, en écriture cursive gothique, et intitulé : *la Civilité honnête pour les enfans, qui commence par la manière d'apprendre*

à bien lire, prononcer et écrire. Je dis qu'il est curieux, parce que la première majuscule, représentant un C, nous donne une idée des *bizarreries* en usage, au commencement du seizième siècle, dans les livres de ce genre. Recevez cette initiale, avec le *fac simile* des lettres qui en dépendent.



L'ouvrage est plein de ces vieilles maximes (et ce n'est pas ce qu'il contient de plus mauvais), de ces vieilles maximes de la même époque, comme celles que nous voyons dans les diverses traductions du livre intitulé : *de Moribus Juvenum*, dont la *contenance de la Table*, en français, est probablement la partie la plus répandue parmi le peuple. Il est entièrement exécuté dans ce petit caractère gothique et coquet ; mais, si je ne me trompe, il ne peut trouver que peu d'acheteurs. En parlant des imprimeurs de Caen, je dois une mention honorable aux

talens typographiques de Le Roy, qu'il faut placer immédiatement après Poisson. On peut les considérer comme les Bulmer et les Bensley du lieu.

Mais parmi ceux qui vendent des livres à l'usage de l'enfance, ou de ces ouvrages populaires à bon marché, il n'est point d'homme dont le commerce soit plus étendu que celui de Picard-Guerin, *imprimeur en taille-douce et fabricant d'images*; il demeure *rue des Teinturiers*, n°. 175. Je lui fis plus d'une visite. C'est de sa fabrique que sortent les milliers et dizaines de milliers d'estampes, de livres à bon compte, etc., etc., dont la Basse-Normandie est inondée. Ces objets coûtent depuis *un* sou jusqu'à *trois*, selon que le sujet est simple ou composé, gravé en bois ou sur cuivre. Saints, martyrs, traits de l'écriture, héros, capitaines, monarques, y compris le duc de Wellingtou et Louis-le-Désiré, sont compris dans les taille-douces qui figurent au catalogue. Madame me fit l'honneur de me moutrer quelques uns de ses plus rares trésors en l'abseuce de son mari. Au haut de l'escalier, je vis un joyeux troupeau d'enfans des deux sexes, tenant à la main des pinceaux. Devant eux étaient plusieurs soucoupes chargées de diverses couleurs. J'appris qu'ils coloriaient les images moyennant quatre sous par douzaine. Je ne prendrai pas sur moi néanmoins de décider s'ils sont trop ou trop peu payés, attendu le mé-

rite, on ne peut plus équivoque, de leurs œuvres; mais on m'excusera, je l'espère, si je préfère la planche noire à la planche coloriée. En pays étranger, notre attention se porte sur les objets les plus insignifians peut-être et les plus chétifs : voilà pourquoi j'examinai soigneusement ce que j'avais sous les yeux. Je fis même un choix suffisant pour faire voir que c'était le produit du sol français. Parmi les sujets sérieux, deux surtout excitèrent ma curiosité. L'un était un cantique en vers de l'*Enfant Prodigue*. Six gravures en bois accompagnaient le texte, et représentaient les principaux événemens de cette histoire, telle qu'elle est rapportée dans l'Évangile. Je coupe, et vous envoie la seconde de ces six gravures; vous y trouverez visiblement cette tournure militaire que les Français adoptent jusque dans les plus petites choses. Le jeune homme monte à cheval pour quitter la maison paternelle; il porte le manteau et le chapeau à cornes d'un officier français.



La quatrième de ces gravures est assez plaisante; elle a pour titre, *l'Enfant Prodigue est chassé par ses maîtresses.* On le voit fuyant devant des femmes qui le mettent à la porte à coups de balai. Il est très probable néanmoins que nous retrouverons cette espèce d'absurdité dans plusieurs de nos estampes sur le même sujet, si, au lieu de jeter les yeux comme au temps de Pope,

.... The walls of Bedlam and Soho,

« Sur les murs de Bedlam et de Soho, »

nous examinons les images suspendues à des cordons sur le mur, à l'entrée de Hyde-Park.

Je vais vous entretenir d'un autre sujet du genre sérieux, qu'un artiste de Londres ne reproduira

que fort rarement, selon toute apparence. C'est une *Notre-Dame de la Bonne-Délivrande,* qui n'intéresse conséquemment que la religion particulière du pays. Avant tout, je vous adresse un dessin de l'original, réduit à un tiers environ de sa grandeur. Cette copie est la plus propre à vous donner une idée exacte du costume des figures de *Vierge* et d'*Enfant,* dont on orne l'autel des chapelles de la Vierge dans la plupart des églises de Normandie.



Il faudrait beaucoup de temps pour décrire toute la friperie dont l'original est couvert. Disons seulement qu'au bas, à droite, sont deux figures bien exécutées; à gauche, deux autres figures pitoyables. Au-dessous du tout est un avis consolant, auquel on ajoute beaucoup de foi. Le voici :

« L'an 830, des barbares descendent dans les « Gaules, massacrent les fidèles, profanent et brû- « lent les églises. Raoul, duc de Normandie, se « joint à eux : l'image de la sainte Vierge demeure « ensevelie sous les ruines de l'ancienne chapelle « jusqu'au règne de Henri Ier. L'an 1331, Beaudouin, « baron de Douvres, averti par son berger qu'un « mouton de son troupeau fouillait toujours dans « le même endroit, fit ouvrir la terre, et trouva ce « trésor caché depuis tant d'années. Il fit porter « processionnellement cette sainte image dans « l'église de Douvres; mais Dieu permit qu'elle fût « transportée par un ange dans l'endroit de la cha- « pelle où elle est maintenant révérée. C'est dans « cette chapelle que, par l'intercession de Marie, « les pécheurs reçoivent leur conversion, les affli- « gés leur consolation, les infirmes la santé, les « captifs leur délivrance; que ceux qui sont en mer « échappent aux tempêtes et au naufrage, et que « des miracles s'opèrent journellement sur les pieux « fidèles. »

Un mot maintenant sur les Bibliopolistes, y

compris les *bouquinistes*, ou revendeurs de vieux livres. Dès le lendemain de mon arrivée à Caen, je me rendis à l'abbaye de Saint-Étienne avant déjeuner, et m'arrêtai, chemin faisant, à la boutique d'un libraire, sur la droite, et à cent pas environ de la place qui regarde l'abbaye. J'y achetai quelques in-folio en caractères gothiques, à la tête desquels je place, comme le plus précieux, la version française des *Commentaires de César*, imprimée par Vérard, en 1488. Je la réserve pour la bibliothéque de lord Spencer (1). Le prix, port et droits comptés, ne s'élèvera pas à plus de douze schellings de notre monnaie. Je l'emportai sous mon bras, d'un air de triomphe, désirant pourtant qu'il eût été dans un meilleur état de conservation. Quant aux revendeurs de vieux livres, les deux Manoury doivent être placés en tête. Le premier demeure *rue Froide*, le second *rue Notre-Dame*. Le père (*a*) se vante d'un magasin de plus de trente mille volumes, et il possède assez bien l'art et les secrets de la vente ; mais je doute fort que le nombre de ses livres excède la moitié de ce qu'il dit. Il me demanda deux *louis d'or* pour un exemplaire des *Vaudevires* d'Olivier Basselin,

(1) J'en donne la description dans le second volume des *Ædes Althorpianæ*, formant le supplément à la *Bibliotheca Spenceriana*. Voy. p. 94. — (*a*) Ils étaient frères.

volume moderne, à la vérité, mais non destiné au commerce, et dont j'espère vous adresser plus tard quelques extraits amusans. Il me dit aussi qu'il avait vendu autrefois à la bibliothéque de l'Arsenal à Paris, moyennant cent louis d'or, un exemplaire sur papier de la *Bible* de *Fust*, 1462, et à laquelle il manquait beaucoup de vignettes. Si j'avais été libraire, je ne lui aurais certainement pas donné la moitié de cette somme. Il est assez étonnant que je n'aie trouvé, ni à Caen, ni à Rouen, un seul exemplaire des *Anglica Normannica* de Duchesne (*a*). Il n'existe vraiment pas dans tout le fonds de Manoury l'aîné un volume passable en fait de littérature ou d'antiquités, soit en français, soit en latin.

Parlons maintenant de Manoury le jeune. Vieux et jeune sont ici des termes purement distinctifs, et il faut savoir que le jeune est *âgé de soixante ans*. On lit sur sa porte l'inscription suivante :

Battu, percé, lié, je veux changer de main.

Cela veut dire qu'il propose des livres neufs en échange de vieux livres, ou qu'il peut embellir ces derniers par la reliûre ou autres réparations, et leur donner l'apparence du neuf; mais l'expli-

(*a*) Ce recueil n'est point de Duchesne, mais de Camden; et M. Dibdin aurait pu le voir dans la bibliothéque de Rouen.

cation importe peu ; voilà toujours l'inscription. Je fus presque effrayé de l'aspect intérieur du magasin de Manoury le jeune. La boutique de devant, et le corridor qui conduit au fond de la maison, sont pénétrés par l'humidité ; de sorte que les livres pourrissent promptement. En vain je m'apitoyai le plus éloquemment qu'il me fut possible sur cet état de choses désolant ; en vain je m'élevai de toutes mes forces contre la destruction inévitable qui menaçait les *chers vieux livres* : l'insensible bibliopoliste ne parut pas touché le moins du monde, et montra constamment à cet égard une indifférence absolue. Dans l'arrière-boutique, presque impénétrable aux rayons du jour, sa fille et sa femme, grosse et belle bourgeoise, coiffées d'un bonnet de Cauchoise de dimensions plus qu'ordinaires, se restauraient avec de la soupe et des légumes. Je traversai rapidement pour arriver aux étages supérieurs, en m'excusant pour le dérangement dont j'étais la cause : on me répondit que je n'avais nullement besoin d'excuses ; que je pouvais aller partout où il me ferait plaisir, demeurer autant qu'il me conviendrait, et qu'on satisferait à toutes mes questions. J'exprimai ma reconnaissance pour tant de politesse, gagnai une chambre haute, au moyen d'une chaise, et commençai l'examen de ce qu'elle contenait. Quel fatras énorme ! J'en retirai le seul volume qui présentât quelque

valeur; encore était-il à moitié gâté par l'humidité; c'était les *Poissons de mer de Belon*, 1551, in-4°: on m'en demanda six francs; je les déposai sur la table, et me sauvai avec précipitation, je dirais presque avec horreur de ce noir et hideux séjour. Ce qui me parut surtout extraordinaire, ce fut la joie et la *gaité de cœur* de ces femmes dans cette demeure de ténèbres et de désolation : il me semblait voir un tableau de Rembrandt, magiquement éclairé par un rayon de lumière accidentelle. Manoury m'informa que, sans la révolution, il aurait eu la plus belle librairie de France. De plus grandes ennemies le menacent : je veux dire son insouciance et sa profonde apathie.

Mais touchons une corde plus sensible, plus attrayante, et quittons le *bouquiniste* pour la Bibliothéque publique. Je vous invite expressément à m'y accompagner; vous y puiserez des renseignemens précieux. La bibliothéque occupe la partie supérieure d'un vaste et beau bâtiment en pierre, où se tiennent les bureaux de l'hôtel-de-ville. Sa forme est celle d'une croix d'un très bel effet. Elle a cent trente pieds français de long, sur quatre-vingts de large; elle est haute à proportion. On assure, avec raison selon toute apparence, qu'elle contient vingt mille volumes (*a*). M. Hébert, bi-

(*a*) La bibliothéque de Caen est aujourd'hui beaucoup plus nombreuse.

bliothécaire en chef actuel, a succédé à feu M. Moysant son oncle, dont je parlerai tout à l'heure. Entre les plus illustres bienfaiteurs de la bibliothéque, François Martin brille d'un éclat particulier. C'était, au rapport général, et d'après ce que m'en a dit M. Hébert, le plus déterminé de tous les bibliomanes, montrant d'ailleurs pour son établissement favori de Caen un esprit de bienveillance et de libéralité qui ne se démentit jamais. Il était aussi homme de lettres, et animé du plus honorable de tous les goûts littéraires, celui de la Littérature de son pays. Il était parvenu à réunir une immense collection de livres, qui furent cruellement pillés pendant la révolution, mais dont un grand nombre échut à la bibliothéque de la ville. Sur ces volumes, autrefois sa propriété, est imprimée l'inscription suivante : *Franciscus Martin, doctor theologus Parisiensis, comparavit. Oretur pro eo*. Il était supérieur du couvent des Cordeliers, et préfet ecclésiastique de la province. Toutefois, les moyens dont il usait pour augmenter sa collection, ne portaient pas précisément ce caractère, qu'un fonctionnaire public nommerait *légitime*. Il cherchait des livres partout, et quand il ne pouvait les acheter, ou les obtenir de bon gré, il les *dérobait* et les emportait dans les manches de sa soutane. Il florissait il y a environ un siècle. A très peu d'exceptions près, tous les livres les mieux conditionnés

qui se trouvent dans la bibliothéque, appartenaient à ce magistrat dérobeur de livres. Je pris note avec une satisfaction particulière de son édition aldine de *Stephanus de Urbibus*, 1502, in-folio dans son ancienne reliûre en vélin, aussi agréable à l'œil que douce au toucher. Je n'avais garde aussi d'oublier son *Repertorium Statutorum ordinis Cartusiensis*, in-folio, superbe caractère gothique, imprimé *à Bâle*, par *Amerbach*, en 1510, pas plus que l'*Herbier de Mayence*, de 1484, in-4°, autre bel exemplaire qui provient du même bibliomane.

Cependant, le travers de Martin devient en quelque sorte pardonnable, quand on jette les yeux sur un bel ouvrage, qu'il n'avait pas seulement projeté, mais qu'il laissa tout prêt pour la publication. Il est intitulé, *Athenæ Normannorum veteres ac recentes, seu syllabus auctorum qui oriundi è Normanniâ*, etc. C'est un volume manuscrit, revêtu de l'autorisation du gouvernement pour l'impression. L'auteur y a mis une courte préface latine, suivie de deux pages de vers latins, commençant ainsi :

In auctorum normannicorum Syllabum
Prolusio metrica.
En syllabus prodit palàm
Contextus arte sedulâ
Ex litteratæ Neustriæ
Auctoribus celebribus.
etc., etc.

Pourquoi l'Académie de Caen ne s'est-elle pas emparée de cet ouvrage pour le faire imprimer? voilà ce qui doit paraître assez étonnant, en supposant qu'elle ait assez de fonds pour cette entreprise. Mais si les *Saturnia regna* renaissent pour la France, ils pourront changer cette inaction en mouvement, et jeter un peu d'or dans les coffres épuisés de l'Académie. Parmi les hommes dont s'honore cette ville (1), on compte le fameux Samuel Bochart, à la fois botaniste, littérateur et critique célèbre. Il naquit à Caen (*a*); ses livres, dont un grand nombre sont chargés de précieuses notes manuscrites, figurent parmi les plus riches trésors de la bibliothéque publique. Il y en a un catalogue séparé. Le fonds légué par l'illustre propriétaire est une des principales ressources de l'établissement. Le portrait de Bochart, et ceux de beaucoup d'autres bienfaiteurs de la bibliothéque (2), sont suspendus à l'intérieur de la salle, au-

(1) Goube, dans son *Histoire du duché de Normandie*, 1815, in-8°, consacre plus de trente pages à l'énumération de ces hommes recommandables, tome III, p. 295. Mais Huet, dans ses *Origines de la ville de Caen*, pages 491, 652, donne des détails beaucoup plus étendus et plus satisfaisans.

(*a*) Samuel Bochart est de Rouen, et non de Caen.

(2) M. Hébert eut la bonté de me donner une liste de ces portraits; on sera peut-être bien aise de la retrouver ici. (Cette

dessus des livres, et forment un coup d'œil très agréable. La coupe de la bibliothéque, dont l'extrémité commande un beau point de vue, est digne d'un établissement qui appartiendrait à la

nomenclature, dans l'ouvrage anglais, contient plusieurs inexactitudes et incorrections qu'on a fait disparaître dans la traduction.)

Bertaud (*Jean*), évêque de Seez, né à Caen en 1552 (*).

Bochart (*Samuel*), ministre protestant à Caen, né à Rouen.

Blouet de Camilly (*Pierre*), bailli de Malte.

Blouet de Camilly (*François*), archevêque de Tours.

Buquet (*Pierre*), bibliothécaire de l'Université de Caen en 1736.

Cahagnes (*Jacques*), médecin, né à Caen en 1556.

Cavelier (*Antoine*), imprimeur de l'Université de Caen, donna pour 2000 francs de livres à l'Université de cette ville.

De Colleville (*Samuel*), petit-fils de Bochart, donna à l'Université la bibliothéque de son grand-père.

Couture (*Jean-Baptiste*), né à Langrune, près Caen, recteur de l'Université de Paris.

Crevel (*Jacques*), professeur en droit, peint en habit de recteur de l'Université de Caen, par Tournieres, de Caen, peintre du régent; né à Ifs, près Caen, en 1692.

Eudes (*Jean*), fondateur de la congrégation des Eudistes, frère de l'historien Mézeray, né en 1601.

Fleury (le cardinal de), donna 3000 francs pour acquisition de livres.

(*) Ce portrait, dit M. Hébert, ressemble tellement à saint François-de-Sales, qu'il pourrait bien y avoir ici fausse application.

capitale d'un empire. L'affabilité de M. Hébert et de son second ajoutèrent encore au charme de mes fréquentes séances; mais avant de passer à l'examen régulier de quelques uns des livres, il faut que je vous entretienne, ainsi que je l'ai promis, de feu M. Moysant, dernier bibliothécaire, et

---

GONFREY, professeur en droit.
HALLEY (*Antoine*), professeur d'éloquence.
HUET (*Pierre-Daniel*), né à Caen en 1630.
DE LA LONDE, auteur de plusieurs Mémoires sur la navigation de l'Orne, et sur d'autres objets d'utilité publique; né à Caen en 1689.
DE LUYNES, évêque de Bayeux.
MACÉ (*Gilles*), astronome, professeur de mathématiques, né à Caen en 1586.
MALHERBE (*François*), poète, né à Caen, en 1555.
LE MAISTRE DE SAVIGNY (*Jacques*), recteur de l'Université de Caen.
MOYSANT (*François*), professeur de rhétorique, bibliothécaire de l'Université, puis de la ville de Caen.
LE NEUF DE MONTENAY, général des Génovéfains.
PORÉE, jésuite.
POSTEL (*Nicolas*), professeur de médecine.
PYRRHON (*Guillaume*), l'un des commentateurs des *ad usum Delphini*.
SÉGRAIS (*Jean*), poète, né à Caen; de l'Académie Française.
LE SENS DE MONS, secrétaire de l'Académie de Caen.
TANNEGUY LE FÈVRE, père de madame Dacier; né à Caen en 1647.
VARIGNON, mathématicien, né à Caen en 1654.

oncle du bibliothécaire actuel. Son portrait figure parmi ceux qui décorent la principale galerie. Le neveu voulut bien me donner un exemplaire ou deux de la *Notice historique* qu'il composa sur son oncle, et lue par lui-même dans la séance publique de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, le 29 juillet 1814. Cette notice vous apprendra que François Moysant naquit, en 1735, au village d'Audrieu, près Caen. Quoique d'une haute stature, il avait la poitrine faible et le tempérament délicat. A dix-neuf ans, il fut nommé professeur de rhétorique et de grammaire au collége de Lisieux. Il se rendit depuis à Paris, où il étudia sous Le Beau et Le Batteux. Il s'appliqua particulièrement à la médecine, et, à l'âge de trente ans, il revint à Caen, où il prit le bonnet de docteur; mais, pour réussir dans cette profession, il aurait eu besoin de forces physiques et morales qu'il n'avait pas. Après beaucoup de peines et de soins assidus, il était parvenu à guérir un sujet d'une maladie grave; le convalescent ne se ménagea point assez, commit des imprudences, éprouva une rechute et mourut: Moysant s'affecta sérieusement, prit en dégoût la médecine, et se hâta d'y renoncer. Il était, à la vérité, d'une constitution trop sanguine, trop irritable pour posséder ce sang-froid, cette réserve et cette patience, qualités indispensables à tous jeunes médecins, avant qu'ils puissent es-

pérer d'atteindre à la réputation et à la richesse des Baillie et des Halford du jour. Notre Moysant se tourna une seconde fois vers la littérature, son étude chérie. Heureusement alors l'ordre des jésuites fut supprimé, et Moysant fut appelé par le Roi, en 1763, à la chaire de rhétorique dans l'un des plus beaux établissemens de cette société à Caen. Depuis, et successivement, il devint secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et vice-président de la Société d'agriculture. Élu bientôt après par l'Université, doyen de la Faculté des Arts, il fut désigné pour prononcer le discours à l'occasion du mariage de l'infortuné Louis XVI avec Marie-Antoinette. Moysant était dès-lors un personnage public fort distingué. La place de *bibliothécaire* manquait seule à sa réputation; le titulaire meurt; il lui succède à l'instant. Indépendamment de ses occupations ordinaires, il enseignait la langue française aux Anglais, toujours dans l'habitude de visiter la ville de Caen, et dont il apprit en échange à connaître assez bien les lois et les libertés de la vieille Angleterre.

La révolution éclata; à l'exemple de beaucoup de ses honorables confrères, il l'embrassa d'abord comme la messagère d'une réforme nationale, et de la prospérité du pays. Il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé. Malgré tout, dans la ferveur du moment, et à la suppression des cou-

veus et de leurs bibliothèques, il fut chargé, avec pleins pouvoirs, de visiter les différentes bibliothéques du Calvados, et de faire transporter à Caen tous les livres précieux qu'il découvrirait. Il partit pour cette mission avec des sentimens vraiment patriotiques, résolu, dit son neveu, de faire pour la Normandie, ce que Dugdale et Dodsworth ont fait pour l'Angleterre, c'est-à-dire qu'un *Monasticon neustriacum* était l'objet de sa louable ambition. Il promit beaucoup, et fit peut-être plus encore. Sans parler des charretées de livres qu'il dirigea sur Caen, sa collection curieuse attirait déjà les regards de ses compatriotes; mais alors la terreur était à l'ordre du jour; Moysant résolut de visiter l'Angleterre, et de soumettre le plan de son ouvrage à la noblesse anglaise, attendu que cette nation attacha toujours de l'importance à la conservation des monumens et des matériaux littéraires du moyen âge. Il savait, continue son neveu, combien les Anglais sont fiers de descendre des nobles de l'ancienne Normandie, et son but unique était de leur donner les moyens de conserver la preuve authentique de leur origine. Moysant partit donc avec sa femme; tous deux furent bientôt déclarés émigrés; le retour leur fut interdit, et notre bibliomane apprit avec un profond chagrin que la vente des propriétés nationales était décrétée en France. Il dut chercher en lui-même

des moyens d'existence, ayant décidément refusé toute assistance de la part du gouvernement anglais. Ce fut dans cette position difficile qu'il publia un ouvrage intitulé, *Bibliothéque des Écrivains français, ou Choix des meilleurs morceaux en prose et en vers, extraits de leurs ouvrages;* compilation judicieuse, et qui obtint un succès complet. La première édition parut en 1800, quatre volumes in-8°; la seconde, en 1803, six volumes; une troisième suivit, je crois, avec un Dictionnaire de poche, anglais et français. Ce fut pendant son séjour parmi nous qu'il obtint, à juste titre, d'être nommé membre de la société des antiquaires; mais il était de retour en France en 1802, avant la publication de la seconde édition de sa *Bibliothéque.* Il prit son essor comme un épervier, plana quelque temps suspendu entre les deux atmosphères bibliographiques de Paris et de Caen, et s'abattit enfin dans cette dernière ville, sur le fauteuil de *bibliothécaire*, où l'appelait le vœu général. A cette époque, ou plutôt peu de jours encore avant le retour de Moysant, la bibliothéque publique ne possédait pas un fort beau local (1). En conséquence, on décida qu'elle serait établie à l'intérieur de ce qu'on ap-

---

(1) Au temps de Ducarel, c'était un beau bâtiment régulier, contenant une assez bonne collection de livres, et ouvert au

pelle aujourd'hui *les bâtimens de la mairie* : les livres ayant été préalablement, et formellement, déclarés propriété de la ville, et non, comme auparavant, propriété de l'Université. Ce fut à ranger, à classer méthodiquement, à rendre accessibles ces énormes monceaux de livres que la suppression des bibliothèques monastiques avait accumulés à Caen, que M. Moysant et ses collègues déployèrent une activité non moins assidue qu'héroïque ; mais la santé de notre généralissime, qui ne s'était point altérée pendant son séjour en Angleterre, fléchit sous le fardeau de ces occupations pénibles. Il plut néanmoins à la Providence de prolonger sa vie jusqu'à la fin de 1813, époque à laquelle il eut la satisfaction de voir ses in-folio, in-4°, in-8° et in-12, occuper, dans une disposition symétrique, la place qui leur appartenait à chacun, époque où il avait mis la dernière main à son travail, époque enfin où les studieux futurs n'avaient plus qu'à lever la main pour cueillir le fruit qu'il avait mis à leur portée. On dit qu'il mourut paisiblement, et comme un homme qui s'endort. Avant d'expirer, il reçut les consolations de la religion ; fort de cet appui, il attendit dans un calme parfait le moment où son dernier soupir devait

---

public deux jours la semaine. (*Antiquités anglo-normandes*, page 70.)



s'exhaler. Laissons maintenant parler le neveu (1), et cependant que le nom de Moysant soit proclamé avec tous les honneurs littéraires qui lui sont dus.

Des bibliothécaires, passons aux livres, aux livres de la bibliothéque publique de Caen. Le

(1) « M. Moysant avait une conversation douce, instructive, et en même temps amusante, par le grand nombre d'anecdotes qu'il racontait d'un ton qui lui était propre, et qui y ajoutait encore un degré d'intérêt; sa correspondance était très étendue, et son extrême complaisance lui faisait faire volontiers les recherches qui lui étaient demandées.

« Toujours prêt à faire part des connaissances qu'il avait acquises par ses travaux, il pensa toujours que les services qu'il rendait avec plaisir étaient une des obligations de la place qu'il occupait; et si M. Barbier, auteur du *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, et M. Henniker, auteur d'un ouvrage en anglais sur les briques armoriées de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, n'eussent consigné son nom dans leurs ouvrages, on ignorerait les obligations qu'ils lui ont, et qu'ils se sont plu à faire connaître; il a revu et corrigé deux éditions du *Dictionnaire des grands hommes*, qui lui doit plus d'un volume d'augmentation.

« Les différens emplois que M. Moysant a remplis, et ses autres travaux, lui ont assigné un rang honorable parmi les hommes instruits : sa mémoire vivra encore long-temps dans une portion de la société étrangère à sa réputation littéraire, et c'est à une des plus belles qualités qui fassent honneur au cœur humain, c'est au désir de se rendre utile aux malheureux, qu'il doit le souvenir qu'ils conserveront des services

plus ancien ouvrage imprimé qu'elle possède, et qu'on a relié par erreur avec un manuscrit, est un *Aretin de Bello adversus Gothos*, imprimé par Numeister, 1470, in-folio. C'est le premier livre sorti des presses de cet imprimeur. Je détrompai M. Hébert, qui le prenait pour un manuscrit (*a*). Le titre du dos est couvert en corne; la reliûre est

qu'il leur a rendus. Ses connaissances littéraires l'avaient mis de bonne heure en relation avec les personnes les plus distinguées de la ville et de la province, par leur rang ou leur fortune. Plus tard, ses élèves remplissaient les premiers emplois dans les administrations et la magistrature; il se servit de l'accès qu'il avait auprès d'eux pour leur porter les réclamations de ceux qui gémissaient dans l'infortune, ou qui avaient des grâces à demander; il était si naturellement compatissant qu'il s'occupa toute sa vie des malheureux, et qu'il déploya dans tous les instans la plus grande activité pour leur rendre service.

« M. Moysant s'était marié; et une union qui a duré quarante-trois ans lui avait fait goûter tous les charmes du bonheur domestique : il fut cependant troublé par la mort de son fils unique; le temps seul put affaiblir sa douleur; le temps seul consolera l'épouse qui lui survit. »

(*a*) M. Hébert affirme qu'il y a ici *erreur ou malice*. L'imprimé est effectivement relié avec deux manuscrits; le tout formant un volume. Mais l'imprimé est d'une très belle exécution, tandis que les manuscrits sont d'une mauvaise écriture de la fin du quinzième siècle; et *le plus ignorant de tous les hommes*, affirme encore M. Hébert, ne pourrait pas lui-même s'y méprendre.

en bois, le tout très propre. La plus ancienne Bible latine de la bibliothéque porte la date de 1485 (*a*); mais on y conserve un volume du *Commentaire de Lyra sur la Bible*, imprimé par Sweynheym et Pannartz en 1471, 1472, et qui contient heureusement la mémorable requête de ces typographes au pape Sixte IV, où se trouve la liste des éditions imprimées par eux jusqu'alors. Le plus ancien classique paraît être le *Juvenal* de 1474, avec le *Commentaire* de Calderin, édition de Rome, à moins qu'on ne veuille placer avant, un *Lucain* sans date, imprimé en caractères semblables aux premiers employés par Gering, et dont les vers sont considérablement espacés. Il y a aussi un *Valerius Maximus* de 1475, par Cæsaris et Stol, quoique leur nom n'y soit pas : c'est un grand exemplaire sali au commencement; une *Legenda Sanctorum*, imprimée par Gering, même date. Parmi les éditions **incunables**, je convoitai presque un échantillon fort élégant des presses de Jehan Dupré, avec son estampille, que je n'avais jamais vue; je veux parler d'une édition de *la Vie des Pères*, 1494, in-folio, dans sa reliûre primitive. Elle n'a cependant pas été mise à l'abri des vers. Je m'assurai par le catalogue, qui est manuscrit, que la bibliothéque ne possédait en tout que QUARANTE

(*a*) *Lisez* 1487; c'est une *Concordantia major* qui est de 1485.

CINQ ouvrages imprimés dans le QUINZIÈME SIÈCLE, et pas un de la première valeur. Peut-être même ai-je déjà cité le plus intéressant.

En visitant les manuscrits, je fus frappé de la belle exécution d'un ouvrage en trois volumes in-folio, du milieu du seizième siècle, intitulé: *Divertissements touchant le faict de la guerre, extraits des livres de Polybe, Frontin, Vegèce, Cornazzan, Machiavel, et autres bons autheurs.* Il n'y a pas de vignettes, mais la calligraphie est charmante. Un *Bréviaire à l'usage de l'église de Lizieux* contient quelques vignettes jolies, mais communes; il n'est pas en très bon état. J'ai trouvé plus de valeur intrinsèque dans un manuscrit intitulé: *Du Costentin* (non loin de Caen), portant la note suivante, écrite de la main de Moysant: « Ces Mémoires sont de M. Toustaint de Billy, curé du Mesnil-au-Parc, qui avait travaillé toute sa vie à l'histoire du Cotentin. Ils sont rares, et m'ont été accordés par M. Jourdan, notaire, auquel ils appartenaient. Le père Le Long et M. Teriet de Fontette ne les ont pas connus. MOYSANT. » C'est un petit in-folio d'une écriture propre et lisible. Un autre manuscrit, ou plutôt une réunion de feuillets imprimés et manuscrits, me parut d'une bien plus haute importance. Il est intitulé: *Le Moréri des Normands, par Joseph Andrié Guyat de Rouen.* Au verso

du titre on lit : *Supplément au Dictionnaire de Moréri, pour ce qui concerne la Normandie et ses illustres.* Vient ensuite une courte préface, puis une *Ode aux grands hommes de Normandie.* C'est une espèce de dictionnaire par ordre alphabétique. Le premier volume va jusqu'à l'I; on y trouve des morceaux de journaux et quelques portraits. Il est écrit très serré sur deux colonnes. Le portrait et l'article de *Bouzard* présentent un admirable modèle de mémoires biographiques littéraires. Le second volume va jusqu'au Z. Le troisième est intitulé : *Les trois Siècles palinodiques*, ou *Histoire générale des Palinods de Rouen, Dieppe*, etc. Il est écrit de la même main, et n'est pas moins volumineux que les deux autres. Il est bien de signaler les travaux de cette nature, dans l'intérêt de tous ceux qui, à l'exemple de Bliss, voudront publier, par la suite, des recueils de littérature provinciale. Il existe, dans la bibliothèque, un autre ouvrage semblable, manuscrit, en deux volumes in-folio, et relatif à *Coutances*.

Avant de parler des livres d'une impression plus moderne, il convient de vous informer que les trésors de cette bibliothèque auraient été plus considérables, sans les désordres opérés par les calvinistes. Ces bouillans interprétateurs de l'Écriture détruisirent tout ce qui ressemblait à un or-

nement sur les reliûres; et des monceaux de livres, quelque sacrés qu'ils dussent être par leur nature, quelque irréprochables qu'ils fussent quant à la morale, furent impitoyablement livrés à la fureur des flammes. Voici des notes rapides sur quelques autres volumes. J'ai vu un magnifique exemplaire d'*Heures* ou prières, imprimé par *Vostre*, in-4°, sur papier, sans date. Il est dans sa reliûre primitive, encore chargée d'ornemens; il y a presque autant de *témoins* que de feuillets: c'est bien certainement le plus beau livre de cette espèce que j'aie encore rencontré. Combien lui est inférieur, sous tous les rapports, un autre livre d'heures imprimé sur vélin par Kerver! Ce dernier est rogné et sans valeur; toutefois, l'usage fréquent qu'on en a fait, et le peu de soin qu'on en a pris, sont les seules causes de cette infériorité. J'examinai, avec beaucoup de plaisir, un exemplaire très complet et bien conditionné du *Speculum stultorum*, in-4°, gothique, en vers hexamètres et pentamètres, sans date. Consultez De Bure, t. II, n° 3988. Je ne feuilletai pas non plus, sans intérêt, un rare petit volume intitulé: *Les Origines de quelques Coutumes anciennes et de plusieurs façons de parler triviales, avec un vieux manuscrit en vers, touchant l'origine des chevaliers bannerets*, imprimé à Caen en 1672, in-12. C'est un petit ouvrage curieux.

Ils ont ici un bel exemplaire (royal) de la *Polyglotte de Walton*, avec un portrait de l'auteur, très bien exécuté; un exemplaire grand papier du *Glossaire grec d'Étienne*, dans son ancienne reliûre en vélin, avec un grand nombre de notes manuscrites, par Bochart; un beau *Photius*, grand papier, de 1654, in-folio. Mais parmi tous leurs *grands papiers*, peu de volumes étalent autant de luxe que les trois in-folio de la *Sainte Bible*, imprimée par les Elzevirs à Amsterdam, en 1669. Ce sont de superbes créatures, si je puis le dire, des dimensions les plus majestueuses, et des formes les plus attrayantes. Ils prétendent que leur exemplaire, grand papier, de la *Preparatio evangelica*, par *Huet*, est unique; peut-être bien, attendu qu'ils le tiennent de l'auteur lui-même. L'*Eustathius* imprimé à Bâle en 1559, trois volumes in-folio, ne le cède point en magnificence à celui de M. Grenville, édition de Rome, 1542. Il est dans sa reliûre primitive, à nervures; la couverture, en vélin, déborde la tranche, comme nous voyons à l'exemplaire de la première édition Aldine d'Aristote, que possède M. Héber; c'est un fort beau livre. J'ai vu aussi un bel exemplaire, grand papier, des *Essais* de *Montaigne*, 1635, in-folio, contenant deux titres, et un portrait de l'auteur. Il est relié en maroquin rougeâtre; M. Hébert le regarde comme

très rare, et fort précieux. J'appris, en effet, qu'un amateur, particulièrement, était extrêmement jaloux de se le procurer. Ils ont un bel exemplaire de l'édition de *Ronsard*, in-folio, 1584, réputé rare; un exemplaire de l'ouvrage bien connu, intitulé : *Liber nanceidos*, venant de la bibliothéque de Bochart, et contenant quelques notes manuscrites de Bochart lui-même. C'est ici, pour la première fois, que j'ai rencontré une traduction en vers français des œuvres de *Virgile, par Robert et Antoine le Chevalier d'Agneaux, pères* (*a*), *de Vire en Normandie,* publiée à Paris en 1585 (*b*), joli caractère italique; on la dit rare. Les mêmes traducteurs ont publié une version d'Horace; mais elle n'est pas ici. Peut-être vous souvenez-vous que j'ai parlé, dans une lettre précédente, d'un certain livre intitulé : *Les Vaudevires d'Olivier Basselin.* La bibliothéque de Caen en conserve un exemplaire précieux, in-4°., grand papier. On prétend qu'il n'en existe que trois de ce format (*c*). Voici le titre entier : *Les Vaudevires,*

(*a*) Lisez *frères.*

(*b*) Je doute qu'il en existe une édition de 1585, et je crois qu'il faudrait ici 1582 ou 1583. Il y en a une troisième de 1607, que l'auteur aurait pu voir dans la bibliothéque publique de Rouen.

(*c*) Selon M. Brunet, il en a été tiré dix exemplaires in-4.

poésies du quinzième siècle, par Olivier Basselin, avec un Discours sur sa vie, et des notes pour l'explication de quelques anciens mots. Vire, 1811, in-8°. C'est un des livres imprimés sur papier rose, que j'ai trouvés dans cet établissement, qui le tient des éditeurs eux-mêmes. On a joint au volume un dessin assez médiocre, à l'encre de Chine, représentant l'ancien château de Vire, maintenant presque détruit. On y voit Basselin à table avec trois buveurs de ses compagnons, chantant ses vers *à pleine gorge.* En un mot, ce Basselin paraît avoir été, pour la France, ce qu'est chez nous l'*ivrogne Barnabé.*

Quoi, dites-vous, pas un seul échantillon provenant de la bibliothéque de votre chère *Diane de Poitiers!* Cela est-il possible? — Trève aux questions, je vous supplie; mais écoutez attentivement et avec reconnaissance le récit que je vais faire, et gardez-vous de penser, si vous m'accordez quelque goût, que j'aie oublié ma chère *Diane de Poitiers.* En regardant soigneusement autour de vous, dans cette bibliothéque, vous découvrirez un superbe exemplaire des *Commentaires de saint Chrysostôme, sur les Épitres de saint Paul,* imprimé par *Stephanus et fratres da Sabbio, Verona,* 1529, trois volumes in-folio. C'est assurément, et de beaucoup, la plus belle de toutes les éditions grecques que j'aie jamais

vues, par les Sabbio. Il ne faut plus s'étonner si Colbert s'élançait avec tant d'avidité au-devant d'un pareil exemplaire. En effet, quoiqu'il soit *un peu rogné,* sa condition et sa couleur sont également enchanteresses. Et la reliûre! Colbert, ou son bibliothécaire Baluze, ont eu assez de bon sens et de bon goût pour n'y pas toucher. Les deux premiers volumes sont couverts en veau rougeâtre, l'écu de France au milieu, un croissant en argent mat au-dessous. Les arabesques, ou bordures qui forment l'encadrement, sont d'or. Les tranches sont dorées, gaufrées, de niveau avec le bord de la reliûre. Sur le plat de la reliûre, au centre, est un grand H surmonté d'une fleur de lis. Les bordures, aux deux extrémités, présentent le chiffre ordinaire, formé d'un D et d'un H entrelacés, comme vous pouvez le voir dans un certain ouvrage intitulé : *Bibliographical Decameron.* Le troisième volume est couvert en cuir bleu foncé, avec les mêmes ornemens. Le titre, comme dans les deux premiers, est en capitales grecques. On y retrouve aussi l'H couronné et le monogramme; la gaufrure des tranches supérieures et inférieures représente un H couronné. Le plat de la reliûre est aussi plus chargé et plus riche que dans les deux premiers volumes. Ce fut de cet ouvrage, je m'en souviens très bien aujourd'hui, que j'eus le malheur de perdre le

troisième volume, lorsque je commençais ma carrière d'avocat de province à Worcester. Je fus si vivement affecté de cette perte, que, pour la réparer, renonçant à ma profession, je me fis bibliographe et théologien. J'eus beau chercher, cet objet de tous mes regrets évita constamment ma poursuite. Le magnifique exemplaire que je viens de décrire fut donné à la bibliothéque par P. Le Jeune. C'est un véritable trésor dans son espèce.

Un second échantillon, s'il vous plaît, venant de la bibliothéque de cette chère Diane; il est d'un genre assez singulier. C'est une traduction de cet ouvrage, autrefois si répandu, et originairement publié en latin, intitulé : *Cosmographie de Sébastien Munster;* il porte la date de 1555 (*a*), in-folio. Cet exemplaire doit avoir été aussi splendide qu'il est encore curieux. Sur les deux côtés de la reliûre on voit deux portraits de Henri II (HENRICVS II. GALLIARUM REX INVICTISSIMUS), et quatre d'Holopherne (Oloferna). Au centre est le croissant de Diane. Sur le dos du livre, entre les nervures, il y a cinq portraits de la duchesse; ils sont dorés, et, comme tous les autres ornemens, usés par le frottement. Deux de ces portraits sont en regard de deux autres de

(*a*) *Lisez* 1556.



Henri. On voit encore, sur le plat du livre, deux jolis médaillons représentant des personnages ailés, embouchant la trompette, et debout sur un char tiré par quatre chevaux. La date de ce médaillon paraît être 1553. L'exemplaire est cruellement rogné, l'impression assez mauvaise; ce qui étonne le plus en lui, c'est qu'il ait été l'objet de tant de soins et d'ornemens *bibliopégistiques*. En l'examinant, je me rappelai avoir vu un exemplaire du même ouvrage à Rouen, chez Frère, et ici dans le corridor sombre et humide de Manoury jeune; mais celui de la bibliothéque est infiniment supérieur sous le double rapport du format et de la conservation. A tout prendre, eu égard au luxe qui le décore, c'est un livre très précieux.

Maintenant, mon cher ami, nous allons saluer M. Hébert, et dire adieu à la Bibliothéque publique de Caen. Je suis même tout disposé à dire adieu à la ville; bien persuadé d'ailleurs qu'une très grande partie de ce que j'ai vu et de ce que je n'ai pu voir, est de nature à satisfaire l'appétit intellectuel d'un voyageur attentif. Je n'ai rendu qu'un compte sommaire et même incomplet de ce que j'ai vu; mais j'ai fait de mon mieux: je craignais d'ailleurs d'exciter l'ennui en donnant une description qui eût ressemblé à un registre de paroisse. — Mais que deviennent ces grands sujets : la religion et

les lois du pays que l'on a parcouru ? quoi ! pas un mot sur le culte et la justice ? — J'en ai dit fort peu de chose, j'en conviens ; peut-être même en ai-je parlé bien sèchement et d'une manière peu satisfaisante. Quant au service divin, je ne puis rien ajouter aux détails contenus dans mes lettres sur Rouen. Toutefois, relativement à l'ÉGLISE PROTESTANTE, j'ai trouvé ici une brillante différence dans la personne de M. MARTIN ROLLIN, *pasteur, président de l'église réformée consistoriale de Caen*, et qui vient de publier un *Mémoire historique sur l'état ecclésiastique des protestans français, depuis François Ier jusqu'à Louis XVIII*. C'est une brochure d'environ quatre-vingts pages. La tâche était également délicate et difficile à remplir. Après lecture, je puis déclarer que M. Rollin s'en est acquitté avec autant d'habileté que de succès. J'allai, avec madame et mademoiselle I***, entendre un sermon de l'auteur. C'est un jeune homme d'environ trente ans, chez qui l'on vient chercher à la fois les talens du prédicateur et les vertus de l'homme privé. Le but de la réunion était la première communion de plusieurs jeunes gens des deux sexes. Si je ne me trompe, l'église observe strictement la doctrine de Genève ; mais il y avait pour moi quelque chose de si doux, de si attrayant dans le libre exercice du protestantisme, que j'accompagnai avec joie mes amis à l'église. Quelques Anglais

étaient présens; car M. Rollin est, à juste titre, estimé de nos compatriotes. Néanmoins le temple était à peine à moitié rempli. La disposition intérieure de l'église est tout ce qu'on peut imaginer de plus maladroit pour bien entendre la lecture ou le sermon, puisque ce sont deux ailes formant angle droit l'une avec l'autre. Le pupitre et la chaire sont enfoncés, au point de jonction, dans l'encoignure; de sorte que la voix du prédicateur se perd immédiatement à droite et à gauche. Après un très long psaume, chanté d'uue manière très ennuyeuse, M. Rollin commença son discours. Il prêche d'abondance. On dit (ce serait une grande simplicité, selon moi), on dit qu'il cherche à imiter *Talma* dans quelques uns de ses gestes. Je remarquai avec regret la manière dont il étendait les bras devant lui, et agitait alors ses mains en les faisant trembloter comme les ailes d'un oiseau qui cherche à s'abattre. Mais, *de gustibus* (*a*)..... Sa voix est douce et claire, plutôt que sonore et touchante; peut-être aussi fait-il un usage trop fréquent des métaphores. Pour la première fois, j'entendis ces mots : *ô Dieu!* prononcés avec un grand effet. Quoi qu'il en soit, il se trouvait dans

(*a*) *Non est disputandum.* C'est ainsi que commence le huitième chapitre de Tristram Shandy. L'auteur aime beaucoup Sterne, et il a raison.

le sermon quelque chose de mieux que de pures exclamations. J'y remarquai souvent de l'esprit, de l'éloquence et de la dialectique. Vers la fin du discours, il s'adressa aux jeunes communians, et son allocution produisit la plus vive impression. L'auditoire était profondément touché de la puissance de ses paroles; et je crois me souvenir que tous les visages étaient baignés de larmes. Pour prémunir ces jeunes gens contre les dangers et les tentations du monde où ils allaient entrer, il leur retraça les bienfaits de la religion qu'ils venaient de confesser, et le fit d'une manière à prouver qu'il avait réellement à cœur leur intérêt et leur bonheur. Les demoiselles étaient vêtues de blanc, avec de longs voiles de même couleur; et personne, en passant devant elles pour sortir de l'église, ne manqua de fixer les yeux sur ces aimables et intéressans objets. Le sermon fut suivi d'une psalmodie aussi traînante que celle qui l'avait précédé. Je ne me souviens pas si quelqu'un des auditeurs eut la permission de se tenir derrière les communians, pour recevoir à son tour le sacrement; mais je ne saurais passer le seuil du temple sans exprimer toute ma satisfaction pour l'empressement et la politesse du bedeau à nous procurer de bons siéges. *Si sic semper apud nos*, ce serait une bonne habitude à prendre au-delà du détroit.

Voilà pour le culte. Un mot seulement sur les *Cours de justice*.

On se souvient toujours
De ses premiers amours. (*a*)

C'est-à-dire que je n'assisterai jamais aux séances du barreau sans un plaisir véritable. Je me rendis un matin au *Palais de Justice*, qui est bien situé, dans un quartier large, et bien envoisiné. Je vis deux ou trois avocats *en plein costume*, presque à la mode anglaise, se promenant à grands pas, çà et là, en plein air, devant la salle; leurs cliens étaient avec eux. Je ne pus m'empêcher de comparer l'œil vif et l'air distrait des premiers, avec l'extérieur simple et l'action animée des seconds. On aurait pu prendre l'un de ces avocats pour un Anglais, mais je ne vous dirai pas pourquoi, dans la crainte qu'un Français ne regarde par-dessus vos épaules quand vous lirez ce passage. J'entrai dans la salle d'audience, et, à mon grand étonnement, je n'entendis rien qu'une espèce de chuchotement sourd. Il y avait à peine quinze personnes présentes. J'approchai du tribunal: quels personnages frappèrent mes regards? le savez-vous? trois juges..... profondément endor-

(*a*) Il faut se rappeler que l'auteur a commencé par être avocat. Je traduis ici, au moyen d'un équivalent que je crois juste : *A smack of the whip will tingle in my ears through life.*

mis ; cinq avocats, dont deux sommeillant sur leurs siéges; un troisième plaidant, à la lettre, pour les banquettes; les deux autres s'entretenant avec leurs cliens, de l'air le plus indifférent qu'on puisse imaginer. La scène me parut d'un grotesque sans exemple; je ne retins qu'avec peine un grand éclat de rire, et quittai la salle, cinq minutes après y être entré. Loin de moi, cependant, de prétendre que ce tableau soit une peinture fidele de l'administration générale de la justice de Caen! Je suis porté à espérer et à croire qu'une ville, si long-temps fameuse par son université, donne encore des preuves fréquentes de cette logique, de cette éloquence, bases premières de son antique réputation. Je me persuade volontiers que tous les juges ne sont pas également frappés de somnolence; et que si la dialectique de nos GIFFORD, les mouvemens oratoires de nos DENMAN, répandent sur nos audiences la lumière et la vie, on trouvera ici des juges pour argumenter avec le talent de GIBBS, pour décider avec la sagesse de SCOTT.

Adieu; avant demain soir j'aurai vu la fameuse tapisserie de Bayeux.

Je suis toujours, très cordialement, votre, etc.

LETTRE XV.

BAYEUX. — CATHÉDRALE. — ORDINATION DE PRÊTRES ET DE DIACRES. — CRYPTE DE LA CATHÉDRALE. — ENTREVUE MYSTÉRIEUSE.

Bayeux, 16 mai 1818.

J'AI passé ici deux jours, que je compterai parmi les plus agréables de mon *voyage*. A la vérité, je n'ai pas encore vu la tapisserie ; mais j'ai parcouru respectueusement la cathédrale; j'ai soigneusement examiné cet édifice, le plus ancien monument (*a*) religieux de Normandie. Ce qui ne réussit qu'à peine à échauffer le sang de Ducarel, a fait battre mon cœur à mouvemens précipités. La

(*a*) L'auteur va cependant dire tout à l'heure que la cathédrale actuelle doit son érection à Philippe de Harcourt, évêque du diocèse au milieu du douzième siècle, ce qui est vrai en partie ; mais alors cette cathédrale ne sera pas le plus ancien monument religieux de Normandie. Les portions les plus anciennes sont la crypte et les arcades de la nef, qui remontent au temps d'Odon, évêque de Bayeux et frère utérin de Guillaume-le-Conquérant. Les autres parties sont des douzième, treizième et quatorzième siècles. La pyramide du midi a été bâtie en 1424; celle du nord, vers 1180; celle du chœur, brûlée en 1676, a été reconstruite en 1715.

ville est triste et peu peuplée, j'en conviens; mais elle est entourée de souvenirs qui ne sauraient manquer d'intéresser vivement un antiquaire anglais.

Nous fîmes le trajet de Caen à Bayeux en deux heures et demie environ. Nous étions, comme à l'ordinaire, dans le cabriolet de la diligence, notre place de prédilection. Sur toute la route, le pays me parut ouvert, bien cultivé, formant çà et là d'agréables ondulations, et généralement dépouillé de bois. C'est toujours ainsi dans le voisinage des grandes villes. Nous apercevions à droite et à gauche de la route de jolies petites églises avec leurs clochers sveltes, que nous oubliâmes bientôt, toutefois, à la vue de la cathédrale de Bayeux. Disons cependant que ce premier coup d'œil ne lui fut point favorable, attendu le mauvais goût d'architecture de la tour du centre, dont la partie supérieure est du temps de François I[er] (*a*). Non seulement elle est moins élevée que les deux tours occidentales supportant des pyramides; à d'autres égards encore, c'est un monument fort insignifiant. Les pyramides occidentales ont plus d'élévation que d'élégance. Quant à la forme, et quant aux ornemens, je ne crains pas de le dire, il serait difficile de rien voir de plus mal exécuté. Nous descendîmes à l'*hôtel de Luxembourg*, le meilleur

(*a*) *Voyez* la note précédente.

de la ville, et, par miracle, assez bien situé. Mon hôtesse est une femme alerte, vive, intelligente, passée maîtresse dans sa profession, et paraît n'avoir jamais connu ni contrariété, ni chagrin. Nos lits sont excellens; un couvre-pied en soie, des rideaux garnis de franges, font de mon appartement un séjour fort propre et très agréable. Sachant que M. Stothard fils était venu l'année dernière dessiner la fameuse tapisserie pour notre Société des Antiquaires, je demandai à mon hôtesse si elle connaissait ce gentleman : « Monsieur, répliqua-t-elle, je le connais bien, c'est un brave homme : il demeura tout près : aussi travailla-t-il comme quatre diables! » Je ne cacherai pas que cet éloge de notre aimable compatriote me plut beaucoup; encore bien que ce langage fût très probablement une espèce de monnaie courante pour les complimens de toute espèce, monnaie assez grossière selon moi. Quoi qu'il en soit, au lieu de « vin ordinaire, » je commandai, avec un certain air de satisfaction et de triomphe « Une bouteille de vin de Beaune. — Ah çà, répliqua la sémillante hôtesse, vous le trouverez excellent, messieurs; il n'y a pas de vin comme le vin de Beaune. » Nous donnâmes nos ordres pour le dîner, et partîmes pour la cathédrale.

Il n'y a point de place au-devant de cet intéressant édifice. La façade occidentale est étouffée par

les maisons adjacentes. C'est là qu'est la poste aux lettres. Le directeur me permit, avec la confiance la plus entière, d'inspecter moi-même, à l'intérieur des bureaux, chaque lettre l'une après l'autre, et de m'assurer s'il y en avait quelqu'une à mon adresse : j'en trouvai en effet. Mais il faut que je vous conduise à la cathédrale; entrons par le portail d'occident; il se compose de cinq porches; celui du centre est assez large; ses deux voisins assez étroits comparativement. Ils étaient autrefois couverts de figures sculptées et d'autres ornemens; mais les calvinistes au seizième siècle, et les révolutionnaires au dix-huitième, les ont tellement mutilés, que l'aspect en est aujourd'hui désagréable au dernier point. Sachez d'abord que la tour de gauche est contemporaine de la nef et du chœur, c'est-à-dire du milieu du douzième siècle; celle de droite est du quinzième. Nous fûmes frappés, en entrant, de l'aspect des deux grandes arches transversales normandes qui forment l'embâse des deux tours. C'est le plus hardi et le plus beau morceau d'architecture de tout l'édifice. L'intérieur nous désappointa. Il est uni, massif et privé d'ornemens. Un immense crucifix en bois est placé sur le jubé, à l'entrée du chœur, et produit l'effet.... qu'il doit produire. Les tombeaux et les décorations murales méritent à peine qu'on en fasse mention. De chaque côté de la nef s'élancent, sur de gros piliers nus,

des arches richement ornées et d'un effet assez imposant. Au-dessus sont des ornemens gothiques plus modernes, lourds et entassés sans goût. Le chœur ne manque pas d'une certaine beauté; mais, à tout prendre, je n'ai pas beaucoup d'éloges à donner à l'intérieur de l'édifice. Supposons maintenant que notre dîner est terminé, que le *vin de Beaune* a été trouvé bon, et qu'étant retournés dans l'église immédiatement après, nous pouvons, dans une seconde visite, en faire à loisir l'examen. Si vous levez les yeux en entrant, vous apercevez avec un regret infini, sur les murs des bas-côtés, une épaisse et vilaine teinte verte qui n'annonce que trop une ruine prématurée. Cela vient de ce que, pendant la révolution, on a enlevé le plomb de la partie correspondante du toit, pour avoir de quoi faire des balles. Tel fut le sort ordinaire de ces pauvres cathédrales pendant les orages politiques. La plus grande longueur de l'édifice, dans œuvre, est d'environ trois cent vingt pieds anglais sur soixante-seize de haut, et autant de large. La longueur de la croisée est d'à peu près cent vingt-cinq pieds sur trente-six. L'élévation des tours occidentales, jusqu'au sommet de leurs aiguilles, est d'environ deux cent cinquante pieds anglais. La cathédrale actuelle (1),

(1) La vue infidèle et raccourcie qu'en donne Ducarel, ne

excepté quelques additions d'une époque évidemment plus récente, doit son érection à la munificence de PHILIPPE DE HARCOURT, évêque du diocèse au milieu du douzième siècle. La date précise du chœur, que l'on regarde comme la partie la plus ancienne, est de 1159; mais l'église avait déjà été deux ou trois fois réédifiée : par les Normands en 891 (1), et ensuite, après deux incendies successifs, l'un arrivé en 1046, l'autre en 1106. Dans la nef à gauche, on remarque avec admiration l'une des chaires les plus magnifiques de toute la Normandie : elle est chargée d'ornemens, mais elle a souffert de la fureur des révolutionnaires.

---

convient qu'à un portefeuille de dame. Je regrette qu'une copie de cette planche défectueuse ait été insérée au *Gentleman's Magazine*, pour le mois de juillet 1819; d'autant plus que les cinquante-troisième et cinquante-quatrième volumes de ce recueil contiennent de fort bons dessins de plusieurs cathédrales, copiés d'après de meilleurs modèles que ceux qui se trouvent dans l'ouvrage de Ducarel.

(1) L'église fut dédiée, après le second incendie, par ODON DE CONTEVILLE, frère du Conquérant. Guillaume, sa femme, deux de ses fils, Robert et Guillaume le Roux, assistaient à la cérémonie. Odon se montra plus libéral encore que Guillaume envers cette église, à qui il donna particulièrement la baronnie de Plessis. « Ce prélat combla sa nouvelle église de présens. Un des plus remarquables était *la couronne de cuivre doré*, couverte de lames d'argent, et attachée à une chaîne de

Un des objets les plus curieux de la cathédrale, c'est la crypte. Il est assez étonnant qu'on en ait ignoré l'existence jusqu'en 1412. La circonstance de sa découverte est consignée dans l'inscription suivante, gravée en caractères gothiques sur une plaque d'airain placée au-dessus de l'entrée du côté du midi.

En lan mil quatre cens et douze
Tiers jour d'Auril que pluye arrouse
Les biens de la terre, la journee
Que la Pasques fut celebree
Noble homme et Reverend Pere
Jehan de Boissey, de la Mere
Eglise de Bayeux Pasteur
Rendi l'ame a son Createur
Et lors en foissant la place
Devant la grand Autel de grace
Trova l'on la basse Chapelle

---

fer dans la nef, vis-à-vis du crucifix. Cette couronne, de seize pieds de hauteur, et ornée d'autres couronnes en forme de tour, occupait la largeur de la nef : elle servait à porter quantité de cierges qu'on allumait dans les grandes fêtes : il y avait aussi quarante-sept vers latins gravés tout autour, à la louange de l'église. » (*Histoire sommaire de la ville de Bayeux*, 1773, in-8°. page 39.) Cet ornement extraordinaire a été détruit pendant les troubles religieux de 1562.

Dont il n'avoit ete nouvelle
Ou il est mis en sepulture
Dieu ueuille avoir son ame en cure. Amen.

Il semble que Ducarel ait eu horreur des cryptes, ou du moins qu'elles ne piquaient point sa curiosité. C'est ainsi que, dans les deux villes de Caen et de Bayeux, il craignit de s'exposer à l'influence de cette atmosphère souterraine, comme si elle eût été dangereuse. Un antiquaire de bonne race, au contraire, se retrempe en respirant fortement les froides vapeurs de ces obscures régions. J'eus le bonheur de visiter la crypte dans une circonstance toute particulière. Le lendemain de mon arrivée à Bayeux, il y eut une grande ordination. J'étais encore au lit lorsque j'entendis les accens harmonieux et mesurés de plusieurs voix humaines. Je courus à la fenêtre, et vis une procession presque sans fin de prêtres, de diacres, marchant un à un sur deux lignes, à une distance considérable les uns des autres. Ils étaient nu-tête, tenaient un livre à la main, et se dirigeaient, en chantant, vers la cathédrale. Je m'habillai promptement, déjeunai à la hâte, et me mis à suivre la procession. Le portail d'occident était ouvert à grands battans : j'entrai. Je vois encore la bigarrure singulière que formait l'habillement cramoisi et bleu des femmes normandes, groupées en foule sur la

coupole du jubé autour du grand crucifix de bois, et regardant la cérémonie qui se passait dans le chœur au-dessous d'elles. On aurait dit qu'elles étaient suspendues en l'air. Le morceau de sculpture, autour duquel elles se pressaient, l'élévation du jubé lui-même, tout cela formait un ensemble dont le pinceau de NASH, le plus poétique de nos peintres d'architecture, aurait tiré le meilleur parti. Une ordination de cette importance, en pays étranger, n'était pas à dédaigner pour un homme du métier. Je me déterminai donc à jouir autant que possible du spectacle que j'avais sous les yeux. Mes regards s'étant portés accidentellement sur ma chère crypte, je m'aperçus qu'on y célébrait quelque cérémonie religieuse. La grille du côté du nord était ouverte; je descends, et me voici habitant de cette demeure souterraine. Ce qui me frappa d'abord, ce fut l'effet d'un vif rayon de lumière qui tombait d'en haut sur la croix large et rouge de la chasuble de l'officiant. De chaque côté de l'autel était un cierge allumé. Un autre prêtre, vêtu de noir, servait la messe. Les deux ecclésiastiques s'agenouillaient alternativement, saluaient et priaient, à l'admiration d'une demi-douzaine de curieux attentifs qui se succédaient dans la crypte. Pendant ce temps, plus de cent cinquante prêtres et diacres chantaient dans le chœur immédiatement au-dessus de nous, et l'éclat

de leurs voix sonores donnait une apparence plus solennelle à l'obscurité mystérieuse du souterrain. L'attention que je portais à la scène ne m'empêcha point de remarquer que les piliers, au nombre de six environ, étaient du même caractère que ceux de la crypte de l'*Abbaye-aux-Dames* à Caen ; mais le chapiteau du premier pilier en entrant, donne une idée parfaite, pour ainsi dire, de l'ordre composite ; les autres chapiteaux au contraire sont, en général, du genre grotesque en usage au milieu du douzième siècle. Les arches que supportent ces piliers s'élancent de la plateforme du chapiteau, et produisent un effet assez singulier. Le chapiteau est surmonté d'une espèce de peinture à fresque, mais évidemment, selon moi, du moins, de la dernière moitié du quinzième siècle.

Je remontai; et, au moyen d'une chaise, je me plaçai de manière à voir la cérémonie par les intervalles des colonnes du chœur. Par timidité, ou plutôt par la crainte d'essuyer un refus, je n'essayai point de me procurer l'entrée du sanctuaire. Du reste, j'étais fort bien placé, vis-à-vis de l'autel. De là, je voyais cette nombreuse réunion d'ecclésiastiques, tantôt à genoux, debout ou assis, partiellement ou tous ensemble : solennité majestueuse, à laquelle le chant des prêtres, les accens multipliés de l'orgue, et la voix plus aiguë





du *serpent*, semblaient imprimer un divin caractère. La cérémonie durait déjà depuis deux grandes heures; c'était au moment le plus imposant. Les jeunes lévites se prosternent au pied du maître-autel; les gros tuyaux de l'orgue font entendre (comme à Dieppe) leurs sons les plus graves; le vénérable évêque se coiffe d'une mitre que l'on aurait dit recouverte d'une gaze d'or, prend une grande crosse dorée dans sa main droite, descend les degrés de l'autel, d'un pas noble, mesuré, et procède à l'accomplissement de la partie la plus mystérieuse de son ministère. Les candidats tenaient leurs yeux fermés, leurs mains étendues; l'huile sainte les a touchés : les voilà consacrés. Ils se relèvent; chacun d'eux, les mains jointes, reçoit une petite pièce de pain entre le pouce et l'index, une autre entre le doigt du milieu et le troisième doigt, et se retire, toujours les yeux baissés, derrière l'autel; là, un des prêtres qui avait officié reprend les petits morceaux de pain, et s'en sert pour essuyer la trace du saint chrême. L'évêque est un vieillard de soixante-dix ans à peu près; il a le teint pâle, comme tous les Français en général; mais son œil, un peu enfoncé et ombragé d'un sourcil noir, est vif et plein d'expression. Toute sa personne indique un homme de la bonne société. Quand je le vis descendre de l'autel, dans ses



habits pontificaux, la crosse en main, la mitre en tête, il me sembla retrouver en lui quelques unes des formes vénérables de nos WYKEHAM et WAYNEFLETE, recevant les hommages respectueux de la foule reconnaissante. Avouez, mon cher ami, que s'il existe peu de cérémonies plus imposantes que celle dont je viens de donner la description, il en existe peu aussi de plus profitables. Avouez que la gravité de ce spectacle produit, sur une jeunesse honnête, des impressions fortes, profondes, qui finissent toujours par amener les résultats les plus salutaires. Et n'allez pas croire que je m'exprime ainsi parce que moi-même, en Angleterre, j'ai figuré dans une cérémonie semblable, quoique moins solennelle, ou parce que je suis entiché, comme Laud, si je puis le dire, de l'amour de la hiérarchie : point du tout........ Mais vous connaissez très bien mes sentimens à cet égard, et si vous le trouvez bon, puisque la cérémonie est terminée, nous allons parcourir ensemble l'intérieur du vénérable édifice, pour voir s'il n'y a rien, d'ailleurs, qui mérite attention. Quel effet désagréable, je devrais dire dégoûtant!...... L'esprit encore frappé du spectacle magnifique dont je venais d'être témoin, je me rendis à *notre chapelle de la Vierge*, derrière le chœur, où je vis des objets qui changèrent mon recueillement en surprise, et presque en envie de

rire. Au-dessus de l'autel de cette chapelle reculée est l'Image de la Vierge, debout, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Tel est, d'ordinaire, le principal ornement des chapelles de Vierge. Mais quelle draperie pour la mère de l'enfant sacré! une mousseline blanche, roide, empesée, formant des plis carrés, parsemée de diverses fleurs artificielles, comme on voit aux figures que l'on montre à la foire de Brook Green! Ce fut à Caudebec que je remarquai, pour la première fois, ce ridicule et dégoûtant costume. Pourquoi donc est-il adopté? pourquoi le tolère-t-on? Les Français sont doués d'un sentiment vif, d'un tact délicat pour ce qui est beau et brillant dans les arts de sculpture et de peinture...... Mais les termes *joli, gentil, propre,* sont employés, comme celui de charité, pour *couvrir une multitude de péchés....* c'est-à-dire une multitude de défauts en matière de goût. Je ne m'arrêtai qu'une minute, au plus, dans cette chapelle, et dirigeai mes pas vers une autre, à droite, qui porte encore des traces de son ancienne splendeur. Elle est décorée d'ornemens dorés ou peints. Deux ou trois fidèles étaient à genoux devant le Crucifix, et paraissaient absorbés dans la prière, au point de ne rien voir de ce qui se passait autour d'eux. Pour eux, le patron de cette chapelle (j'ai oublié le nom du saint), avait plus de prix et d'attraits que

ce concert général de louanges et d'actions de grâces dont retentissait le chœur de la cathédrale. Avant de quitter ce lieu, apprenez que quatre-vingts candidats reçurent les ordres; que la cathédrale est desservie par soixante ecclésiastiques (a), et que l'Évêque de Bayeux réunit plus de quatre cent mille âmes sous sa juridiction spirituelle. Les richesses de la cathédrale étaient immenses autrefois (1). L'évêque jouissait d'un revenu proportionné. Les choses ont tristement changé dans ces derniers temps. Au seizième siècle, les calvinistes ont commencé l'œuvre de destruction; au dix-huitième, les révolutionnaires ont mis la dernière main à ces ravages. Aujourd'hui, je le tiens de bonne source, le revenu annuel de l'évêque excède à peine 700 livres sterling. Le chapitre avait anciennement le privilége de battre monnaie. Je ne puis quitter la cathédrale sans recommander fortement à votre admiration les hauts piliers volans dont la nef

(a) Cela eût été vrai trente ans avant 1818; il faut aujourd'hui réduire le nombre de moitié.

(1) « Cette église..... était sans contredit une des plus riches de France, en vases d'or, d'argent et de pierreries; en reliques et ornemens. Le procès-verbal qui avait été dressé de toutes ses richesses, en 1476, contient un détail qui va presque à l'infini. » (Bezières, *Histoire sommaire*, page 51.)

est flanquée à l'extérieur. La partie perpendiculaire est surmontée de figures colossales sculptées en pierre; c'est de là que s'élancent les arceaux. Ces piliers sont de meilleur goût qu'aucune autre portion de l'édifice. En examinant l'extérieur de l'église, on s'étonne malgré soi, attendu le manque général de tombeaux, de rencontrer cette mystérieuse inscription (1) :

Quarta dies Pasche fuerat cum Clerus ad hujus
Que iacet hîc uetule uenimus exequias,

---

(1) « Cette inscription, dont les lettres sont anciennes et telles qu'on s'en servait avant les diphthongues, ne porte ni date ni nom appellatif. Quelques uns prétendent qu'elle regarde la *maîtresse du duc de Normandie*, qui, au lieu d'être enterrée dans l'église, comme elle l'avait désiré, fut enclavée, pour parler ainsi, dans l'épaisseur du mur de la tour, par ordre du chapitre. Ne serait-ce point plutôt *Isabelle de Douvre*, maîtresse de Robert, comte de Glocester, bâtard de Henri Ier, roi d'Angleterre, dont naquit Richard, qui, malgré le défaut de sa naissance, fut nommé, l'an 1113, à l'évêché de Bayeux ? La date de son *obit*, au 24 d'avril, insinue que ce fut le jour de son décès. La femme désignée dans l'épitaphe mourut âgée, et aux fêtes de Pâques. Or Pâques, en l'année 1166, tomba au 24 d'avril. Ces époques paraissent assez s'accorder entre elles, et l'inscription est assurément du même temps. »

Bezières ajoute en note : « Le nécrologe de la cathédrale en fait mention en ces termes : 24 *die mensis aprilis, obitus Isabellis, matris Richardi episcopi Bajoc., filii comitis Glocestriæ.* » (*Histoire sommaire*, page 54.)

Letitieque diem magis amisisse dolemus
Quam centum tales si caderent uetule. (*a*)

Tout près de la cathédrale s'élevait, autrefois, un superbe *palais épiscopal.* Les anciens écrivains (particulièrement Bezières, dont j'achetai, deux heures après mon arrivée ici, l'utile manuel concernant l'histoire de la ville) se sont étendus avec complaisance sur la description de ce palais: ce n'est plus aujourd'hui qu'une grande et commode maison de particulier, suffisante pour la représentation que suppose le traitement de l'évêque. Je n'ai pas seulement vu, j'ai visité cette résidence épiscopale. En d'autres termes, mon ami Pierre-Aimé Lair m'ayant promis de me faire ses derniers adieux à Bayeux, attendu qu'il avait affaire chez l'évêque, je le rencontrai au palais, conformément aux termes du rendez-vous.

(*a*) Senecé, premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, parodia ainsi cette inscription:

La vieille femme à maître Jacques
Trépassa le beau jour de Pâques.
Pour la fourrer ici dedans,
En ce temps de réjouissance,
Il nous fallut, malgré nos dents,
Tronquer un repas d'importance.
Onc ne le pûmes achever
Dont deuil plus cuisant nous opile,
Que si nous avions vu crever
Toutes les vieilles de la ville.

Mais le prélat venait de se mettre à table avec un grand nombre de convives (il n'était qu'une heure); et je quittai M. Lair, espérant voir le lendemain l'évêque, à qui d'ailleurs il m'avait annoncé. Notre adieu fut assurément cordial et sincère. M. Lair avait eu pour moi mille complaisances bénévoles, dégagées de toute espèce d'intérêt personnel; et quand il me présenta la main en s'écriant : *adieu pour toujours*, je fus profondément affecté, je l'avoue, de l'accent touchant dont ces paroles furent prononcées. Pierre-Aimé Lair peut compter sur mes souhaits les plus ardens pour son bonheur. Je rebroussai chemin, au risque de me voir emporter un membre par un énorme dogue qui s'élança sur moi d'une manière terrible; heureusement qu'il était enchaîné. Quoi qu'il en soit, sans rendre au portier son salut, je refermai vivement la grille, et partis. Je repris ma route par le côté sud de la cathédrale, et pendant cinq minutes je fus agité d'une foule de sensations qui allaient jusqu'à la tristesse. Comment visiter la Bibliothéque? Comment obtenir la permission de jeter les yeux sur la Tapisserie? Je ne devais plus revoir Pierre-Aimé Lair (il m'avait dit, en effet, qu'il partait le soir même); où trouver un ami qui me frayât la route jusqu'à ces curieuses antiquités, objets de mes plus chers désirs?

Pendant que je m'abandonnais à ces réflexions pénibles, je fus accosté par un grand monsieur, enveloppé d'une longue redingote flottante. Il s'approcha de la manière la plus gracieuse, et me dit : « N'êtes-vous pas M. D*** ? — Oui, monsieur, à votre service. — Vous étiez hier soir chez M. Pluquet, où vous achetiez des livres ? — En effet, monsieur. — Il paraît que vous êtes grand amateur de vieux livres, particulièrement de ceux qui sont écrits en français ou en latin ? — Je suis amateur de vieux livres, en général; mais, en ce moment, je cherche surtout des ouvrages français; et j'ai vu, avec beaucoup de plaisir, un manuscrit à vignettes, et probablement de l'époque, des poésies de votre fameux Olivier Basselin, que.... — Vous l'avez vu chez M. Pluquet. Il appartient à l'un de nos amis communs. Il croit qu'il vaut.... — Il en demande *dix louis d'or*, et je les lui donnerai bien volontiers. — Monsieur, je sais qu'il ne s'en défera pas, même pour cette grosse somme. — Je souris à ce mot de *grosse*, en songeant que c'était à la bibliothéque d'Atticus (*a*) que je destinais ce manuscrit. — Faites-moi l'honneur, monsieur, de visiter mon obscure demeure à la campagne, à une petite lieue d'ici. Mon modeste asile est situé au milieu d'un

(*a*) Je suppose que *Atticus* veut dire ici *lord Spencer*.

verger planté par mon père. Mais je possède quelques livres, dont plusieurs sont curieux; et je voudrais en posséder deux fois davantage. » Je remerciai l'étranger de sa politesse et de ses offres, que j'acceptai sur-le-champ. « A ce soir, monsieur, s'il vous plaît. — De tout mon cœur, à ce soir. Mais dites-moi, monsieur, comment dois-je m'y prendre pour être admis à voir la Bibliothéque du Chapitre, et la fameuse Tapisserie? — Parlez bas, répliqua l'inconnu, car je suis épié en cette ville. Vous verrez l'une et l'autre; mais n'avouez pas M.**** pour votre guide ou votre ami. Adieu; je vous attendrai dans la soirée. » Nous nous séparâmes, et je regagnai promptement l'auberge pour raconter cette aventure à mon compagnon.

Il y a quelque chose de si agréablement mystérieux dans cette petite anecdote, que, pour tout au monde, je ne voudrais pas ajouter un seul mot d'explication. Cherchez donc tout à votre aise à deviner le mot de cette énigme, et croyez-moi toujours votre affectionné.

LETTRE XVI.

VISITE PRÈS SAINT-LOUP. — M. PLUQUET, PHARMACIEN ET MARCHAND DE LIVRES. — VISITE A L'ÉVÊQUE. — BIBLIOTHÉQUE DU CHAPITRE. — DESCRIPTION DE LA TAPISSERIE DE BAYEUX. — COMMERCE ET MANUFACTURES.

Eh bien! mon bon ami, l'étranger a été visité, sa bibliothéque inspectée, ses services acceptés; il nous a même révélé une partie de son secret. J'ajoute, dans la joie de mon cœur, ainsi que je vous l'avais donné à entendre par ma dernière, que la Bibliothéque du chapitre et la fameuse Tapisserie ont été explorées, examinées avec un soin digne, je l'espère, de la curiosité britannique. Je sais vraiment à peine par où je dois commencer cette seconde et dernière lettre sur Bayeux, attendu qu'elle sera mi-partie bibliographique et archéologique. Je m'asseois, cependant, et vais vous rendre compte, presque au hasard, de ce que j'ai consigné sur mon journal ou retenu dans ma mémoire.

Ma précédente dépêche était, pour ainsi dire, purement *ecclésiastique;* car je commence géné-

ralement par saluer les tours et les clochers des cathédrales. Parlons maintenant de l'Étranger ***. Il serait trop cruel, en effet, de prolonger pour vous les tourmens de l'incertitude. M. Lewis ayant été occupé presque toute la matinée à dessiner, je le déterminai à m'accompagner jusqu'à *Saint-Loup*. Après dîner, nous partîmes pour cette expédition. Il avait plu dans l'intervalle; les arbres étaient chargés de rosée; de plus doux parfums s'exhalaient de la fleur humide. La route s'étend sur une ligne droite, à partir de la façade occidentale de la cathédrale. Plus d'une fois nous nous retournâmes vers l'édifice, accidentellement éclairé par des rayons de soleil qui dardaient entre de grosses masses d'épais nuages, et imprimaient au monument un caractère imposant et majestueux. Je ne dois pas oublier de vous dire que l'obligeant M. ***** était venu lui-même à l'hôtel de Luxembourg, pour nous conduire à son humble demeure : *humble*, en effet, dans toute la force du mot. A environ deux tiers du chemin, nous passâmes devant la petite église de *Saint-Loup*, charmant bijou gothique du douzième siècle (*a*), possédant les plus jolies petites tours et les mieux proportionnées qu'on puisse imaginer. Les quatre

(*a*) La tour de cette église est du onzième siècle; les autres parties sont des douzième et treizième.

angles sont flanqués de quelques colonnes délicates à faisceaux; mais la hauteur et la largeur de l'édifice sont véritablement celles d'un pygmée. La pierre est d'un gris blanchâtre. Nous n'entrâmes point. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à examiner l'extérieur de l'église, en nous traçant un chemin, dans le cimetière, à travers les hautes herbes couchées par la pluie. Sous le pinceau de Blore, cet édifice, intéressant tout ensemble par sa délicatesse et son ancienneté, deviendrait un véritable diamant. Enfin nous le quittons, et au bout d'un sentier glissant : « C'est ici, s'écria notre guide, en ouvrant une large barrière, que vécut et mourut mon père; c'est ici que son fils espère vivre et mourir. Messieurs, voici mon ermitage. » En le voyant :

.... I said to myself if there's peace in the world,
A heart that is humble might hope for it here.

« Si la paix, m'écriai-je, habite sur la terre,
Un cœur modeste, ici peut venir la chercher. »

A vrai dire, c'était une retraite on ne peut plus isolée; entourée de toutes parts d'arbres, d'arbustes, de mulons de foin, de mulons de blé; car M.***** a le goût de l'agriculture comme celui des livres. L'escalier, quoique construit en bonne pierre dure de Normandie, était fort usé à la partie moyenne des marches, attendu le fréquent usage

qu'on en avait fait pendant un demi-siècle. Il était fatigant, escarpé, mais heureusement peu élevé. Nous suivîmes notre guide à gauche : après avoir traversé une espèce de cabinet jonché de livres et de papiers, et décoré de quelques chétifs ornemens qu'on voulait bien appeler tableaux, nous entrâmes dans un second appartement; le propriétaire déplaça quelques panneaux de lambris, pour nous faire voir les livres déposés derrière. Rangée sur rangée, pile sur pile, se montrèrent à mes regards étonnés. Une armoire fut ouverte; là, encore, les livres étaient entassés les uns sur les autres. Quelques petits bustes, des vases fracturés, ornaient une table au milieu de la chambre. Quant aux livres, il faut convenir que la *rareté* avait été sacrifiée à l'*utilité.* Je vis là d'excellens ouvrages de critique : beaucoup en latin, plusieurs en grec, quelques uns seulement en hébreu; car l'instruction de M. ***** est à la fois vaste et profonde. En me montrant une *Bible hébraïque* d'*Houbigant*, quatre volumes in-folio, 1753 : « Pensez-vous que cet exemplaire soit cher à 14 francs? me dit-il. — Comment, monsieur, répliquai-je, en manifestant beaucoup de surprise, vous voulez dire 14 louis? — Point du tout, monsieur, reprit-il avec l'accent le plus ingénu, je l'ai acheté le prix que je viens de dire : croyez-vous que j'aie fait un mauvais marché? » Je m'empressai de le

rassurer, en l'informant qu'un de mes amis, mort dernièrement (je voulais parler de ce pauvre M. Ormerod), s'était trouvé fort heureux de donner 12 livres sterling pour un exemplaire que le sien valait sous tous les rapports. « Ah! bon Dieu! » et il n'en dit pas davantage.

Au moment de retourner par le cabinet que nous avions traversé en entrant, je remarquai avec étonnement et plaisir les quatre jolies gravures anglaises, exécutées d'après les dessins de lady Spencer, je veux dire, *les Souliers neufs, le Souper fin*, etc. M. ***** prenait plaisir à me les voir examiner : « Ce sont là, monsieur, me dit-il, les dames qui me font toujours compagnie. » Il fit cette observation, et presque toutes les autres, avec une grâce, une délicatesse dont vous ne sauriez vous faire une idée ; il y avait même dans son accent quelque chose qui ressemblait à de la mélancolie. Véritablement, je jugeai, d'après sa conversation, que c'était un homme d'une instruction peu commune. J'avais remarqué que sa bibliothéque se composait en grande partie d'ouvrages THÉOLOGIQUES. Je le priai de me dire quel était, en général, l'objet favori de ses méditations et de ses écrits. Il me prit le bras gauche, se baissa; car il est beaucoup plus grand que moi..... ; ce qui est facile à concevoir, me semble-t-il vous entendre ajouter, et me dit : « Je suis ecclésiastique; mais on

me considère aujourd'hui comme un *ex-curé.* J'ai traversé la révolution; peut-être ai-je partagé quelques unes de ses erreurs; non pas, je l'espère, de ses atrocités. On demandait à grands cris une réforme; je pensai que notre église était susceptible d'une amélioration importante; je le pense encore. J'agissais d'après ma conscience, plutôt que par un amour aveugle et inconsidéré du changement. Quoi qu'il en soit, on ne l'a jamais oublié; on ne me l'a jamais pardonné. Les ecclésiastiques en fonctions ne me fréquentent point; mais je m'en console fort aisément, depuis que j'ai réuni chez moi la meilleure société du monde (il me montrait ses livres). Si je vous ai dit ce matin, quand je vous rencontrai près de la cathédrale, que j'étais observé; c'est dans la persuasion où je suis que le clergé a constamment les yeux sur moi. Je vous ai cherché pendant toute la cérémonie de l'ordination.» En réponse à mes questions relativement à ses recherches *archéologiques*, il m'informa qu'il s'occupait en ce moment d'une Dissertation sur la *tapisserie de Bayeux*; dissertation dans laquelle il prouverait que l'abbé Delarue s'était trompé en considérant ce travail comme étant du douzième siècle. « C'est votre grand oracle en fait d'antiquités, observai-je. — Sa réputation est démesurée, répliqua-t-il; mais il est trop hypothétique.» M.**** me promit de m'envoyer un exemplaire de sa Dis-

sertation quand elle serait imprimée; alors nous laisserons notre ami N*** prononcer en dernier ressort sur la tapisserie de Bayeux. Les fenêtres de l'ermitage étaient ouvertes; à travers les branches qui y pénétraient j'essayai, mais en vain, de découvrir la campagne environnante. Ici se termina ma visite; elle s'était prolongée près de deux heures; et j'y avais trouvé tout le charme qui convient à des cœurs honnêtes. Cependant un voile de mystère et de mélancolie semblait encore envelopper cet aimable étranger; et ce qu'il m'avait dit de lui-même ne suffisait pas pour me le faire connaître entièrement. « Je vous reverrai, me dit-il au moment de nous quitter; toute facilité vous sera donnée pour examiner la tapisserie de Bayeux, soyez-en certain; j'ai un oncle dans le corps municipal de la ville. »

Point de solitude plus complète, point de manières plus affables que celles de M. *****; et en traversant une seconde fois le verger planté par son père, j'éprouvai des sensations difficiles à décrire. Avant de rentrer à l'auberge, je me rendis chez M. Pluquet, pharmacien de profession, mais, dans le cœur, amateur et vendeur de livres (1).

---

(1) Depuis, il s'est établi libraire à Paris. Il y a trois mois, au plus, que je reçus de lui une lettre, par laquelle il m'informait qu'il ne pouvait résister davantage aux puissantes

La scène avait quelque chose de singulier : en bas était la *pharmacie;* au-dessus, la chambre à coucher et les livres; dans la cour et le passage qui y conduit, un ou deux objets prétendus antiques. Ma première visite avait été faite à la hâte, et seulement comme une préparation à la seconde. Cependant, j'avais vu dès lors ce précieux manuscrit des poésies populaires d'Olivier Basselin, dont j'avais parlé à M. *****. L'étranger qui me l'avait montré était encore présent à cette seconde visite. Nous quittâmes tous, sans regret, les drogues du rez-de-chaussée pour des drogues d'une autre espèce ; et d'ailleurs les anciens n'appelaient-ils pas les livres, la Médecine de l'ame ? Nous montâmes dans la chambre à coucher. Deux cages de construction bizarre étaient suspendues au plafond, et habitées par deux canaris au bruyant ramage. Un enfant malade, âgé de trois ans, était couché dans un berceau près du lit de M. et madame Pluquet, aux oreillers duquel je remarquai des franges d'un dessin fantastique. Sur la muraille, en face du lit, étaient disposées quelques

impulsions de son cœur, et que toutes les fioles de la médecine étaient définitivement abandonnées pour les exemplaires de Vérard et de Gourmont. Mon ami, M. Dawson-Turner, qui l'a connu à Bayeux, lui a, depuis, acheté des livres à Paris. (M. Pluquet est retourné depuis à Bayeux.)

demi-douzaines de tablettes garnies de livres de toute nature. M. Pluquet fit jouer ses batteries bibliographiques : « Messieurs, nous dit-il (car M. Lewis m'accompagnait), vous voyez réunis dans cette chambre tous les trésors que je possède au monde : ma femme, mon fils, mes livres, mes antiquités. » Ici, l'enfant se mit à geindre, et s'écria : *Cher papa, venez ici! — Soyez tranquille, mignon*, répondit, comme en parenthèse, notre endurci bibliomane-Esculape ; et il continua : « Oui, messieurs, voilà mes trésors. Je suis enthousiaste jusqu'à la folie de tout ce qui porte le caractère de l'antiquité ; mais je n'ai que de faibles ressources, et mon aversion pour mon état est précisément en proportion de mon amour pour les livres. Examinez, messieurs, et cherchez fortune. » (*a*)

Je n'avais guère besoin de cette exhortation oratoire. Mais, hélas! les trésors de M. Pluquet n'étaient pas de nature à m'enrichir. Je ne trouvai qu'avec beaucoup de peine quelque chose du

---

(*a*) J'ai cru qu'il était de mon devoir de demander à M. Pluquet s'il n'avait point d'observations à faire sur le grotesque de cette scène. Voici ce qu'il me répond, sauf quelques expressions que j'adoucis, ou que je supprime : « M. Dibdin a étrangement abusé de l'obligeante facilité avec laquelle je l'ai « accueilli. Je lui montrai quelques objets d'antiquité trouvés à « Bayeux, et une collection d'ouvrages imprimés et manuscrits « *sur notre province*. J'en parlai, il est vrai, avec enthousiasme ;

genre *recherché*. Moyennant un louis, j'obtins plusieurs petits traités de grammaire, assez rares, la plupart grecs, imprimés par Étienne à Paris, et à Bâle par Hervagius. Au nombre de ces derniers était le *Bellum grammaticale* de E. Hessus. M. Pluquet s'étonnait de me voir rejeter les in-folio pour m'attacher si étroitement aux in-12. Que ne me montrait-il un bon *roman* imprimé par *Vérard*, ou un *Froissart d'Eustace?* Il m'eût trouvé aussi prompt à les mettre de côté tous les deux. M. Pluquet est assurément l'amateur de livres le plus enthousiaste que j'aie rencontré parmi ceux qui en vendent. Nous terminâmes une conversation très animée de la part de tous les interlocuteurs; conversation rendue plus bruyante par le gazouillement des serins, qui chantaient plus fort à mesure que nous parlions plus haut, et par les plaintes de l'enfant malade, qui devint d'autant plus criard que papa et maman refu-

---

« et c'est là-dessus que le ministre anglican a brodé une scène « *où tout est de pure invention.* Je n'ai fait aucune confidence à « M. Dibdin; je n'avais point d'enfant malade à cette époque; « je n'ai jamais eu de serins, etc., etc. Loin d'avoir cherché à « vendre des livres à M. Dibdin, ce n'est qu'à ses pressantes « sollicitations que j'ai consenti à lui céder un petit volume « rare. Il est bien affligeant............. »

Ce qui suit est tellement sévère que je crois devoir ne pas aller plus loin.

saient de répondre à ses cris. Comme je partais, M. Pluquet m'informa que M.***** avait prié son oncle de faciliter mes recherches, relativement à la bibliothéque du chapitre et à la tapisserie; que lui-même avait parlé à l'adjoint du maire, sous le premier rapport, et que l'abbé Fettey avait été sollicité en ma faveur, sous le second. A tout prendre, cette journée fut l'une des plus variées et des plus satisfaisantes de mon *voyage bibliographique.*

Le lendemain, le mystérieux et aimable M.***** vint me trouver de bonne heure. Il me dit qu'il avait apporté, de son ermitage, *un panier de livres* qu'il venait de déposer chez un ami, m'invitant à les aller voir avec lui. Dans l'intervalle, non seulement nous avions été admis à examiner la tapisserie, mais M. Lewis avait obtenu la permission d'en dessiner certaines parties, pour l'exécution d'un projet que je médite. J'avais été présenté au maire, magistrat suprême à vie (*a*). C'est un vrai César en miniature. Il me reçut sèchement, et me parut, au premier abord, assez peu complaisant. « Votre compatriote, M. Stothard (1),

---

(*a*) Les maires ne sont nommés que pour cinq ans.

(1) M. Stothard fils. Ce gentleman a complétement terminé son travail, et d'une manière qui fait également honneur à lui-même et à la Société des Antiquaires, qui fit les frais de

me dit-il, est déjà venu ici; il y est resté six mois pour le même objet : que vous faut-il de plus?» Je lui fis observer, en peu de mots, qu'il n'y aurait pas excès d'indulgence de sa part à permettre qu'un autre artiste anglais prît un *fac simile* d'une autre espèce, et d'une très petite portion de cette tapisserie. La permission fut alors accordée, la tapisserie déroulée; et voilà mon compagnon dessinateur à l'ouvrage, tantôt assis, debout, ou courbé. Laissons-le quelques instans tout entier à sa besogne, et continuons la *narration bibliographique*.

En allant chez l'ami de M.*****, j'entrai chez l'abbé Fettey pour le prier de nous faire voir la bibliothéque du chapitre. Il était sorti, et devait rentrer dans une heure. J'attaquai donc le panier, non de fruits ni de fleurs, mais de *livres;* et, parmi plusieurs articles insignifians, je choisis un exemplaire broché, non coupé (remarquez bien cela), des *Métamorphoses d'Ovide,* impri-

l'entreprise. On peut voir, dans le dix-neuvième volume de l'*Archæologia*, ce qu'il dit de la tapisserie. Le compte qu'il en rend est concis, clair et satisfaisant. Son dessin est de demi-grandeur, comparé à l'original, exécuté avec beaucoup de netteté et de fidélité; peut-être, cependant, y reconnaît-on *un peu* trop la touche de l'artiste et du maître. Ce précieux dessin sera gravé et publié par la même Société.

mées par *Petit Bernard* (1). Le généreux étranger me pria de l'accepter. « Quelle charmante chose, pensai-je en moi-même, Charles Lewis fera de ce livre! » Et je le glissai doucement, en présence de tout le monde (remarquez bien cela encore), dans ma grande poche de côté. Cependant, une jeune paysanne du bon ton arriva avec son *cher ami*, qui tenait une jolie tasse de porcelaine d'une main, et une petite canne de l'autre; singulière association! La jeune femme portait un immense bonnet de Cauchoise; et comme c'était jour de marché, elle s'était parée de ses plus beaux atours. Un quatrième gentleman survint, autre ami de M.*****; il apportait dans un mouchoir de soie un *bel exemplaire* du *Nouveau Testament latin*. « Ne me ferez-vous pas la grâce de l'accepter? » J'étais véritablement *pénétré*. Voilà le volume avec son camarade dans ma grande poche. Il était relié en maroquin bleu. Les ornemens extérieurs me rappelèrent le comte d'Hoym; uniquement, parce que les armes de ce bibliomane distingué se trouvaient sur la couverture.

La petite assemblée bibliographique se sépara, et l'étranger revint avec moi chez l'abbé Fettey. Quoiqu'il se fût écoulé plus d'une heure, l'abbé n'était pas encore visible. La fille sourit quand

(1) Consultez le *Décaméron bibliographique*, t. 1, p. 181-8.

elle m'entendit demander, pour la seconde fois, si son maître était chez lui ; et je crus apercevoir la tête d'un homme à travers les jalousies de la salle. Vous saurez tout à l'heure pourquoi j'appuie sur ces détails. « Nous n'en finirons pas, dis-je à mon aimable guide ; allons directement chez l'évêque. — Ne dites pas *allons,* répliqua-t-il ; car si je vous accompagne, vous n'obtiendrez jamais l'objet de vos désirs. D'ailleurs, je suis excommunié, ajouta-il en souriant. » Il me quitta donc pour regagner son cher ermitage, le panier de livres suspendu à son bras, et me promettant de me revoir encore une fois avant mon départ. Pour moi, je m'acheminai hardiment vers le palais épiscopal. Parvenu dans la loge du portier, j'écrivis, pour l'évêque, un billet au crayon, ayant soin de mentionner le nom de M. Lair, et l'objet de ma visite. Le portier m'informa qu'on venait de se mettre à table, mais que je pouvais revenir à trois heures. L'intervalle me parut un siècle. Enfin trois heures arrivent ; je me présente. Le souvenir d'une certaine bibliothéque attachée à l'une des cathédrales, les plus vénérables et les plus magnifiques d'Angleterre, et dont les conservateurs ont toujours montré autant de complaisance que de capacité, ce souvenir, dis-je, tient ma curiosité constamment éveillée pour les **Bibliothéques de chapitres**, partout où j'en ren-

contre. Je fus immédiatement introduit dans le palais; le gros dogue lui-même paraissait savoir maintenant que j'étais attendu, car il ne gronda point, ne manifesta pas même le plus léger signe d'inquiétude. En me rendant à la salle d'audience, je traversai un appartement où j'aperçus, pittoresquement disposés sur une table, la crosse et les habits pontificaux que l'évêque portait la veille à la cérémonie de l'ordination. Voici, dis-je en moi-même, une bonne vignette à insérer dans une *Histoire de la Cathédrale*. La salle d'audience était assez élégante, décorée de tapisseries des Gobelins, toutes neuves, et d'un effet remarquable. J'examinais attentivement deux personnages représentant un berger et une bergère d'Arcadie, lorsqu'un domestique vint annoncer MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE. Je me levai sur-le-champ pour me porter à sa rencontre, flottant, comme vous pouvez le croire, entre l'incertitude et la crainte du résultat. L'évêque se présente, entouré de six ou sept chanoines, qu'on eût pris pour ses gardes-du-corps, et qui jetaient sur moi, pardessus ses épaules, des regards tout particuliers. Ils avaient dîné avec monseigneur; leurs visages rubiconds indiquaient assez qu'ils sortaient d'un repas plantureux. Quant à l'évêque, je dois dire qu'il m'intéressa davantage encore dans cette entrevue familière. Il était vêtu d'une soutane

violette, serrant la taille, et boutonnée par le milieu, depuis le haut jusqu'en bas. Une croix était suspendue à sa poitrine. L'absence de la mitre n'avait rien ôté à l'expression de sa physionomie, et il porta l'amabilité jusqu'à s'entretenir long-temps avec moi. J'aime à croire que je fus aussi prudent que concis dans l'exposé de ma requête, qui me fut accordée avec autant d'empressement que de politesse. « Vous m'excuserez si je ne vous accompagne point en personne, me dit-il; mais je vais envoyer chercher de suite l'abbé Fettey, notre bibliothécaire, qui sera entièrement à votre disposition, et facilitera toutes vos recherches. » Il expédia donc un messager au rétif bibliothécaire, et s'informa, en attendant, du nombre de mes *cures* et des endroits où elles étaient situées. La réponse à cette question ne demandait pas un *catalogue raisonné*. On annonça l'abbé Fettey; je dressai les oreilles, et je n'eus que le temps de prendre congé de l'évêque, en le remerciant de sa bonté. L'abbé Fettey entra; il était accompagné de deux autres individus qui venaient trottant après lui. Animé par le tintement musical des clefs suspendues aux doigts de l'abbé, je pressai mes pas vers la bibliothéque du chapitre.

J'étais bien résolu néanmoins à sermoner le susdit abbé, pour son impolitesse à m'éconduire

deux fois de suite. Aussi, pendant que nous traversions rapidement la croisée de la cathédrale, ou plutôt, comme nous atteignions le passage étroit qui règne à la sortie nord du *transept,* je commençai mon interrogatoire. La première question fut un argument *ad hominem.* « Je vous dirai, » répliqua vivement l'abbé au moment où il mettait la clef dans la serrure, et en me regardant d'un air assez malin par-dessus son épaule droite, « je vous dirai pourquoi je ne vous ai pas admis chez moi, pour causer touchant la bibliothéque. C'était parce que *j'ai bien aperçu* que votre compagnon n'était pas l'Homme pour nous. » Je me rappelai aussitôt la conversation que j'avais eue la veille, près de la cathédrale, et toute la conduite de M.*****; je bornai là mes questions. Mais l'abbé ajouta complaisamment et avec gaîté : « Comme vous êtes bien avec monseigneur l'évêque, vous verrez tout ce qu'il faut. Ah çà, montons. » Cette addition, certaine influence magnétique dont je ne saurais rendre compte, mais provenant, je n'en doute pas, des vertus de l'*ameublement* d'en haut, calmèrent tout à coup mon ressentiment; et je montai beaucoup plus vite que mes compagnons.

Nous ne fûmes pas plus tôt réunis tous quatre dans la bibliothéque, que je priai notre guide principal de me faire connaître en peu de mots

l'histoire de l'établissement. « Volontiers, répliqua-t-il. Cette bibliothéque, débris d'une superbe collection de trente à quarante mille volumes, était originairement placée dans les bâtimens du chapitre. De cette fenêtre, à gauche, vous apercevrez encore les ruines de cet édifice. Nous ne possédons ici que cinq mille volumes environ; mais la collection primitive se composait des bibliothéques réunies des ecclésiastiques, morts ou vivans; car, pendant la révolution, le clergé, résidant tantôt à la ville, tantôt à la campagne, avait déposé ses livres dans la maison du chapitre, pour les mettre à l'abri des pillages individuels. Eh bien! les livres ainsi rassemblés dans la maison capitulaire, furent entassés les uns sur les autres en énormes piles, depuis le plancher jusqu'au plafond; et pendant dix longues années, personne n'osa ouvrir la porte de la bibliothéque, dont les fenêtres restèrent de même soigneusement fermées. Enfin, les révolutionnaires manquèrent de balles, il leur fallait du plomb, et ils enlevèrent la toiture du chapitre avec leur dextérité accoutumée. Bien entendu, la pluie tomba sur les pauvres livres; et lorsque M. Moysant reçut de l'administration l'ordre d'examiner cette bibliothéque, et d'emporter autant de livres que le requerraient les besoins de la bibliothéque publique de Caen, il recula d'horreur devant les obstacles qui

se présentèrent. En effet, de ces livres ainsi renfermés depuis dix ans s'échappait une fétidité insupportable; et M. Moysant ne put commencer ses opérations qu'après quinze jours entiers, pendant lesquels on laissa toutes les fenêtres et toutes les portes ouvertes pour la circulation de l'air. M. Moysant ne prit guère que cinq mille volumes; mais, à son départ, les révolutionnaires furieux pillèrent, de gaîté de cœur, et détruisirent une quantité prodigieuse de ce qui restait; *et enfin vous voyez, monsieur, ce qu'ils nous ont laissé.*» Vous trouverez fort louable à moi, je l'espère, d'avoir écouté ce récit jusqu'au bout.

La bibliothéque actuelle, située au premier étage, peut avoir vingt-cinq pieds en carré. Mais quelle fut, selon vous, la première *curiosité* que l'abbé Fettey s'empressa de me faire voir? Les *Contes de La Fontaine*, quatre volumes in-folio, ouvrage aussi commun qu'un petit pain chaud, ai-je presque dit à mon *Cicerone*, qui s'étonnait de ce que nous eussions rencontré ce livre si souvent. Je me hâtai de le dispenser de ses services, en employant cette tournure de phrase plus polie: Que je ne voulais pas abuser de sa complaisance; et j'allai moi-même à la provision. J'observai qu'il n'y avait que vingt volumes des *Acta Sanctorum* : « L'ouvrage est néanmoins complet, » répondit l'abbé. Bonne preuve d'aptitude aux

fonctions de bibliothécaire en chef! N'ayant encore rencontré nulle part la *Bible polyglotte du cardinal Ximènes* (*a*), je ne fus pas fort surpris de ne la point trouver ici. Je vis celle de *Le Jay*, qui est partout; très bel exemplaire. L'abbé me fit remarquer le treizième volume du *Gallia Christiana* (1), relié en bois, ajoutant « qu'il était d'une excessive rareté; » j'en doute. En me montrant le fameux volume de *Sanctius* ou *Sanchez, de Matrimonio Sacramentario*, 1607, in-folio, l'abbé observa « que l'auteur l'avait composé les pieds nus sur le marbre. » J'examinai, avec beaucoup de plaisir, un très beau *Missel manuscrit, à vignettes*, gros in-4°., avec bordures et peintures en bon état. Ce que je ne manquai pas de louer sincèrement, ce fut l'esprit de vrai bibliomane qu'avait montré l'abbé Fettey, en mettant de côté le second volume de la *Bible latine de Gering*, première édition du texte sacré en France, lorsque M. Moysant vint enlever, en vertu de pleins pouvoirs, autant de trésors qu'il le jugeait convenable. Personne ne sait maintenant ce qu'est devenu le

(*a*) L'auteur a cependant visité la Bibliothéque publique de Rouen.

(1) Un exemplaire complet est extrêmement rare en Angleterre; mais il n'en est pas de même à l'étranger : toutefois, l'ouvrage n'est pas encore terminé.

premier volume; mais le second est bien incomplet ; il manque environ douze feuillets, remplacés par un nombre égal de feuillets blancs. C'est d'ailleurs un bel exemplaire. Parmi le très petit nombre de classiques, je n'en ai pas vu trois du quinzième siècle. A tout prendre, et quoique je sois obligé, par *conscience* et par profession, d'examiner soigneusement toute espèce de bibliothéque, mais surtout une bibliothéque publique, il faut avouer que celle dont je m'occupe mérite à peine une seconde visite. Je la vis, en conséquence, pour la première et la dernière fois tout ensemble. L'abbé Fettey gagna beaucoup dans mon esprit avant que je le quittasse. Indépendamment de sa bonne mine, c'est encore un homme fort poli, et souvent plaisant dans sa manière de faire voir les animaux de sa ménagerie bibliographique. Pourquoi faut-il qu'un préjugé religieux, que l'on pourrait appeler antichrétien, corrompe les meilleures qualités du caractère de l'homme ?

En sortant de la bibliothéque du chapitre, je me rendis à celle du collége; car Bayeux possède un bel établissement public pour l'instruction de l'enfance et de la jeunesse. L'édifice est vaste et bien situé, la cour des jeux large et commode ; il y a aussi un jardin bien cultivé, « séduisant par le fruit défendu. » Je parcourus ce jardin, à la recher-

che du proviseur qui n'était pas dans la maison : je le rencontrai ; plusieurs professeurs et quelques élèves étaient avec lui : on jouait, ou l'on allait jouer aux quilles. J'exposai l'objet de ma visite ; le proviseur me donna aussitôt un passe-port pour la bibliothéque : « Mais, monsieur, ajouta-t-il, ce « n'est rien ; il y avait autrefois QUELQUE CHOSE ; main-« tenant ce n'est qu'un amas de livres très com-« muns. » Je le remerciai, et j'accompagnai le bibliothécaire, qui ne cessa, chemin faisant, de s'excuser sur le peu de satisfaction que j'allais avoir. Elle ne fut pas grande, il faut en convenir. La salle peut avoir à peu près dix-huit pieds carrés. Une bonne partie des livres sont reliés en peau de vélin, mais en mauvais état. J'y retrouvai encore la *Polyglotte de Le Jay*, et le Matrimonial *Sanctius ;* une très jolie collection de *Dictionnaires espagnols et français ;* quelques éditions *Aldines*, qui n'étaient point à dédaigner, et la rare édition des œuvres de *sir Thomas Morus*, imprimée à Louvain en 1566, in-folio (1). Je vis, avec un regret mêlé d'horreur, un exemplaire effroyablement maltraité de l'*Office de la cathédrale de Bayeux*, caractères gothiques

(1) Il s'est trouvé des bibliographes, il se trouve encore des bibliomanes soi-disant bien avisés, plus jaloux de posséder cette édition que celle de Leipsick, 1698, in-folio. Ce ne peut être que par pur entêtement, ou plutôt par ignorance de ce

sur vélin; mais la *grande* curiosité de cette bibliothéque, c'est un petit crucifix en cuivre ou en bronze, haut d'environ neuf pouces, et placé sur le chambranle de la cheminée. Il doit être fort ancien, à en juger par la couronne qui rappelle le style romain dans les derniers temps. C'est la seule couronne, sans épines, que j'aie encore vue sur la tête de notre Sauveur ainsi représenté. Les yeux paraissent être formés d'un verre brun brillant; mais, comme ce n'est point un livre ni un fragment de vieille vignette, je ne dirai rien de plus sur son antiquité. Je demeurai à peine trois quarts d'heure dans la bibliothéque; et si je fus touché de la politesse du bibliothécaire, je ne le fus pas moins de la vérité de sa prédiction, que je retirerais peu de plaisir de l'examen des livres.

Le moment est venu, mon ami, de vous faire connaître tout de bon la fameuse Tapisserie de Bayeux. Laissons donc le papier et l'imprimerie pour la toile et la broderie. Il est inutile de rapporter cent petites circonstances qui eurent lieu jusqu'à ce que M. Lewis eût terminé sa tâche pénible, après un travail assidu de six à huit heures

---

que la dernière édition contient l'*Utopie*. En effet, par un oubli inconcevable, on ne l'a point imprimée dans la première; ce qui aurait pu avoir lieu, puisqu'il en existait déjà plusieurs éditions.

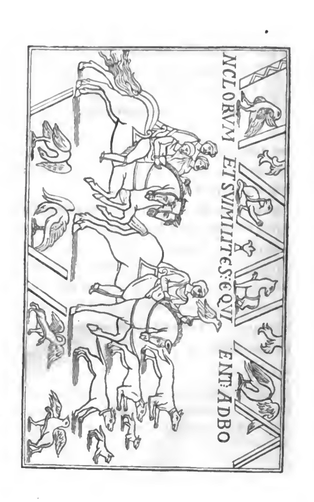
pendant deux matinées successives. Il vient de finir, et son ouvrage est parfait. Je compte faire voyager avec moi, en France et en Allemagne, ce précieux *fac simile*, qui donne point pour point, couleur pour couleur, dimension pour dimension. Ce n'est pas que je prétende déprécier le travail de M. Stothard, qui, véritablement, n'est pas moins admirable; je veux seulement dire que celui de M. Lewis est d'une autre nature et sur une plus grande échelle. Je dirai maintenant, aussi brièvement qu'il me sera possible, que le sujet principal de cette célèbre tapisserie est l'*invasion de l'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant*, et, par suite, la mort de Harold à la bataille d'Hastings. Elle a environ deux cent quatorze pieds anglais de long sur dix-neuf pouces de large, et passe pour avoir été exécutée sous la direction immédiate de Mathilde, femme du Conquérant. Elle était anciennement propriété exclusive de la cathédrale; là seulement on pouvait la voir. Aujourd'hui elle est déposée, avec plus de raison, à l'hôtel-de-ville, et conservée dans les archives comme la plus rare des reliques. Selon toute apparence, en effet, c'est le plus précieux des monumens historiques de France; et il a donné lieu à une foule de dissertations archéologiques. Montfaucon, Ducarel et l'abbé Delarue, se sont tour à tour présentés dans l'arène; mais plus spécialement le premier et le dernier.

Montfaucon, en particulier, a reproduit cette tapisserie tout entière dans une suite de gravures; mais toutes celles que j'ai vues sont défectueuses à faire pitié. Elles sont généralement trop petites, et les plus grandes pèchent encore par un travail trop fini. Cette tapisserie est conservée et disposée sur un cylindre, ordinairement recouvert d'une toile.

C'est une femme qui la déroule. La première portion de la broderie, représentant l'ambassade de Harold, envoyé par Édouard le confesseur à Guillaume, duc de Normandie, est comparativement fort altérée, c'est-à-dire que les points sont usés, et qu'il ne reste guère que la toile même, dont le tissu est beau et serré. Non loin du commencement, les couleurs sont plus fraîches, les points assez bien conservés : c'est là que se trouve le Portrait de Harold (1). Il est impossible de rendre plus fidèlement l'original.

---

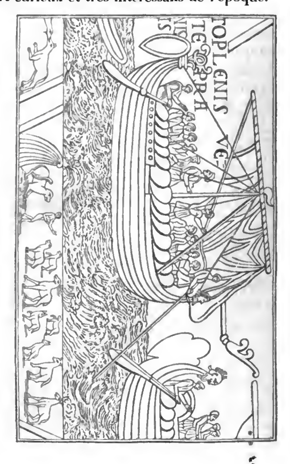
(1) Dans l'original, Harold est représenté à cheval; des écuyers le suivent, des chiens courent devant lui. Je joins ici une copie au trait, faite d'après une des petites planches de Montfaucon.

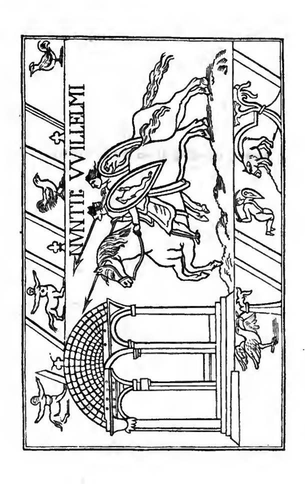

NCLORVM ET SVMILITES: EQVI
ENT: ADBO

Je dois vous dire que les points, si je puis les appeler ainsi, sont formés de fils couchés les uns à côté des autres, et liés ensemble, ou retenus par d'autres fils qui les croisent de distance en distance sur une assez belle toile de lin, et que les parties représentant les *chairs* ne sont autre chose que la toile même, respectée par l'aiguille. On voulut bien me laisser emporter quelques petits brins de la laine qui servit à la broderie. Les couleurs sont, en général, le vert pâle ou bleuâtre, le cramoisi et le rose. Les cinq derniers pieds environ de cette extraordinaire tapisserie sont dans un état pire encore que le commencement. Le dessinateur, quel qu'il fût, a visiblement travaillé dans le style romain de la dernière époque ; les plis des draperies et les proportions des figures sont exécutés dans ce goût : témoin la planche suivante, qui représente l'un des messagers de Guillaume.



Il est vrai que c'est ici une pure copie d'après Montfaucon, et que le travail, comparé à l'original, est trop fini, trop brillant ; il peut néanmoins vous donner une idée assez juste du caractère général du modèle. Peut-être serez-vous bien aise d'en voir un ou deux échantillons de plus, de la flotte premièrement, puis de l'architecture. Je vous les envoie : convenez que ce sont des produits fort curieux et très intéressans de l'époque.




NVNTII VVILLELMI

Vous remarquerez qu'au-dessus et au-dessous du sujet principal est une série d'ornemens allégoriques (1), que je n'aurai point la prétention d'expliquer. Ce sont, en général, des constellations, des symboles d'agriculture et de travaux champêtres. Toutes les inscriptions sont en majuscules d'environ un pouce de haut : d'ailleurs, que cette relique extraordinaire et sans prix soit de la dernière moitié du onzième siècle, ou du commencement, ou du milieu du douzième (2), c'est

(1) On peut voir quelque chose de semblable autour du vase baptismal de saint Louis, dans les *Antiquités nationales* de Millin. Une partie de la bordure, dans la tapisserie, représente des sujets tirés des *Fables d'Ésope*.

(2) On sera probablement bien aise de trouver ici quelques détails archéologiques, en forme de discussion, sur un monument qui a été proclamé par l'un de nos plus habiles antiquaires, LE PLUS NOBLE DU MONDE PARMI CEUX QUI INTÉRESSENT NOTRE ANCIENNE HISTOIRE D'ANGLETERRE. (Stukely, *Palæographia britan.*, nombre XI, 1746, in-4°, p. 2, 3.) Et d'abord, je puis déclarer qu'après les Essais de MM. Gurney, Stothard, et Amyott (particulièrement de ce dernier), la question, quant à l'époque où le travail fut exécuté, peut être considérée comme à peu près, sinon tout-à-fait décidée. L'abbé Delarue prétend que la tapisserie est du temps de la seconde Mathilde, l'impératrice Maud, c'est-à-dire de la première partie du douzième siècle. Les antiquaires ci-dessus mentionnés soutiennent, avec plus de probabilité, que ce monument est de la même époque que les événemens qu'il retrace, c'est-à-dire la

ce qui me paraît, à moi, ne mériter qu'une considération secondaire; mais qu'elle soit, tout ensemble, pour emprunter une expression au voca-

mort de Harold, à la bataille d'Hastings, et, par suite, l'avénement de Guillaume à la couronne d'Angleterre, après la conquête. Cette dernière opinion reporte, en conséquence, l'exécution de la tapisserie entre les années 1066 et 1088; de sorte, à tout prendre, qu'il ne s'agit plus maintenant que de savoir si cette tapisserie est de cinquante ans plus vieille ou plus jeune que les parties respectives ne le prétendent.

L'Essai de M. Gurney roule principalement sur les *inscriptions et sujets*. Il y a beaucoup de fidélité dans le compte qu'il en rend, aussi bien que dans les gravures destinées à représenter quelques uns des détails qui se trouvent sur les bannières. M. Gurney remarque, avec raison, que « les planches que nous en avons ne sont nullement propres à donner une idée exacte de l'original. » Plus loin, il appelle cette tapisserie « l'histoire apologétique des droits de Guillaume à la couronne d'Angleterre, comme aussi du manque de foi et de la chute de Harold; ce qui forme un tout complet. » (*Archæologia*, t. XVIII, p. 359.) M. Stothard fait une observation digne d'être citée : « En arrivant, dit-il, à cette partie de la tapisserie qui représente Harold, retenu prisonnier par Guy, comte de Ponthieu, on est frappé d'une singularité fort remarquable qui se rencontre dans les personnages du duc Guillaume, de Guy et de leurs gens. Non seulement ils ont la lèvre supérieure rasée, mais encore la tête presque tout entière, excepté une portion de cheveux sur le front. Du contraste extraordinaire que forment ces personnages avec le messager qui se prosterne devant Guillaume, il résulte évidemment que celui-

bulaire des bibliomanes, *unique* et de haut prix, voilà ce qui me paraît hors de doute et incontestable. C'est à la fois un monument extrêmement

---

ci est Saxon, et probablement envoyé par Harold. C'est une circonstance curieuse en faveur de la haute antiquité de la tapisserie, que le temps, si je ne me trompe, ne nous ait transmis aucune autre image de cette mode singulière, et qui paraît jeter un nouveau jour sur un fait peut-être mal compris jusqu'ici. On connaît le rapport des espions de Harold : que les Normands étaient une armée de prêtres. Je serais porté à croire, d'après la tapisserie, que la ressemblance des Normands avec des prêtres venait bien moins de ce qu'ils avaient la lèvre supérieure rasée, que de la tonsure complète du derrière de la tête. Le passage suivant semble confirmer cette conjecture, et prouver en même temps la fidélité des costumes de la tapisserie.

Un des Engles que ot veus
Tos les Normans res et tondus
Cuida que tot provoire feussent
Et que messes canter peussent.
(*Le Roman du Rou*, fol. 232.)

» Maintenant, continue M. Stothard, comment concilier ces faits avec l'opinion qui veut que la tapisserie ait été exécutée du temps de *Henri* Ier, quand nous savons que, sous le règne de ce prince, *l'extrême longueur de la chevelure* provoqua les foudres de l'Église ? » (*Archæologia*, tom. XIX, p. 184, etc.)

Mais la dissertation la plus étendue, la plus spéciale, et, dans mon humble opinion, la plus satisfaisante, relativement à la date de ce singulier monument historique, c'est celle de M. Thomas Amyott, écuyer, intitulée : *Défense de la haute*

curieux de l'amour conjugal de Mathilde, de son enthousiasme, de sa vénération pour son époux, et un registre politique plus important qu'on ne

---

antiquité de la tapisserie de Bayeux, et faisant immédiatement suite à la communication de M. Stothard, dans le recueil ci-dessus mentionné. C'est une réfutation directe, et, selon moi, victorieuse, des hypothèses de l'abbé Delarue. Que la tapisserie soit l'ouvrage des *Normands* ou des *Anglais*, c'est une considération tout-à-fait du second ordre. Les principaux raisonnemens de l'abbé, pour prouver qu'elle n'est pas du onzième siècle, sont : 1°. « qu'elle ne figure point dans le Catalogue des trésors de Guillaume, à l'époque de son décès; 2°. que si elle eût été déposée dans l'église, elle aurait dû être endommagée, pour ne pas dire détruite, dans les assauts livrés à la ville de Bayeux, et dans la destruction de la cathédrale, par le feu, sous le règne de Henri 1er, en 1106; 3°. que Robert Wace n'en dit rien, quoiqu'il écrivît son poëme près d'un siècle après l'époque supposée de l'exécution du travail. » C'est sur ce dernier point qu'insiste particulièrement le savant abbé; et, il faut le dire, de quelque côté que demeure la victoire dans cette lutte archéologique, il a droit aux plus grands éloges, de la part de l'antiquaire, pour la méthode et l'habileté dont il a fait preuve dans ses moyens d'attaque.

Au premier coup d'œil, on ne peut s'empêcher de remarquer que les argumens de l'abbé Delarue sont purement *négatifs*. Or, en bonne logique, on ne peut admettre que telle ou telle circonstance n'aura pas eu lieu, parce que tel ou tel écrivain n'en aura point parlé. Les deux premières objections ont été, je crois, parfaitement réfutées par M. Amyott. Quant à la troisième, il ajoute : « On dirait que *Wace* n'a pas seule-

le croirait au premier abord. Peut-être la peinture réclame-t-elle les priviléges de la poésie ; peut-être un peu de fiction se mêle-t-il ici à la vérité ;

---

ment oublié de mentionner la tapisserie, mais qu'il ne l'avait jamais vue, à en juger par certains détails où il se trouve en opposition avec elle. A la vérité, les preuves qu'on donne de cette opposition sont peu concluantes. La première est même fort insignifiante, puisque toute la différence consiste en ce que le poète a placé une figure à la *poupe* et non à la *proue* d'un navire, et qu'il a donné à cette figure un arc au lieu d'une trompette. Sous ce dernier rapport, et d'après une autorité invoquée par l'abbé lui-même, il paraît que la tapisserie a raison, et que Wace a tort ; de sorte que l'abbé aurait fourni, sans le savoir, un argument contre sa propre opinion. La seconde preuve, relative à l'épée de Taillefer, peut être facilement écartée, puisqu'il résulte maintenant de l'examen de M. Stothard qu'on ne trouve, dans la tapisserie, ni Taillefer ni son épée, » etc. Mais c'est principalement d'après les noms de ÆLFGYVA et de WADARD, inscrits au-dessus de certains personnages, que l'on peut hardiment conclure, ce me semble, que la tapisserie est presque contemporaine des faits qu'elle représente.

Il est clair, d'abord, que ces noms appartiennent à des individus existant au moment de la confection du travail, ou dans le souvenir des ouvriers, et que ces individus étaient attachés à quelques personnages célèbres, ou plutôt encore à quelques grands seigneurs *du pays*. Un témoin oculaire, ou du moins un contemporain, peut seul les avoir introduits sur la scène ; et assurément ils ne pouvaient être connus ni de l'ouvrier ni de l'historien qui aurait vécu un *siècle* après l'événement. Aucun antiquaire n'a encore fait une application juste de ces noms,

mais, à tout prendre, cette tapisserie ne peut être comparée qu'à elle-même. On m'informa ici du rôle important qu'elle avait joué à l'époque où Buonaparte nous menaçait d'une invasion ; je sus

surtout du second. Il est donc positif qu'ils ne figurent ici que parce qu'ils vivaient à l'époque; et, quant à celui de WADARD, il semble que M. Henri Ellis, secrétaire de la Société des Antiquaires, a confirmé les conjectures de M. Amyott à ce sujet, en indiquant plusieurs endroits du *domesday-book* (*) où cet individu se trouve désigné dans six comtés différens, comme tenant de vastes domaines sous Odon, évêque de Bayeux, qui les tenait lui-même comme grand-feudataire de la couronne. Il paraît donc hors de doute que ce WADARD n'était point un garde ou une sentinelle, comme le suppose l'abbé Delarue, mais un personnage ayant un rang distingué dans la maison de Guillaume ou d'Odon. « Malgré tout (ajoute avec chaleur M. Amyott, faisant allusion à l'heureux achèvement du dessin de la tapisserie entière, par M. Stothard), si la TAPISSERIE DE BAYEUX n'est pas une histoire du premier ordre, c'est peut-être quelque chose de mieux encore : elle donne, ce qu'on chercherait vainement ailleurs, une idée générale des costumes et des usages de cette époque, pour nous la plus intéressante de toutes, celle de la réformation exceptée; de cette époque qui vit naître pour nous une nouvelle race de souverains, qui opéra une révolution dans nos propriétés, dans nos lois, et presque dans notre idiome..... C'est donc sincèrement que je félicite la Société, de ce qu'elle possède une copie élégante et fidèle de cette RELIQUE SANS PAREILLE; c'est un témoin qui dé-

(*) Recueil contenant le relevé exact de toutes les terres, de leur valeur, de leur qualité, du nombre de leurs habitans.

que la tapisserie avait été voiturée dans un ou deux ports de mer, et produite sur la scène comme devant déterminer un grand effet dramatique. Peu de temps avant ou après, elle avait été exposée pendant deux ou trois mois à Paris, pour éveiller la curiosité des citoyens, et les enflammer du désir de la conquête. Qu'à cette vue les soldats aient

---

pose, tout ensemble, du bon goût et de la libéralité de notre assemblée, du zèle et de l'habileté de notre artiste. »

M. Amyott a joint à son mémoire un charmant essai de sa muse, en décrivant les Exploits du ménestrel TAILLEFER à la bataille d'Hastings, d'après les anciens lays normands de GAYMARD et de WACE. Je suis presque tenté de le reproduire ici; mais je n'ai de place que pour les premiers vers. Le poëme est intitulé : L'ATTAQUE DE TAILLEFER.

THE ONSET OF TAILLEFER.

Foremost in the bands of France,
Arm'd with hauberk and with lance,
And helmet glittering in the air,
As if a warrior knight he were,
Rush'd forth the MINSTREL TAILLEFER,
Borne on his courser swift and strong.
He gaily bounded o'er the plain,
And raised the heart-inspiring song
(Loud echoed by the warlike throng)
Of Roland and of Charlemagne,
Of Oliver, brave peer of old,
Untaught to fly, unknown to yield,
And many a Knight and Vassal bold,
Whose hallowed blood, in crimson flood,
Dyed Roncevalle's field.

poussé de bruyantes clameurs; qu'ils aient, en frappant sur leurs boucliers avec leurs glaives étincelans,

Clashed on their sounding shields the din of war,

« Fait retentir au loin le signal de la guerre, »

dans l'espoir d'une seconde représentation du

Traduction.

L'ATTAQUE DE TAILLEFER.

Le premier dans les rangs de France,
Ceint du haubert et brandissant la lance,
Couvert de son armet brillant,
A la fois ménestrel et chevalier vaillant
TAILLEFER paraît; il s'élance
Porté sur un coursier bouillant.
Il foule gaîment la campagne,
Entonnant l'hymne des combats,
Bruyamment répété par le chœur des soldats.
C'était l'hymne de Charlemagne,
Et de Roland et d'Olivier,
Et de maint brave Chevalier,
Troupe indomptable, à jamais illustrée,
Dont le sang, coulant à longs flots,
Jadis d'une pourpre sacrée
Teignit les champs de Roncevaux. (*)

(*) Taillefer qui mult bien cantont,
Sor un cheval ki tost alout,
Devant as s'en alout cantant,
De Karlemaigne è de Rolant,
Et d'Oliver et des Vassals
Ki morurent en Raincheval.
(*Roman de Rou.*)

même sujet, au moyen d'une seconde conquête de notre pays, c'est un point sur lequel je n'ai pas de renseignemens précis; mais la supposition ne vous paraîtra pas forcée quand je vous aurai rapporté les paroles d'un Français qui visitait par hasard la tapisserie en même temps que moi. « Pour « cela, dit-il, si Buonaparte avait eu le courage, le « résultat aurait été le même qu'autrefois. » Les choses cependant ont pris une tournure *un peu* différente : bien loin que toutes les nobles duchesses et comtesses de Paris (1) se soient mises à l'ouvrage pour signaler les prouesses de leurs *aiguilles*, et consacrer le souvenir d'une seconde conquête de l'Angleterre par l'exécution d'une seconde tapisserie; je leur conseillerais aujourd'hui, comme sujet de *pendant* à celle qui existe, de représenter dans des broderies et sous des couleurs appropriées, la pauvre *colonne triomphale* solitaire, projetée sur les hauteurs de Boulogne; de grouper çà et là, d'une manière pittoresque, les bateaux plats pourris, les corvettes abandonnées.... et de

(1) M. Denon m'a dit, dans une des visites que je lui fis à Paris, qu'il avait été chargé par Buonaparte, pendant trois mois, de la garde de cette tapisserie; qu'elle avait été exposée en grande pompe au Muséum, et qu'après en avoir pris à la hâte un dessin, qu'il avouait ne pouvoir pas être considéré comme très fidèle, il l'avait renvoyée à Bayeux, attendu qu'elle était regardée comme propriété particulière de cette ville.

substituer aux trois mots dont César se servit pour annoncer sa victoire, cette devise un peu plus longue, mais beaucoup moins agréable : *Volui, sed non potui.*

Maintenant, mon cher ami, je crois que vous avez une somme suffisante de renseignemens sur Bayeux. Je ne dois cependant pas fermer ma lettre sans vous dire un mot ou deux du costume, des usages, du commerce et de la population de cette ville : ce sera l'affaire d'une page au plus. Les hommes et les femmes sont ici tout-à-fait Normands : haute stature, visage plein, sabots, bonnet de cauchoise; ce dernier souvent d'un *immense format.* La population s'élève à dix mille âmes environ. Les principaux articles de commerce sont le *beurre* et la *dentelle.* Quant au beurre, il y en a de deux qualités: l'une, délicate et d'un parfum agréable, se fait en hiver et au printemps; on en remplit de petits pots que l'on transporte, dans de vastes paniers, non seulement aux environs, mais jusqu'à Paris; on en charge même des navires pour les colonies. La quantité préparée chaque saison s'élève à cent vingt mille livres pesant. Isigny, village voisin, est l'endroit où il s'en fait le plus. L'autre qualité de beurre, que consomme le menu peuple, et que l'on fait aussi dans toute la Basse-Normandie (ce beurre, en un mot, dans lequel flottait la grande *alose* que faisait bouillir

cette cuisinière sémillante de Duclair), se prépare encore principalement à Isigny; mais il s'en faut du tout que la couleur en soit agréable et le parfum délicat. La manière dont on le manipule et dont on l'expédie est en parfait rapport avec sa qualité. Quand il est salé, on le tasse dans de grands pots, même dans des barils; puis on l'exporte. Il ne s'en fait pas moins de cinquante mille livres pesant par semaine. Le revenu total de cette branche de commerce est estimé à 2,000,000 de francs; ajoutez à cela la circulation des espèces provenant de la main-d'œuvre et de l'achat du sel. Quant à la *dentelle*, on ne compte guère moins de trois mille femmes occupées à la fabrication de cet article.

Relativement aux travaux agricoles des environs de Bayeux, vous serez probablement bien aise d'apprendre que l'on tire ici un parti fort avantageux de *la chaux*. On l'emploie également comme engrais et pour les bâtisses : la chaux molle, dans le premier cas; la chaux dure, dans le second. De quelque qualité qu'elle soit, on la brûle au feu de bois ou de charbon. Les fours où l'on emploie le charbon sont construits en forme de cône, dont l'intérieur porte environ cinq pieds français de diamètre, et l'extérieur quatorze pieds; la profondeur, dix-huit pieds à peu près. Chaque fournée consume environ deux cents boisseaux de

charbon. Les autres fours sont presque de la même profondeur, et toujours du même diamètre. Sans compter les ouvriers employés à extraire et à tailler la pierre, chaque four occupe vingt hommes. On fait ordinairement cent fournées par an, produisant à peu près soixante-quinze tonneaux de chaux. Le cent pesant de chaux se vend 1 franc 50 centimes environ; c'est un véritable trésor, et les fermiers d'Angleterre sauteraient de joie s'ils en pouvaient acheter à ce prix.

Les artisans de cette ville, au moins quelques uns d'entre eux, sont également polis et adroits. Dans une boutique de la rue principale, je vis un actif menuisier travaillant de grand cœur, tantôt sifflant, tantôt chantant (et quoiqu'il eût perdu l'index de la main droite), à un joli petit meuble d'ornement en bois. C'était une tête de femme, ayant les cheveux frisés sur le front, couronnée d'une guirlande de fleurs, des boucles de chaque côté, un collier et des tresses. Le tout était sculpté en bois de hêtre; la forme en était aussi correcte que la physionomie m'en parut agréable. Ce joyeux compagnon avait sous lui un ou deux ouvriers; mais il en faisait plus à lui seul que les deux autres ensemble. Je l'interrompis au moment où il chantait une romance française, tout-à-fait dans le goût du pays. Voici le titre et la chanson :

TOUJOURS.

Toujours, toujours je te serai fidèle,
Disait Adolphe à chaque instant du jour;
Toujours, toujours je t'aimerai, ma belle,
Je veux le dire aux échos d'alentour;
Je graverai sur l'écorce d'un hêtre
Ce doux serment que le dieu des Amours
Vient me dicter, en me faisant connaître
Que mon bonheur est de t'aimer toujours. (*Bis.*)

Toujours, toujours, lui répondit Adèle,
Tu régneras dans le fond de mon cœur;
Toujours, toujours, comme une tourterelle,
Je promets bien t'aimer avec ardeur;
Je pense à toi quand le soleil se lève,
J'y pense encor à la fin de son cours;
Dans le sommeil si quelquefois je rêve,
C'est au bonheur de te chérir toujours. (*Bis.*)

Toujours, toujours mon adorable Adèle
Sera l'objet de mes plus tendres vœux;
Toujours, toujours je garderai loin d'elle
Le souvenir de ses traits radieux.
Dans ses beaux yeux Vénus a son empire,
Sa douce voix commande les Amours;
Un baiser d'elle excitant le délire,
Me fait jurer de la chérir toujours. (*Bis.*)

Mon homme était sculpteur en bois, métier abandonné en Angleterre, comme branche spéciale d'industrie. «Si vous voulez vous donner *la peine d'entrer*, me dit-il, je vous ferai voir toutes

sortes de curiosités.» Je m'assurai une réception favorable en achetant, moyennant un louis, la petite tête de femme à laquelle il travaillait, et qui, si j'en trouve l'occasion, partira pour l'Angleterre aussitôt que je serai à Paris. Je suivis l'actif menuisier (autrefois soldat sous Buonaparte, et c'était à l'armée qu'il avait perdu un doigt); je le suivis donc à travers plusieurs passages embarrassés de planches, soit au rez-de-chaussée, soit dans les étages. En haut, je vis plusieurs armoires d'un travail parfait. Sur la devanture étaient sculptés tantôt d'amoureuses colombes au milieu de touffes de roses, tantôt des Cupidons, des brebis, des arcs, des flèches, et les divers emblèmes de la douce passion. Tout cela vous eût rappelé les meubles que vous trouvâtes dans la maison de votre grand-père, quand vous prîtes possession de son héritage. Parmi ceux dont je parle, il en est qui ne sont point à mépriser dans leur espèce. On me demanda de huit à douze louis pour l'une de ces armoires massives, chargées de sculptures minutieuses, et hautes de six à sept pieds.

Maintenant, portez-vous bien; la vue de la Tapisserie de Bayeux m'a dédommagé de toutes les fatigues de la mer, de mes nombreux tours et détours sur le continent. D'ailleurs, Bayeux mérite, de la part des antiquaires, plus d'attention qu'ils ne paraissent lui en avoir accordé jusqu'ici; et je

dois faire observer que son ancienne histoire ecclésiastique offre plus d'intérêt qu'on ne se l'imagine généralement : il semble que la discipline et l'influence de ce siége épiscopal se sont étendues autrefois à presque toute la Normandie.

Derechef, adieu. Je vois déjà, en idée, dans le lointain, les pyramides de la *cathédrale de Coutances*. Mais, d'abord, allons à SAINT-LO.

LETTRE XVII.

TRAJET DE BAYEUX A COUTANCES. — SAINT-LO. — AVENTURE A SAINT-GILLES. — CATHÉDRALE DE COUTANCES. — ENVIRONS. — AQUÉDUC. — JOUR DE MARCHÉ. — BIBLIOTHÉQUE PUBLIQUE. — SÉMINAIRE.

Je vous écris tout près de cette cathédrale dont mon imagination me montrait déjà les pyramides, avant que j'eusse quitté Bayeux. De ce côté de la Seine, nous n'avions point encore fait de trajet plus agréable, plus intéressant. Nous avons vu des prairies ondoyantes, des collines boisées, de petites rivières sinueuses, des villages bien peuplés; nous avons passé enfin d'une cathédrale à l'autre sur un théâtre de beautés pittoresques, et comme entourés d'une atmosphère de joie et de bonheur.

Vers cinq heures après midi, nous partîmes de l'*Hôtel de Luxembourg*, à Bayeux, dans un cabriolet de louage attelé de deux chevaux. Nous cheminâmes au grand trot sur la route de Saint-Lo, où nous arrivâmes au clair de lune. Nous obser-

vâmes, avec délices, le déclin progressif du jour, en traversant la vaste forêt de Cerisy, qui étalait alors tout le luxe de son feuillage. La route, comme à l'ordinaire, était belle, large, tantôt ascendante ou déclive, bordée de hêtres, d'ormes et de sapins. Comme je viens de le dire, nous entrâmes dans Saint-Lo au clair de lune. Les deux tours de la grande église, que l'on pourrait prendre pour une cathédrale, produisaient un effet imposant, je dirai même romantique. A notre gauche, en entrant, était un vieux château, ou plutôt une tour ronde, unique débris de l'édifice. Nous passâmes devant le portail occidental de l'église, traversâmes plusieurs rues étroites, quelquefois montant, quelquefois descendant, bordées de maisons à pignons en saillie, qui produisaient une obscurité profonde et solennelle, au point de nous dérober la clarté de la lune pendant plusieurs centaines de pas. Après cette route sinueuse au milieu de la ville, nous arrêtâmes à la porte du principal hôtel, *au Grand-Coq*. Ce nom nous fit éclater de rire; en effet, d'après l'état réel des lieux, l'adjectif aurait dû être *petit*. C'était une des plus mesquines et des plus étroites auberges où nous eussions encore descendu, seulement un peu moins mauvaise que celle dont j'ai fait une si honorable mention dans ma lettre sur Caudebec.

On nous fit monter. Les meilleures chambres de devant nous furent assignées : elles étaient assez grandes, les lits en assez bon état. On nous servit sur-le-champ du café, que nous trouvâmes excellent. Vers neuf heures et demie nous sortîmes pour faire une *reconnaissance;* mais, grâce à l'épaisse obscurité provenant du rétrécissement des rues, où la lune ne pouvait pénétrer, il nous fut impossible de prendre une idée exacte des lieux. L'église, toutefois, nous promettait un excellent régal pour le lendemain. Ce lendemain venu, M. Lewis sauta du lit avec son agilité ordinaire, et se mit à l'ouvrage : c'était le dimanche matin ; bourgeois et paysans se trouvaient rassemblés sur le parvis occidental de l'église. Quelles furent ma surprise et ma joie lorsque M. Lewis, en revenant déjeuner, me rapporta une esquisse! C'est un CHARLATAN vendant sa poudre pour le parfait *poli des métaux;* son tambour est à côté de lui; il vient d'exécuter un ban pour assembler son auditoire. La foule réunie, il proclame emphatiquement les vertus de sa poudre, qu'il déclare également efficace contre les *douleurs d'estomac.*

Cet homme avait été précédé d'un rival de son espèce, mais à cheval, et débitant de la *poudre* connue sous le nom de *mort aux rats.* Ce dernier était complétement habillé de blanc : chapeau,

veste et pantalon, sur lesquels étaient dessinés des *rats noirs* de toute espèce et de toutes grandeurs. Dans sa harangue à la populace, il eut soin de l'informer que les rats représentés sur ses habits étaient le portrait fidèle de ceux qui avaient été détruits au moyen de sa poudre. Cela, encore, par un dimanche matin! Mais souvenez-vous de ma lettre sur Dieppe. Par miracle, je m'étais levé d'assez bonne heure pour faire un tour avant déjeuner. J'allai présenter mes respects au *curé*, afin de savoir s'il n'existait pas une *bibliothèque* du chapitre. Pour la première fois, depuis mon débarquement en France, je trouvais, le dimanche matin, un ecclésiastique proprement vêtu, rasé, et d'un extérieur recommandable; mais remarquez bien qu'il avait habité l'Angleterre pendant plusieurs années comme émigré. Telle est la force de l'exemple! Il me reçut avec ces égards que tout homme bien élevé doit à son semblable; et quoiqu'il n'existât point de bibliothéque capitulaire, j'eus tout lieu de me féliciter de ma visite. De chez le curé, toujours avant déjeuner, je me rendis chez le maire, pour obtenir la permission d'examiner la bibliothéque publique. Le maire n'était pas chez lui; mais un étranger, qui se trouvait là par hasard, me proposa de me conduire à l'endroit où les clefs étaient déposées, m'assurant qu'on me les procurerait

sans difficulté. Surpris, et non moins enchanté de cette offre polie, j'acceptai, et suivis *mon* homme. Je descendis une rue, en remontai une autre, obtins enfin les clefs désirées, et fus introduit par un autre étranger dans l'établissement en question.

Il n'est rien moins que splendide assurément. Toute la bibliothéque de l'hôtel-de-ville est contenue dans une chambre de dix-sept pieds carrés au plus, où règne une extrême confusion. Doubles incomplets, monceaux d'ouvrages de théologie surannée, droit canonique oblitéré. Deux exemplaires de la *Polyglotte de Le Jay* faisaient une singulière figure au milieu de cette misérable collection. Mais il n'y avait rien là de mon goût (tout affamé que je fusse), si ce n'est un ancien *Boetius*, un bon exemplaire du *Quintilien* de 1514, édition Aldine, et un *grand Coustumier de Normandie*, imprimé en caractères gothiques. Ces livres, toutefois, avaient horriblement souffert pendant la révolution. Je remerciai mon *Cicerone* de sa complaisance, et retournai à l'*Hôtel du Grand-Coq* dans les meilleures dispositions du monde en faveur du café et des œufs que j'allais y chercher. M. Lewis, en m'attendant, mettait la dernière main au dessin caractéristique dont je viens de parler. Après déjeuner, nous allâmes visiter l'église, dont la ville prend son nom; et,

d'abord, voyons-en l'extérieur. Les tours qui y sont *attachées* méritent qu'on les remarque et qu'on les admire. Elles tiennent par si peu de chose à la nef, qu'à peine font-elles corps avec elle. Cette particularité est encore plus sensible à la cathédrale de Coutances, où cette partie de l'édifice, néanmoins, sous le rapport de la délicatesse et de la régularité, est peut-être inférieure à la partie correspondante dans l'église de Saint-Lo. Le portail occidental de ce monument est, sans contredit, ce qu'il offre de plus beau à l'extérieur. Il présentait, jadis, beaucoup plus d'intérêt encore, par le grand nombre de statues en haut relief dont il était décoré, et qui *disparurent* pendant les troubles de la révolution. Il faut monter un assez haut perron pour arriver à la porte d'entrée, par où la ville entière semble verser les flots de sa population. Nous nous laissâmes nous-mêmes emporter au gré du torrent, et fûmes bientôt séparés l'un de l'autre.

Je frémis presque en entrant dans la nef (1), où je vis, à gauche, une statue de la Vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et peinte d'une horrible manière. La figure en est aussi

(1) M. Cotman annonce une vue de cette église dans son prospectus.

difforme, aussi vieille, aussi repoussante que l'enluminure est à mépriser. Je ne vis jamais pareil barbouillage. Quel amour religieux, quelles douces émotions, quelle ferveur de zèle la vue d'un tel objet peut-elle exciter dans les cœurs? Il faut que la paroisse ait perdu l'esprit et le goût, pour soûffrir cette monstrueuse production.

En avançant vers le chœur, j'examinai particulièrement l'effet singulier, et, selon moi, fort désagréable, que produisent les piliers et les arches qui supportent la voûte. Ces piliers n'ont point de chapiteaux; les arches s'en élancent brusquement, et sont pointues elles-mêmes comme une fenêtre ogive. Ce style règne assez généralement ici; mais il est à remarquer que les piliers du collatéral droit ont des chapiteaux. Il y a aussi je ne sais quoi d'étrange dans cette rangée de colonnes qui divise en deux parties égales l'espace entre les murs du chœur et les gros murs de l'église. L'absence d'une élégante arcade sur ces masses perpendiculaires en rend l'utilité douteuse, et l'effet incertain. Que l'architecte, en supposant que ce soit le même qui ait bâti l'église de Saint-Lo et la cathédrale de Coutances, ait d'abord exercé ses talens sur la première, ou que ces deux édifices soient l'ouvrage du même artiste, c'est ce que je ne prétends pas décider;

mais il est certain qu'à l'extérieur, comme à l'intérieur, ces deux monumens ont entre eux une grande ressemblance. Comme beaucoup d'autres, en France, l'église de Saint-Lo est étroitement bloquée par les maisons qui l'environnent.

En redescendant le perron par où j'étais entré, je tournai à droite, et demandai le prix de quelques statues de Vierge, en plâtre, coloriées, d'environ trois pieds de haut, et destinées à figurer comme ornement dans les églises. On m'en fit une quarante francs, prétention assez extravagante, selon moi, relativement à l'objet. Nous nous préparâmes à quitter Saint-Lo, vers midi, après nous être accommodés d'une grande et lourde voiture, attelée de deux chevaux, pour nous transporter ici. J'ai vu, près de mon auberge, quelques vieilles maisons curieuses, avec des décorations extérieures semblables à celles du seizième siècle, que l'on rencontre en Angleterre. En quittant la ville, dans la direction de Coutances, après avoir atteint ce que nous appelions les murs du vieux château, et dépassé la porte extérieure, nous fûmes frappés d'un spectacle extraordinaire par la combinaison des objets qui le composent. La ville semble bâtie sur un roc, que l'on dirait recouvert depuis le haut jusqu'au bas de grandes écailles de fer. Au pied ser-

pente la paisible et féconde rivière d'*Aure* (*a*) (1); les environs abondent en pâturages et en collines couvertes de riches taillis. A tout prendre, notre sortie de Saint-Lo, par un brillant soleil de midi, nous procura infiniment de plaisir et de satisfaction.

Une route dure, quoique belle et large comme à l'ordinaire, nous fit bientôt apercevoir les défauts de notre voiture. Elle était spacieuse, à la vérité, et d'assez noble apparence; mais elle manquait de ressorts. De plus, le postillon nous dit gravement qu'il ne pouvait pas s'exposer à faire plus de quatre milles par heure (et

---

(*a*) *Lisez* la rivière de *Vire*. Il y a un grand nombre d'inexactitudes de cette nature dans l'ouvrage. Les compatriotes de l'auteur feront bien de ne lire les noms propres français qu'avec beaucoup de précaution.

(1) Je soupçonne que les *paisibles* eaux de cette rivière furent souvent rougies du sang des huguenots et des catholiques, dans les rudes assauts que se livrèrent MONTGOMERY et MATIGNON, vers la seconde moitié du seizième siècle. A cette époque, Saint-Lo était une des plus fortes villes du *Bocage ;* et c'était par la vallée que je viens de décrire que les troupes de ces deux capitaines s'avançaient ou se retiraient dans leurs attaques respectives sur Saint-Lo. La ville se rendit enfin aux armes victorieuses de Matignon, chef des catholiques. « Le nom de Matignon devint alors célèbre dans toute l'Europe. On écrivit l'histoire de ses expéditions au Bocage, et elle fut

il y en avait plus de douze jusqu'à Coutances), attendu qu'il devait revenir à Saint-Lo le même jour.

La plainte fut inutile; il fallut se résigner, et chercher, dans le spectacle varié d'un riche paysage, l'oubli des cahots et des inconvéniens de la voiture. Nous arrivâmes au joli petit village de Saint-Gilles, au centre duquel, et sur le bord de la route, s'élève une église dédiée à ce saint. Elle était trop attrayante pour ne pas la visiter.

---

imprimée à Paris, chez Rufet. Les peuples chantaient ses louanges dans plusieurs chansons dont je rapporterai quelques couplets :

Au premier iour de mai, par permission divine,
Saint-Lo fut assailli à coups de couleuvrine,
Somme qu'on eût pensé que tout y fût rasé,
En cendre consumé.
Matignon y étoit et sa gendarmerie,
Rampan, Clerel, aussi Agneaux, Sainte-Marie,
Qui sans cesse disoit : Colombières, Rends-toi
Au grand Charles ton roi,
Ou tu perdras la vie.
Colombières répond tout rempli de furie :
De me rendre en poltron qu'on ne me parle mye.
Jamais ne me rendrai ;
J'y veux perdre la vie.

(Seguin, *Histoire militaire des Bocains*, pages 340-384, 1816, in-12.)

Nous pouvions disposer de notre temps; le postillon et les deux vigoureux coursiers de Normandie, qu'il conduisait si lentement, étaient également à nos ordres : *arrêtez !* En cinq secondes nous voilà dans l'église, édifice obscur, désert, sans ornemens, mais ancien. Quelques débris de sculptures étaient jetés çà et là dans de sombres recoins; mais « quel est ce morceau? » dis-je à mon compagnon. Le style annonçait visiblement l'époque de François Ier, et je n'avais encore rien vu de plus intéressant : c'était un Christ mort dans le giron de sa mère, l'un et l'autre sans pieds ni tête. M. Lewis en prit à la hâte une petite esquisse, et nous demeurâmes d'accord que nous n'avions encore rien rencontré de plus curieux ni de plus parfait dans les sculptures de cette époque. Celle-ci était placée sur une tablette de pierre, en avant du mur, et pouvait avoir deux pieds de haut.

Je l'admirais davantage à mesure que je l'examinais plus attentivement. « Voyons si nous ne pourrions pas en faire l'acquisition. » Je laisse M. Lewis dans l'église, où il dessinait quelques autres objets, et me rends aussitôt chez *M. le curé.* Sa maison était un véritable ermitage des champs, entouré d'arbres de différente espèce, dont les fleurs le dérobaient presque à la vue. Le bon homme venait de dîner, et faisait la digestion en se pro-

menant dans son jardin. Il était décemment vêtu, et parut fort surpris de voir un Anglais dans sa solitude. En trois minutes j'avais tout dit. Sans faire la moindre objection, sans même l'observation la plus légère, il jeta un coup d'œil autour de lui, et répliqua froidement : « Ah çà! mais il faut mettre les sabots, parce que le hameau est un peu crotté, à cause de la pluie qui vient de tomber. » Le digne curé mit donc ses *souliers de bois*, surmontés d'une grosse peau, et nous cheminâmes de compagnie vers la porte de l'église, où s'était arrêtée la voiture avec les susdits « vigoureux coursiers de Normandie. » C'était un phénomène pour les villageois, dont une cinquantaine au moins entourait déjà la berline. *Que veut dire tout ceci?* se demandaient-ils les uns aux autres. Nous approchâmes; je fus charmé de voir l'attention des spectateurs à saluer respectueusement l'ecclésiastique. Sous une telle escorte, je me considérai comme en pleine sûreté, et commençai même à espérer un heureux résultat de mes démarches. Mais « on ne pouvait rien faire sans l'adjoint; cela intéressait toute la paroisse, et il fallait tenir conseil. Quelle somme offrez-vous de ce fragment? — Deux louis, répondis-je avec promptitude et d'un air décidé. — *Ah çà, voyons.* » On envoya chercher l'adjoint. Il était non loin de là, dans une auberge que nous appel-

lerions un cabaret. Quand il fut arrivé, le digne curé, élevant la voix, s'adressa au fonctionnaire et aux administrés, dont le nombre s'était considérablement accru, et exposa la requête de *Monsieur l'Anglais, voyageur antiquaire.* Je réclamai alors un moment d'attention; je fis valoir tout ce que mon offre avait de raisonnable, et vis avec infiniment de plaisir que l'on paraissait m'écouter, surtout que l'on supportait mon français.

Les villageois ébahis se regardaient l'un l'autre sans rien dire. Pendant ce temps, M. Lewis nous observait avec l'œil intelligent d'un artiste, et me déclara qu'il n'avait jamais rien vu de si original et de si neuf. Il commençait à mettre son crayon en activité, lorsque MM. le curé et l'adjoint, qui s'étaient consultés à part, se rapprochèrent de moi, et prirent les conclusions suivantes. « Vous « pouvez bien partir, nous y aviserons, et vous « aurez des nouvelles là-dessus. » Je demandai, dans le cas où la décision me serait favorable, qu'on voulût bien envoyer le marbre à Caen, chez M. Pierre-Aimé Lair, à qui j'écrirais en conséquence, et qui serait autorisé à payer les deux louis en recevant l'objet. Nous remontâmes en voiture, fort contens les uns des autres en apparence; et après nous être dit mille fois adieu, nous continuâmes notre route. L'air de satisfaction que

je remarquai sur les traits du curé et de l'adjoint, à la suite de leur entretien secret, me donne la pleine confiance que l'affaire se terminera au gré de mes désirs. (1)

Cette petite aventure, les réflexions qu'elle nous suggéra, la beauté toujours croissante du pays, charmèrent le voyage au point de nous faire presque oublier que notre voiture n'avait point de ressorts, et jusqu'au moment où notre attention fut attirée par la jolie cathédrale de *Coutances*, que nous découvrîmes sur une hauteur à gauche. L'aspect est vraiment imposant, quelque point de vue que vous choisissiez; mais, en venant de Saint-Lo, les approches de Coutances acquièrent un plus haut degré d'intérêt de ces rangées de bouleaux, de coudriers et de hêtres qui bordent la grande route royale. La délicatesse, ou, si l'on veut, la singularité des tours occidentales de la cathédrale, offrait un coup d'œil extrêmement pittoresque. Le soleil, qui brillait de tout son éclat sous un ciel d'azur, vivifiait le paysage, animé encore par le nombre toujours croissant des paysannes et des bourgeoises réunies, confondues pour la promenade du dimanche, et vêtues à cette occasion de

(1) Je n'en ai pas entendu reparler depuis ce moment; mais le projet mérite qu'on y revienne.



leur éclatante parure bleue et cramoisi. Partout l'image de la paix, du bonheur et de l'abondance. Vous eussiez placé des bergers d'Arcadie dans ce tableau, digne d'être reproduit par le pinceau de Claude.

Nous entrâmes dans la ville au grand trot, remontant la grande rue, dont les échos répétaient les coups de fouet multipliés de notre postillon, et descendîmes à la principale auberge, l'*Hôtel d'Angleterre*, à cent pas environ de la cathédrale. Les vêpres finissaient; je me souviendrai longtemps de ce nombreux essaim d'ecclésiastiques qui sortaient en foule par la porte du nord, et couvraient la rue comme d'un grand voile noir. Il n'y en avait pas moins que deux cents; c'étaient les séminaristes qui retournaient à leurs domiciles respectifs, ou plutôt au séminaire, situé dans le voisinage. Après avoir souffert de la violence pendant la révolution, et de l'abandon sous Buonaparte, cet édifice commence aujourd'hui à relever la tête et à prendre un aspect imposant. Singulier spectacle que cette multitude de jeunes hommes coiffés de chapeaux à cornes, vêtus de soutanes noires, et portant des rabats noirs bordés de lisérés blancs. Toutes les femmes étaient dehors, assises devant leurs portes, ou se promenant nonchalamment dans la rue : véritablement l'après-midi était fort belle.

Il se faisait tard; nous commandâmes notre dîner, et sortîmes pour visiter la cathédrale. Nous ne pouvions le faire dans un moment plus favorable : personne dans l'église, éclairée de tous côtés par les rayons étincelans du soleil. Nous avions aussi un guide communicatif et civil, et nous étions bien résolus de recueillir tous les renseignemens qu'il se pourrait. Notre attention fut nécessairement frappée de la singulière disposition des colonnes qui entourent le chœur, ou plutôt qui forment un double collatéral entre le chœur et les murs de l'église comme à Saint-Lo, mais d'une manière encore plus sensible. Par miracle, une Vierge *non peinte*, avec l'Enfant Jésus dans la chapelle derrière le chœur! Malgré tout, je ne vois rien à l'intérieur de l'édifice qui mérite un éloge particulier, excepté peut-être quelques beaux vitraux. Comme à Bayeux, on aperçoit encore, mais à demi effacées, les armoiries de certaines familles nobles, aussi-bien que les armes royales. Dans la croisée nord est un puits profond destiné à fournir de l'eau en cas d'incendie. La chaire est grande, élégante, mais moins riche que celle de Bayeux; l'orgue est petit, comparativement. Peut-être ne faut-il pas reporter l'achèvement de l'intérieur de cette église au-delà du treizième siècle; car je ne saurais souscrire à l'opinion de l'abbé Delarue, qui pense que ce monument fut élevé

par Tancrède, roi de Sicile, à la fin du onzième ou au commencement du douzième siècle. (*a*)

L'extérieur de cette église en est assurément la beauté principale; je vous en fais passer une vue (1). Le style d'architecture offre un caractère tout particulier, qui, autant que j'ai pu en juger, ne s'étend pas, en Normandie, au-delà de Saint-Lo. Nous désirions par-dessus tout monter au haut de la tour du centre, de forme octogone, percée de belles et grandes fenêtres ogives, et commandant un magnifique panorama. Un étage de plus qui l'éleverait de moitié, à partir du toit de la nef, compléterait admirablement la tour centrale de Notre-Dame de Coutances. Tout en gagnant le sommet, nous trouvâmes l'occasion de traverser

(*a*) La cathédrale de Coutances est un édifice du onzième siècle.

(1) Cette planche, grossièrement exécutée, a environ dix-neuf pouces de haut sur quatorze de large. Elle est dédiée à Léonor Goujon de Matignon, évêque de Coutances, et porte la date de 1747. L'artiste s'est représenté lui-même prenant sa vue, perché sur le toit d'une maison, à gauche. Cette acquisition m'a coûté un franc. Saint-Pierre, l'église la plus importante après la cathédrale, est à droite, et forme pour ainsi dire l'arrière-plan : le tout en opposition manifeste avec les règles de la perspective. Mais le lecteur sera dédommagé, sans doute, par la vue exacte et correcte dont M. Cotman se propose d'embellir ses *Antiquités monumentales de Normandie.*

les galeries latérales qui règnent le long des deux ailes. Cette position élevée a quelque chose d'effrayant quand on regarde au-dessous de soi. Ce que nous ne vîmes pas sans un regret infini, ce fut cette détestable couche verdâtre de moisi, provenant ici, comme à Bayeux, de l'enlèvement du plomb (pendant la révolution) pour faire des balles, et, par suite, de l'infiltration des eaux pluviales à l'intérieur; spectacle déplorable que nous avions déjà observé à la voûte de la tour où nous montions, dégarnie elle-même dans un but semblable. Nous continuâmes notre ascension; les jours pratiqués dans la muraille nous permirent d'observer la forme élégante et presque magique des fenêtres ogives des tours occidentales. Plus nous montions, plus cette partie de l'édifice nous semblait charmante et merveilleuse. Enfin nous parvînmes au sommet, et, reprenant un peu nos esprits, nous promenâmes nos regards autour de nous.

La vue était enchanteresse au-delà de l'expression. Coutances est située à quatre milles de la mer. A l'ouest et au midi, l'œil se perd sur l'immense étendue de l'océan; du côté opposé, c'est un vaste et riche paysage formé de bois, de collines, de vallées, et garni de fermes nombreuses. Au nord-ouest paraît *Jersey* au milieu des eaux; presque au sud, s'élance le petit roc isolé de *Gran-*

ville, qui semble défier les brisans éternels de la mer. Une vue de cette nature ne se retrouve peut-être nulle autre part en Normandie; j'affirme du moins qu'on ne l'obtient d'aucun autre des édifices religieux que j'ai visités. Le soleil déclinait rapidement; ses derniers feux donnaient à la mer un éclat plus imposant, au paysage de plus riches couleurs; mais ici les détails sont impossibles. Tout respirait le calme et le bonheur. Le cœur bat plus à l'aise quand l'œil peut se reposer sur un tableau si vaste et si délicieux. Le printemps brillait alors de tout l'éclat de sa parure; l'apparence d'un bel été, la perspective d'une moisson abondante, ajoutaient un charme de plus au tableau. Immédiatement au-dessous, au milieu d'un jardin symétrique, entouré de haies taillées plus symétriquement encore, s'élève isolé le beau palais de l'évêque. On m'avait dit beaucoup de bien de ce prélat; mes regards se promenaient avec complaisance sur le toit de l'édifice habité par un homme qui s'était acquis tant de droits à la reconnaissance de ses semblables. En un mot, je me souviendrai toujours de la vue que l'on découvre du haut de la tour centrale de la cathédrale de Coutances. (1)

---

(1) Je montai au sommet de la grande tour du centre, pour jouir d'une des plus belles vues imaginables. Granville est en face; plus loin, à sept lieues au nord environ, sont les îles de

Nous ne quittâmes cette position qu'avec beaucoup de regret; mais l'heure s'avançait : c'était assez mettre à l'épreuve la patience du cuisinier de l'hôtel d'Angleterre. Encore vingt minutes, et nous étions à table, dans une chambre à coucher garnie d'un meuble de soie verte. Mais le produit

---

Chaussey et de Jersey : c'est un fort beau coup d'œil. Le pays, de tous côtés, vers Saint-Lo, Avranches et Carentan, présente l'aspect d'un jardin fertile, bien cultivé, ombragé de bois. » (*Voyage de Wraxall* (sir Nathaniel), 1775, in-8°.) Un peu avant, l'auteur décrit la ville et les environs; mais je crois pouvoir douter de l'exactitude de la date qu'il donne à quelques maisons, et de celle de la cathédrale dans son état actuel. « Coutances, dit-il, est située sur une hauteur dont la pente est prodigieusement rapide. A l'extrémité du vallon, s'élève un superbe amphithéâtre de collines qui l'environne de tous côtés. Les maisons portent tous les caractères d'une haute antiquité, d'après le style extrêmement grossier de leur architecture. Beaucoup d'entre elles, à n'en pas douter, existent depuis cinq ou six cents ans; et sur l'une, dont la construction mérite une attention particulière, on voit encore, très lisiblement écrite, la date 1007. Sur le point le plus élevé du plateau, au centre de la ville, est la cathédrale. J'ai employé plusieurs heures à l'examen de son architecture. Une beauté grotesque règne généralement dans son ensemble; les ornemens capricieux de l'architecture gothique se marient admirablement, et avec autant d'éléganee que de délicatesse, à plusieurs portions de l'édifice. Il fut commencé en 1047, et Guillaume-le-Conquérant, roi d'Angleterre, assista, quelques années après, à la dédicace solennelle du monument. »

de la cuisine et l'habileté du cuisinier nous rendirent absolument indifférens aux objets qui nous entouraient. Les femmes, même de la plus humble condition, ont généralement des noms agréables. *Victorine*, tel était celui de la fille de chambre à l'hôtel d'Angleterre. Après dîner, nous fîmes un tour sur ce qu'on peut appeler les hauteurs de Coutances. Jamais promenade du soir ne me sembla plus agréable. Dames, bourgeois, suivantes, tout le monde était dehors : les uns assis sur des bancs, les autres réunis en groupes et jasant comme des commères, d'autres encore s'égarant en couples amis. Nous fûmes particulièrement frappés de la beauté des femmes. Une certaine fraîcheur de teint, l'embonpoint qu'on remarque chez la plupart d'entre elles, nous rappelèrent nos Anglaises. J'en vis une dont l'aspect me causa un frémissement involontaire : c'était le portrait trop vivant de feu ma pauvre nièce. On pourrait se croire ici dans une ville de province d'Angleterre. Bien certainement, les femmes normandes ne sont nulle part plus belles ni plus intéressantes qu'à Coutances.

Les entours de la ville sont fort jolis, de quelque côté que vous dirigiez vos pas. Ce qui frappe surtout, ce sont les restes d'un *ancien aquéduc*. L'extrémité la plus rapprochée de la ville est de construction gothique; tandis qu'on voit trois ou

quatre arcades circulaires (*a*) à l'extrémité opposée, vers les éminences d'où il prend sa direction. Dans son excursion du matin, c'était un jour de marché, M. Lewis avait visité cette position ; il en prit une vue charmante. Ici l'aquéduc est sur le premier plan, la cathédrale et l'église de Saint-Pierre dans le lointain. La présence des gens du marché ajoute beaucoup à l'effet ; les jours et les ombres vous paraîtront aussi, je n'en doute pas, combinés de la manière la plus heureuse. Quelque beau qu'eût été le temps de la veille, celui-ci ne lui cédait en rien. Je saisis donc avec empressement l'occasion de visiter le marché et de me confondre avec les gens de la campagne. Les boulevards m'offraient la facilité de remplir à la fois ce double but. Le blé est un des principaux articles

(*a*) L'aquéduc dont il est ici question est plus connu aujourd'hui sous le nom de *Piliers*. Il a fourni de l'eau à Coutances jusqu'au commencement du dix-huitième siècle. La tradition veut qu'il ait été bâti par les Romains, sous l'empire de Constance Chlore, ou de Constantin son fils. Il se composait de seize arches, dont il ne reste, tout au plus, qu'une seule de construction primitive. Il fut reconstruit sous le règne de saint Louis. Des réparations considérables y furent encore faites à la fin du seizième siècle, au milieu du dix-septième, et même au commencement du dix-huitième. Ces dernières eurent peu de succès, et l'aquéduc fut enfin abandonné. (*Extrait d'un manuscrit relatif au département de la Manche.*)

de commerce; il y a de belles halles pour le déposer. Selon toute apparence, ce marché est très fréquenté, et il s'y fait beaucoup d'affaires. Je découvris bientôt, au milieu de cette foule toujours mouvante, notre vieil ami le marchand de *mort aux rats*, occupé à débiter sa poudre, et vêtu, comme à l'ordinaire, d'un habit blanc tacheté de rats peints en noir. Les curieux se pressaient autour de lui, aussi-bien que les acheteurs. Tout était vie et activité. Sur ces entrefaites, un homme s'avança au bord d'une élévation, au-dessous de laquelle il y avait beaucoup de monde assemblé. Cet homme battit la caisse et annonça qu'un paquebot devait mettre à la voile pour Jersey, dans l'après-midi; mais le peuple paraissait trop occupé de ses affaires et de ses plaisirs pour faire attention à lui. Je m'assis sur un banc, et me mis à lire *Richard sans peur*, l'un de ces petits livres à bon marché que j'avais achetés le matin. Pendant ce temps, M. Lewis ne perdait pas une minute, et dessinait la vue dont je viens de parler.

Je m'abandonnais aux réflexions que m'inspirait la scène hétérogène qui se passait sous mes yeux, et je regrettais que quelques uns de mes plus chers amis d'Angleterre ne fussent pas là pour en jouir avec moi, lorsque les sons d'un orgue de Savoie, qui s'approchait par degrés, frappèrent distinctement mon oreille. Le chant était doux,

souvent même agréable. En regardant autour de moi, j'aperçus, derrière le musicien, un homme portant une Vierge de cire avec l'enfant Jésus. C'était pour lui comme un étendard, sous lequel il appelait la multitude, qu'il exhortait à se pourvoir de sa marchandise bibliographique. Assurément j'étais trop bon *roxburgher* pour demeurer inactif sur mon banc; je me levai aussitôt, présentai deux sous, et devins l'heureux propriétaire d'un petit livret, dont notre ami BERNARDO, je le crains bien, m'enviera toujours la possession. L'orgue joua un air, et mon marchand se mit à chanter du nez le cantique suivant.

Cantique spirituel

EN L'HONNEUR DU TRÈS SAINT SACREMENT,

qui est exposé dans la grande église cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul de Rome, pour implorer la miséricorde de Dieu.

AIR : Du Théodore français.

APPROCHEZ-VOUS, chrétiens fidèles,
Afin d'entendre réciter :
Écoutez tous avec grand zèle,
Avec ferveur et piété,
Le vœu que nous avons fait
D'aller au grand saint Jacques;
Grâce à Dieu, nous l'avons accompli
Pour l'amour de Jésus-Christ.

Dieu créa le ciel et la terre,
Les astres et le firmament;
Il fit la brillante lumière,
Ainsi que tous les autres élémens.
Il a tiré tout du néant,
Ce qui respire sur la terre:
Rendons hommage à la grandeur
De notre divin Créateur.

Tous les jours la malice augmente;
Il y a très peu de religion;
La jeunesse est trop pétulante;
Les enfans jurent le saint nom.
Et comment s'étonnerait-on,
Si tant de fléaux nous tourmentent,
Et si l'on voit tant de malheurs?
C'est Dieu qui punit les pécheurs.

Souvent on assiste à l'office;
C'est comme une manière d'acquit;
Sans penser au saint sacrifice
Où s'est immolé Jésus-Christ.
On parle avec ses amis
De ses affaires temporelles,
Sans faire aucune attention
Aux Mystères de la religion.

Réfléchissez bien, pères et mères,
Sur ces morales et vérités:
C'est la loi de Dieu notre père;
C'est lui qui nous les a dictées.
Il faut les suivre et les pratiquer
Tant que nous serons sur la terre.

N'oublions pas qu'après la mort
Nos âmes existeront encor.

Jésus nous en montre l'exemple
Par sa bonté, par sa douceur.
Marchons, allons à son saint temple
Pour le prier avec ferveur;
Pour qu'il répande ses bienfaits
Sur les précieux biens de la terre,
Et qu'il accorde à chaque maison
Sa sainte bénédiction.

Portons, chrétiens, sur nous l'image
De Notre Sauveur Jésus-Christ;
Plaçons-la dans notre ménage,
Sera en tout lieu notre appui.
Il met le chrétien à l'abri
Du feu du ciel et de la terre.
Portons les armes du Seigneur
Pour nous préserver de malheur.

Toujours que la paix chez nous règne;
En bons chrétiens accordons-nous,
Et que tous les troubles s'éteignent;
Nous goûterons un sort plus doux.
Que d'une parfaite union,
Nous jouissions comme des frères:
Ayons confiance en Jésus-Christ,
Nous aurons ses dons infinis.

Adorons tous d'un cœur sincère
Jésus-Christ notre Rédempteur;
Offrons-lui nos vœux, nos prières;
Réclamons-le avec ferveur.

Tous les jours prions le Seigneur
De nous préserver sur la terre,
De malheur et d'accident :
Prions le Sauveur tout-puissant.

Le jour déclinait sensiblement, et ma tâche favorite, ma tâche indispensable restait à remplir. En un mot, je n'avais point vu la BIBLIOTHÉQUE PUBLIQUE. Après deux tentatives malheureuses, j'en fis une troisième qui réussit. Je n'avais point de lettre de présentation, et chacun était occupé à recevoir ses connaissances de la campagne. J'eus donc beaucoup de grâces à rendre à la politesse d'un étranger qui m'accompagna chez le bibliothécaire, son ami ; et comme ce dernier n'était pas chez lui, l'ami se chargea encore de me faire voir l'établissement, qui se trouve à une distance considérable de la cathédrale. La salle où sont déposés les livres est tout-à-fait isolée, longue de soixante pieds anglais environ, basse et assez étroite. Les volumes y sont entassés dans le plus honteux état de confusion. Pour la première fois en Normandie, je vis avec un vif sentiment de plaisir un exemplaire de la *Polyglotte de Complute* (a). Les quatre derniers volumes, reliés en vélin, étaient de grand format et bien conservés ;

(a) Autrement, la *Polyglotte* de *Ximenès*. J'ai déjà dit que l'auteur aurait pu la voir dans la bibliothéque publique de Rouen.

les premiers, reliés en veau, en moins bon état. Pour la première fois aussi depuis que je foulais le sol normand, je vis une assez bonne collection d'ouvrages italiens. Je trouvai là encore, les *Épîtres de Bede,* imprimées par Ascensius, petit in-4°, première édition; quelques éditions *princeps* d'auteurs grecs; un exemplaire de l'*Histoire du Chevalier Bayard,* avec portrait, relié précisément dans le goût de celui dont j'eus la folie de donner neuf guinées à la vente de la *Bibliothéque Roxburghe.* En général, celle de Coutances a grand besoin d'une épuration; et cette observation peut s'appliquer au plus grand nombre des bibliothéques publiques de Normandie. Après avoir remercié mon conducteur de sa patience et de sa politesse, je partis.

En retournant à l'hôtel, je m'arrêtai chez M. Joubert, libraire principal, et « je battis le buisson » pour faire lever du gibier bibliographique. Mon attente ne fut pas remplie. En réponse à mes questions relativement aux impressions en caractères gothiques, M. Joubert m'informa qu'un M. A****, grand et fort homme qu'il appelait *un gros papa*, était dans l'habitude de venir régulièrement tous les ans de Jersey, pour acheter ces éditions précieuses, et qu'il balayait, dans chacune de ses tournées, tout ce qui existait d'anciens exemplaires, même ce qui n'en avait peut-être que

l'apparence. Manoury m'avait dit à peu près la même chose à Caen. M. Joubert est un homme judicieux et fort respectable; il n'est pas simplement *seul imprimeur de monseigneur l'évêque* (Pierre Dupont Poursat), mais en effet à peu près le seul libraire que l'on puisse consulter dans la ville. J'achetai chez lui un exemplaire du *Livre d'Église, ou nouveau Paroissien à l'usage du diocèse de Coutances;* c'est-à-dire le livre contenant les prières ordinaires du diocèse. C'est un in-douze très épais, de sept cents pages à deux colonnes, imprimé en caractères neufs, clairs, extrêmement lisibles, sur papier d'assez bonne qualité, et relié en peau de mouton. Un exemplaire neuf ne me coûta que *trente sous*. Comment peut-on l'établir à un prix si modique? voilà ce que je ne conçois pas. M. Joubert m'apprit qu'il donnait 20 francs pour trente-six pages de composition, et que le papier lui coûtait 12 francs la rame. En Angleterre, il faudrait compter au moins le double.

On s'étonne malgré soi du grand nombre de *jeunes ecclésiastiques* que l'on voit ici. Selon ce qui m'a été dit, le séminaire que l'on bâtit pour eux ne contiendra pas moins que quatre cents élèves. On s'étonne encore malgré soi de la simplicité de leurs manières et de leur maintien. Ils s'entretiennent familièrement avec les plus hum-

bles de leurs ouailles, et paraissent aussi bien accueillis des plus hauts personnages que du petit peuple. Quant à certaines démarches extérieures, ils prennent assez peu de précautions. Un séminariste ira par les rues, chargé d'un paquet que l'on dirait destiné à la blanchisseuse; celui-ci, coiffé d'un chapeau à cornes, tient un chapeau rond à sa main; celui-là porte un ustensile de cuisine; cet autre, une chaise ou une petite table. Chacun les salue sur leur passage. Jusqu'à ce que les bâtimens soient achevés, beaucoup de séminaristes logent dans la ville, et tous aux étages supérieurs des maisons. En un mot, les respectueux égards des bourgeois semblent avoir pour objet *la profession* plutôt que l'individu.

En voici beaucoup, je devrais dire bien peu, sur Coutances. Ce soir, à cinq heures, nous partons, dans le cabriolet de la diligence, pour *Granville*, où nous comptons coucher. Le temps ne m'a permis d'accorder à l'intéressante ville que je vais quitter qu'un examen très superficiel; je le regrette, car la place elle-même et ses environs dédommageraient amplement d'une résidence de huit jours au moins...., et je n'ai passé ici que soixante-douze heures au plus. Une jolie maison de campagne dans le voisinage, principalement du côté de l'aquéduc, serait une acquisition délicieuse pour un ami de la nature et des antiquités.

Un Parisien ne pourrait certainement désirer un séjour plus agréable dans toute la Normandie. Mais *Victorine* nous annonce que la diligence va passer; déjà la côtelette à la Maintenon et le vin de Beaune sont expédiés, et nous préparons tout pour notre départ. Mille fois adieu.

LETTRE XVIII.

VOYAGE A GRANVILLE. — GRANVILLE. — VILLE-DIEU. — SAINT-SEVER. — VILLE ET CHATEAU DE VIRE.

A aucune époque de mon voyage, la nature et l'art n'ont étalé à mes yeux plus de charmes que dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis ma dernière lettre. Préparez-vous donc à une variété de renseignemens qui, je ne crains pas de le dire, ne peuvent manquer de vous intéresser beaucoup. La Normandie est, sans contredit, un pays admirable. Fécondité dans le sol, beautés pittoresques dans la disposition des terres et des eaux, richesse dans les débris de l'architecture des temps passés, attrait puissant et particulier pour nous autres Anglais. C'est ici, dans la ville même d'où je vous écris, à deux cent cinquante pas de l'hôtel du *Cheval-Blanc*, dont nous habitons les murs de granit; c'est ici, dis-je, que résidait et donnait des fêtes l'illustre famille des DE VERES (1). Guillaume-

(1) Le lecteur trouvera les renseignemens les plus circonstanciés sur cette ancienne et noble famille, dans les *Mémoires généalogiques des Familles nobles*, etc., par Halstead. A la

le-Conquérant en fit venir le fameux Aubrey de Veres, qui fut témoin des exploits de son maître, et admis à partager les fruits de sa victoire après la soumission complète de l'Angleterre. Cette famille tire son nom de la ville. Le château, jadis majestueux des de Veres, s'élève encore au-dessus de la petite rivière qui serpente à ses pieds, et fait tourner cent moulins dans son cours; mais depuis long-temps le cor de la vigie a cessé de se faire entendre, et les remparts sont aujourd'hui de niveau avec le roc dont ils faisaient, pour ainsi dire, autrefois partie. Les débris qui subsistent parleront probablement pour eux-mêmes dans le cours de cette lettre.

Je me souviens qu'à la fin de ma dernière, je vous annonçais l'arrivée de la diligence à Coutances, et nos préparatifs de départ pour *Granville*, qui se trouve sur le chemin de Vire. Nous fûmes charmés de rencontrer dans le cabriolet un aimable et savant compatriote, M. M***, lieutenant d'artillerie royale à Woolwich. Nous fîmes promptement connaissance. Il voyageait alors pour visiter tous les ports de mer français. Ce ne fut pas sans une espèce de regret que nous quittâmes Coutances, tant nous trouvions

vérité, ce livre est extrêmement rare; mais, à son défaut, consultez les *Familles nobles* de Collins.

d'*anglicisme* dans l'aspect des lieux et la physionomie des habitans. La soirée était extrêmement belle. Nous montâmes à pied la côte, située à une demi-lieue sur la grande route vers Granville, faisant halte de temps en temps pour jouir de l'aimable paysage au milieu duquel s'élevait la cathédrale de Coutances, toute resplendissante alors sous les rayons dorés du soleil couchant. On trouverait difficilement un tableau de ce genre plus parfait : c'était, sur une échelle moins étendue, le pendant de celui que nous avions admiré, la veille au soir, du haut de cette même cathédrale. M. Lewis atteignait déjà ses crayons, et allait se mettre en besogne, lorsqu'un *en avant*, prononcé par le conducteur, vint le ravir à son extase. Nous reprîmes nos places dans la voiture. Au fond de la vallée, entre les deux montagnes, un jour plus faible éclairait la campagne environnante; tout concourait à me rappeler la justesse de ce charmant passage, où Collins décrit les approches du soir :

. . . . *Gradual, dusky veil.*

« Déployant par degrés son voile sombre. »

Pour la première fois, nous avions affaire à un conducteur ivre. Heureusement la route était large, fort belle, et parfaitement connue des chevaux. Nous en parcourûmes successivement les diverses sinuosités, et la crainte de verser fit

place à l'ennui que nous causaient les criailleries multipliées du conducteur. Il était presque nuit quand nous arrivâmes à GRANVILLE, distant de douze milles environ de Coutances. Nous apprîmes alors que les chevaux avaient déjà fait six milles avant de traverser cette dernière place. Le chemin qui descend à Granville est de roc pur. La vue de l'énorme *bâtiment* que nous traînions derrière nous (car la *diligence* ressemblait tout-à-fait à une maison); les bronchades des chevaux, les aspérités rocailleuses de la route, tout cela nous faisait craindre les plus fâcheux résultats. Par bonheur, il faisait clair de lune. Arrivant enfin à l'une des auberges de l'apparence la plus mesquine qu'on puisse imaginer, et où notre conducteur nous avait persuadé de descendre, malgré de meilleurs avis que nous avait donnés le maître de l'hôtel d'Angleterre à Coutances, nous mîmes pied à terre, Dieu merci, et commandâmes notre souper et nos lits. Le maître, ou la maîtresse, s'appelait *Fouche;* d'après nos instructions, cependant, nous aurions dû présenter nos hommages à *madame Puquet,* ou quelque nom semblable. Il sera bien toutefois, cela soit dit dans l'intérêt de tous ces voyageurs qui s'estiment malheureux s'ils ne logent pas à l'*hôtel principal;* il sera bien d'éviter soigneusement la première auberge à gauche en entrant à Granville : mais pourquoi? Dans un

cas de nécessité, et même dans tous les cas, que personne, excepté les voyageurs difficiles, n'évite le logis de *madame Fouche;* car ses manières sont polies, son langage prévenant, son *farinage* (*a*) doux, agréable, ses lits propres, et ses prix modérés.

Le matin, qui était l'un des plus froids dont je me souvienne, pour cette saison de l'année, M. Lewis se leva de bonne heure, et, comme à l'ordinaire, mit ses crayons en œuvre; mais le temps ne lui permit pas de travailler beaucoup.

Du côté des terres, Granville est défendu par un ravin profond qui en rend l'abord, pour ainsi dire, impraticable. Sur tous les autres points, il est protégé par l'Océan, au milieu duquel on dirait que la ville est tombée perpendiculairement des nues. A la marée haute, on ne peut approcher de Granville, même sur de petits bâtimens, qu'à deux tiers de lieue de distance. A la marée basse, par conséquent, il est entouré d'une multitude de rochers aigus, rempart impénétrable, terrible, contre lequel les assaillans viendraient nécessairement échouer et se perdre. C'est UN GIBRALTAR EN MINIATURE. Les Anglais canonnèrent vivement la

(*a*) Je mets *farinage*, parce que je le trouve ainsi dans le texte. Est-ce un nouveau mot anglais? je ne saurais l'affirmer. Est-ce un mot français? je déclare que non.

place, il y a quelques années; mais ce n'était qu'une diversion politique : on ne tenta point de débarquement. Pendant les guerres civiles, et plus particulièrement au temps de la ligue, Granville eut sa part de désastres. Aujourd'hui c'est une ville silencieuse, morne, déserte, qui ne mérite guère d'être visitée que pour le point de vue qu'elle offre vers *Saint-Malo* et le *Mont-Saint-Michel*. Quant à cette dernière position, n'ayant pas l'espoir de m'y rendre, je l'abandonne. Après le déjeuner, qui était excellent, nous parcourûmes la ville avec notre compagnon de voyage le lieutenant M***. On peut dire que Granville est bâti sur un roc (*a*); les maisons et les deux seules églises qu'il possède sont entièrement de granit. La principale église, je crois du moins que c'était la principale, est assez jolie à l'intérieur, quant à sa construction; mais l'épaisse obscurité qui résulte

---

(*a*) En 1439, un seigneur de Gratot céda le roc de Granville pour l'hommage d'un chapeau de roses vermeilles, au jour de Saint-Jean-Baptiste, à un lord anglais qui avait le projet d'y former une ville; mais Henri VI, roi d'Angleterre, s'en empara, et y fit faire quelques fortifications en 1440. Charles VII, roi de France, l'en chassa en 1445, et augmenta les fortifications, qui furent démolies par ordre de Louis XIV, en 1689. De nouveaux ouvrages furent élevés en 1720, et augmentés en 1744.

En 1750, on jeta les fondemens d'un môle, destiné à ga-

de la teinte du granit, dont les piliers se composent, en rend l'aspect désagréable. Nous vîmes plusieurs confessionnaux, dans l'un desquels un prêtre écoutait deux pénitens à la fois. Sa physionomie était horrible, effroyable; nous pensâmes nécessairement qu'il recevait des aveux auxquels il n'était pas préparé. M. Lewis fit une esquisse de cette figure.

Au bout d'une heure, nous avions terminé l'examen de la ville. Attendu qu'il n'y avait point de voiture publique pour *Vire*, où nous nous proposions de nous rendre immédiatement, nous louâmes un cabriolet et un bon cheval normand. Comme nous demandions si la voiture avait des ressorts, le conducteur nous répondit que nous trouverions tout *très propre*. Notre dépense payée, nous quittâmes, non sans regret, notre aimable compatriote le lieutenant M***, qui continuait sa route sur Saint-Malo, et prîmes le chemin de VIRE. Le temps, pour la saison, était sombre et froid outre mesure; un vent d'est nous soufflait directement au visage. Néanmoins la route était l'une des plus belles,

---

rantir de la tempête les vaisseaux à l'intérieur du port. L'ouvrage fut continué jusqu'en 1772; mais, au mois de février 1773, un ouragan furieux en fit écrouler une partie, qui ne fut réparée qu'en 1784. Les plus hautes marées s'y élèvent à quarante-cinq pieds. (*Extrait d'un manuscrit relatif au département de la Manche.*)

des plus larges et des mieux conditionnées que nous eussions encore vues en France. Elle avait toute la majesté, toute la solidité d'une voie romaine; et, comme elle formait des ondulations sans nombre, nous eûmes la facilité d'observer souvent ses grandes et nobles dimensions. Le pays environnant n'offre pas de grands accidens pittoresques, mais plutôt l'aspect de la fertilité; et si nous eussions été placés sur des siéges plus commodes, ou disposés comme ils le sont ordinairement en Angleterre, nos sensations eussent été plus agréables. La vérité est qu'au lieu de ressorts, ou tout autre chose équivalant à *très propre*, nous avions à lutter contre une *planche dure* suspendue aux deux extrémités par des courroies de cuir; et, comme la route n'était que trop bien ferrée, que le cabriolet recevait en face le souffle glacé du vent d'est, je décrirais difficilement, encore bien que je ne puisse jamais les oublier, toutes les incommodités de notre voyage.

Heureusement enfin nous arrivâmes à *Ville-Dieu*, notre premier relais. Là, nous commandâmes une voiture et des chevaux de poste; mais le directeur de la poste royale, ou plutôt l'aubergiste, nous dit en secouant la tête: « Pour les chevaux, vous en aurez des meilleurs; mais, pour la voiture, il n'y en a pas. Tenez, messieurs, venez voir. » Nous le suivîmes avec de fâcheux pressen-

timens; il nous conduisit sous un hangar où était une espèce de vieux phaéton délabré : » La voilà, messieurs; c'est la seule que je possède en ce moment, » s'écria l'aubergiste. Elle n'avait pas remué de là depuis l'automne précédente, et avait servi de juchoir aux poules et autres habitans emplumés de la basse-cour, longue et paisible possession, dont le dedans et le dehors de la voiture offraient de nombreux et incontestables *témoignages*. Quoi qu'il en fût, comme il n'y avait point apparence de pluie, et que nous apercevions les *ressorts* désirés, nous passâmes sur l'aspect dégoûtant de l'extérieur, et déclarâmes que nous prenions le phaéton. L'eau, les balais, les brosses, les torchons furent mis aussitôt en réquisition ; deux chevaux bien nourris, vigoureux, qui menaçaient de faire sauter notre frêle machine, furent attelés sans délai, et nous voilà sur la route de *Saint-Sever* au galop bruyant de notre équipage. Bénie soit la mémoire de cet artisan qui inventa.... *les ressorts !*

Nous commençâmes à nous remettre de nos misères passées, et, à mesure que nous avancions vers Saint-Sever, il nous semblait voyager sur la *route de Bath*. Le postillon était parfaitement maître de ses chevaux ; nous allions au galop, au trot ou au pas, comme il l'entendait bien, ou plutôt selon qu'il nous plaisait. Les approches du

relais nous semblèrent assez imposans. Une espèce de monastère ou d'église qui se montrait à nous de temps en temps à travers les arbres, et sous les formes les plus pittoresques, nous parut offrir tous les caractères de l'architecture arabe. Saint-Sever est véritablement une position délicieuse. Pendant qu'on changeait les chevaux, nous fîmes un tour au monastère, que nous trouvâmes dans un état de dilapidation plus encore que de ruine. Son aspect était vraiment misérable. J'entrai dans la chapelle, où je vis, transversalement étendu sur un pupitre à gauche, un exemplaire du *Missel de Rouen*, 1759, in-folio très propre, grand papier, non rogné. Je ne doutais pas que je n'en devinsse possesseur moyennant quelques francs; mais assurément on eût vu tant soit peu de sacrilége dans cette démarche. Tout ce qui environne cet édifice désert et dégradé respire la tristesse; mais le pays d'alentour est riche, boisé et pittoresque. Avant la révolution, Saint-Sever était le séjour de la gaîté, de l'abondance et du bonheur; c'est précisément tout le contraire aujourd'hui.

De retour à la poste royale, nous trouvâmes à notre voiture deux autres forts chevaux; mais le postillon avait mis un jeune garçon en campagne pour en amener un *troisième*. Pourquoi cela? le tarif l'exigeait. Un troisième cheval « réciproque-

ment pour l'année, parce qu'il faut traverser une grande montagne avant qu'on peut arriver à Vire.» (*a*) Telle fut l'explication qu'on nous donna; explication tout-à-fait ridicule, selon moi, attendu l'exiguité et la légèreté de notre cabriolet. Il fallut céder, néanmoins; gronder le postillon, c'eût été absurde et inutile, *parce que le tarif l'exigeait!* Mais la *montagne* motivait suffisamment, sans doute, l'addition d'un cheval; et déjà nous imaginions que de grandes merveilles pittoresques allaient se découvrir à nos regards. Les trois chevaux placés de front, nous partîmes avec la rapidité d'un phaéton. Rien ne pouvait sembler plus bizarre, assurément, que notre frêle voiture attelée de trois animaux, capables à eux seuls de traîner la diligence. Nous atteignîmes bientôt cette *grande montagne,* dont la hauteur insignifiante nous fit éclater de rire, et sur le plateau de laquelle Vire est située. La journée avait été sans pluie; des groupes d'hommes et de femmes revenaient de la ville; leurs vêtemens, bleu et cramoisi, égayaient un peu la teinte sombre du jour, et donnaient un certain éclat à la physionomie du paysage. Plus nous approchions, plus ces groupes devenaient nombreux et animés.

(*a*) Je n'ai pas besoin de dire que cette phrase est tout entière en français dans le texte.

Vire est une espèce de Rouen en miniature, si l'on ne considère que le mouvement et la population. Sous le rapport des monumens, c'est une place chétive qui ne saurait lui être comparée. En général les maisons sont bâties de granit, et par conséquent d'un extérieur extrêmement sombre. Le vieux château présente encore de l'intérêt et de la majesté : j'en parlerai tout à l'heure. Nous descendîmes au *Cheval-Blanc*, commandâmes notre dîner pour le soir, comme de coutume, et des lits. Notre première visite fut pour le *Château*. Sachez d'abord que Vire, qui contient une population d'environ dix mille âmes, est assise sur une hauteur, au milieu d'un agréable pays pittoresque appelé le Bocage. Autrefois cette contrée fut aussi féconde en guerres civiles, en horreurs et en dévastations, que le Bocage plus célèbre du midi de la France, pendant la révolution (*a*). En un mot, le Bocage de Normandie fut un théâtre de carnage à l'époque de la persécution des calvinistes ou huguenots. Ce fut dans le voisinage de cette ville, précisément sur notre route de Caen jusqu'ici, que les collines et les vallées retentirent du bruit des armes dans les succès et les défaites

(*a*) Ce Bocage plus célèbre n'est pas au midi, mais dans la partie occidentale de la France. L'auteur fait ici allusion aux guerres de la Vendée.

réciproques de COLIGNY, de CONDÉ, de MONTGOMERY et de MATIGNON. (1)

Voyons maintenant le château. Il est situé à l'extrémité d'une place terminée par une portion du boulevard. Sur le devant sont : la Bibliothéque publique à gauche, et une espèce d'hôtel de ville à droite. Ni l'un ni l'autre de ces objets ne sont d'une architecture remarquable. Plus rapprochée encore sur le devant, est une fontaine où les hommes, les enfans, et surtout les femmes qui exercent le métier de *blanchisseuses,* viennent con-

(1) On trouvera un récit abrégé de ces guerres intestines dans l'*Histoire militaire des Bocains*, par M. RICHARD SÉGUIN; *à Vire*, 1816, in-12. Il sera fait mention de l'ouvrage et de l'auteur dans les pages qui vont suivre. Parmi les manuscrits de la Bibliothéque royale à Paris, sont trois in-folio, qui contiennent divers passages relatifs à Vire. Dans le troisième de ces volumes manuscrits (numéroté 1029 ou 1329), sous le titre suivant : *Armes qui sont à l'église paroissiale de Vire, diocèse de Bayeux*, se trouve une relation de la prise de Vire par le comte de Montgomery, en 1568, vers cinq heures du matin. Les assaillans y sont appelés : Armée *de la prétendue nouvelle religion, les queles auroient pillé et rauagé l'église, rompu, froissé, cassé et ruiné les vitres, greilles, huis et fenêtres, chaires, bancs, siéges, coffres, sacraires, autels, images*, etc.; et cette narration est suivie de deux grands dessins assez bien exécutés, représentant deux familles agenouillées, et qui se trouvaient peintes sur les vitraux de l'église principale.

tinuellement puiser de l'eau, attendu que le bassin déborde toujours.

Le roc vif lui sert de fondations. Tout le corps du château est bâti de cette espèce de pierre. Le *Cheval-Blanc*, c'est l'enseigne de notre hôtel, devrait être nommé plutôt le *Cheval-Noir;* car je ne pense pas qu'un voyageur, pour peu qu'il ait de délicatesse dans l'odorat et la vue, puisse habiter un logis plus sombre, plus obscur et plus malpropre. Nous prîmes le thé dans notre chambre à coucher; elle était tendue de tapisseries, représentant, autant que j'ai pu en juger, les hauts faits de Montgomery et de Matignon, mais tellement barbouillées, tellement salies, qu'il est impossible d'ailleurs d'en expliquer les dessins. En sortant de l'auberge, et remontant la rue, vous tournez à gauche; alors vous apercevez au-dessous de vous, toujours sur la gauche, la grande et belle route de Caen. Véritablement l'aspect des routes royales, dans cette partie de la Normandie, ne peut manquer de frapper l'attention d'un étranger, attendu, surtout, que ces routes se prolongent par monts et par vaux à travers des prairies et des vergers également fertiles dans leur genre particulier de productions. Le voisinage immédiat de la ville est remarquable, autant par la beauté pittoresque des lieux que par le noble état de leur culture. Une excursion sur les hauteurs,

de quelque côté que vous dirigiez vos pas, vous dédommagera certainement du peu de plaisir que vous aura offert une promenade dans les rues de la ville. Certains endroits de ces hauteurs rappellent assez bien la vue des environs de Matlock dans Derbyshire. On trouve ici beaucoup de rocs, d'arbrisseaux et de fougères. Au pied de ces hauteurs serpente une autre *Derwent*, mais moins trouble et moins bourbeuse.

En voilà suffisamment pour une esquisse générale et rapide de la ville. Dans ma prochaine lettre, je vous donnerai quelques détails sur l'*intérieur* de quelques unes des maisons, dont je puis dire que je n'ai encore vu que les *toits*.

LETTRE XIX.

BIBLIOGRAPHIE. — M. ADAM. — M. DE LA RENAUDIÈRE. — OLIVIER BASSELIN. — M. SÉGUIN. — BIBLIOTHÉQUE PUBLIQUE.

Le temps est sombre et pluvieux. N'ayant point envie de sortir, et me sentant d'humeur très communicative, je me suis enfermé dans ma chambre, à côté d'un grand feu de bois, tout entouré de cette sombre tapisserie, mentionnée assez peu honorablement dans ma dernière lettre; et je vais vous informer de ce qui s'est passé depuis. **Livres** et **Bibliomanie**, voilà le principal *refrain de ma chanson actuelle.* Peut-être vous rappelez-vous que, dans mon récit sur la bibliothéque publique de Caen, j'ai parlé accidentellement d'un certain Olivier Basselin; je le désignais comme *l'ivrogne Barnabé de Normandie.* Eh bien, mon ami, ma joie est parfaite, mon bonheur est au comble : je possède un exemplaire des *Vaude-vires* de cet Olivier Basselin, et je le tiens de la main même de l'un des principaux éditeurs, M. Lanon de la Renaudière, avocat, et maire de Tallevende-le-Petit. Cet exemplaire, ainsi que je

l'ai dit au donateur, je le destine à la chère bibliothéque d'Althorp. Mais souffrez que je raconte les choses à ma manière.

Tout à côté de l'hôtel du *Cheval-Blanc* (le meilleur, tout mauvais qu'il soit, et à bien dire le seul de la ville), demeure M. Adam, le principal imprimeur, et le plus respectable de ses confrères. Après avoir parlé de choses et d'autres, et lorsque j'eus examiné particulièrement les *livres d'éducation*, parmi lesquels je fus également surpris et charmé de trouver les *Distiques de Muret* (1),

(1) *Les Distiques de Muret, traduits en vers français, par Aug.* A. Se vend à Vire, chez Adam, imprimeur-libraire; an 1809. Le lecteur ne sera pas fâché de voir comment quelques uns de ces distiques sont rendus en vers français.

1.

Dum tener es, MURETE, *avidis hæc auribus hauri :*
Nec memori modò conde animo, sed et exprime factis.

2.

Imprimis venerare Deum, venerare parentes :
Et quos ipsa loco tibi dat natura parentùm.

3.

Mentiri noli. Nunquàm mendacia prosunt.
Si quid peccaris, venia est tibi prompta fatenti.

4.

Disce libens. Quid dulcius est quàm discere multa !
Discentem comitantur opes, comitantur honores.

5.

Si quis te objurget, malè, cùm quid feceris, illi
Gratiam habe, et ne iterùm queat objurgare caveto.

j'exprimai mes regrets d'avoir traversé tant de villes normandes sans jamais rencontrer à acheter un exemplaire des *Vaudevires d'Olivier Basselin.* « Cela n'est point étonnant, monsieur, attendu qu'il n'a été fait qu'une édition privée de cet ouvrage, qui, par conséquent, ne se trouve point dans le commerce. D'un autre côté, l'édition n'a été tirée qu'à très petit nombre. Vous savez probablement, monsieur, qu'elle a été publiée ici, et.... »

6.

Ne temerè hunc credas tibi qui blanditur amicum.
Peccantem puerum quisquis non corrigit, odit.

1.

Jeune encore, ô mon fils ! pour être homme de bien,
Écoute, et dans ton cœur grave cet entretien.

2.

Sers, honore le Dieu qui créa tous les êtres ;
Sois fils respectueux, sois docile à tes maîtres.

3.

Crains de mentir : toujours c'est en vain que l'on ment;
En avouant ses torts on est presque innocent.

4.

Qu'il est beau d'être instruit ! Aime, acquiers la science ;
Assez d'honneurs, de biens, seront ta récompense.

5.

D'un reproche obligeant, au lieu d'être confus,
Rends grâce à l'amitié, mais n'en mérite plus.

6.

Crains la louange : il est l'ennemi de l'enfance
Celui qui pour ses torts n'a que de l'indulgence.

Je reculai juste un pas, et pas plus. « Ainsi, répliquai-je, je puis espérer maintenant de me procurer le livre. — Doucement, monsieur, repartit M. Adam, on ne trouve pas à l'acheter ici plus qu'ailleurs; mais ne connaissez-vous personne..... — Pas une âme. — Allons, ne vous découragez pas; vous êtes Anglais; et l'un des principaux éditeurs, *bibliomane* fort civil, et grand amateur de la littérature de votre pays (à ces mots je sentis l'espérance et la joie rentrer dans mon cœur), demeure en cette ville : c'est le président du tribunal. Allez le voir. » Je n'avais point de lettre de présentation, et j'hésitais. « Ce n'est rien, dit-il; allez tout droit : il aime vos compatriotes; et soyez persuadé de l'accueil le plus favorable. » Jamais bouche normande ne m'avait paru plus éloquente que celle de M. Adam.

Je quittai aussitôt son magasin, promettant de revenir lui rendre compte de la réception qui m'aurait été faite; et, cinq minutes après, j'étais chez M. Lanon de la Renaudière, président du tribunal, etc. Mon nom a bien du malheur auprès des oreilles gauloises; je l'ai plus d'une fois éprouvé. On en fait une véritable *cacophonie.* M. le président le répéta, je le répétai : « Enfin, donnez-vous la peine de l'écrire, » me dit le bibliomane avec beaucoup de politesse. A peine avais-je tracé le premier jambage de l'n finale qu'il s'écria : « Est-

ce donc vous qui êtes.....» et il cita certains ouvrages bibliographiques dont il est inutile de parler ici. Je n'entendis jamais de débit plus rapide. Je saluai et répondis affirmativement; dès lors je fus accueilli par ce gentleman avec un empressement, une cordialité, une joie dont il me serait impossible de vous donner une idée. Je l'avouerai même franchement, j'étais alors aussi confus que notre ancien ami Caxton le fut jamais en présence de sa patronne la duchesse de Bourgogne. Je montai rapidement l'escalier avec ma nouvelle connaissance en bibliomanie, et remarquai avec un plaisir extrême plusieurs paquets de livres, dont quelques uns anglais, rangés dans l'embrasure de la fenêtre du premier carré, à peu près comme cela se pratique dans cette longue, sinueuse et antique galerie, à moins de trois quarts de mille de l'abbaye de Westminster.

Parvenus au premier étage, mon hôte ouvrit deux appartemens contigus, et s'écria : *Voilà ma bibliothéque.* L'air de triomphe qui accompagna cette exclamation me plut infiniment; mais j'eus lieu d'être bien plus satisfait encore, en examinant l'une des plus jolies, des plus utiles, des plus estimables collections de livres que j'eusse rencontrées jusqu'alors, surtout pour la partie des belles-lettres. La bibliothéque de M. de la Renaudière se compose de neuf mille volumes environ,

dont *huit cents sont anglais.* Le goût du propriétaire a surtout pour objet l'archéologie poétique, c'est-à-dire qu'il recherche tous les ouvrages de nature à faire connaître les progrès de la poésie française et anglaise dans le moyen âge et les temps qui suivent immédiatement. Il parle des *trouveurs* et des *troubadours* avec un enthousiasme qui approche du ravissement; puis il montre du doigt nos Warton, Ellis, Ritson et Southey; exprime à quel point ils lui sont chers; mais finit par déclarer néanmoins qu'il préfère *un peu* Legrand, Ginguené, Sismondi et Raynouard. Quant au vénérable et vivant oracle en ces matières, l'abbé Delarue, il le trouve *un peu trop systématique.* En un mot, M. de la Renaudière possède une collection presque complète d'ouvrages critiques, dans notre langue, et relatifs à l'ancienne poésie. Il me parut fort curieux, fort empressé de connaître l'état actuel de cette branche de la littérature anglaise, ajoutant qu'il méditait lui-même un ouvrage sur la poésie française des douzième et treizième siècles. Selon lui, sa bibliothéque vaut 25,000 francs; et je ne crois pas que cette estimation soit exagérée. Il parle rapidement, avec chaleur, sans relâche; mais il parle bien, et ce qu'il me dit de la renommée d'une certaine bibliothéque située *place Saint-James*, ne pouvait manquer de faire battre le pouls et bouillir le sang de

son historien. Après une visite de deux heures environ, je le priai, et il voulut bien accepter, à dîner avec moi pour le lendemain. Il voulait absolument, avant tout, que je goûtasse son *potage* et son *vol-au-vent;* mais j'avais peu de temps, beaucoup d'occupation, et il me fut impossible de me rendre à ses instances. Enfin, M. de la Renaudière s'approcha d'une armoire en forme de cabinet, en tira un exemplaire non coupé, broché en papier bleu marbré, de ses chers *Vaudevires* d'Olivier Basselin (1), me le présenta, et me dit : « Conservez-le pour l'amour de moi. » Vous pensez bien que j'exprimai ma reconnaissance du mieux qu'il

(1) Le moment est venu de donner au lecteur quelques détails relativement à cet ancien et fameux poète bachique. La France ne produit guère de titre à la célébrité poétique en ce genre. L'amour, les aventures romanesques, la gaîté du cœur et de l'esprit, telles sont les bases principales de ses poëmes du second ordre. Mais ici, dans la personne et les productions d'Olivier Basselin, nous avons un rival du vieil Anacréon, un émule de nos Richard Braithwait, Vincent Bourne, et Thomas Moore. Comme ce volume est peut-être *le seul* qui ait passé en Angleterre, le lecteur en accueillera probablement la notice avec d'autant plus d'empressement et de satisfaction. Commençons par la vie et les occupations d'Olivier Basselin. Mais, attendu que Goujet ne fait aucune mention de ce chansonnier, nous ne pouvons aller chercher des renseignemens que chez les éditeurs de la nouvelle publication de ses ouvrages. Il paraît que Basselin était Virois,

me fut possible; mais il ajouta tout à coup, et fort poliment : « Permettez qu'il soit déposé dans la bibliothéque de milord Spencer; c'est la même

c'est-à-dire habitant de Vire (*). Mais il avait un goût extraordinaire pour la vie des champs; aimait surtout le voisinage immédiat de Vire, et préférait ses vallées paisibles, ses ruisseaux et ses grottes à un séjour plus vaste et plus éloigné. C'était là qu'il portait avec lui ses bouteilles de cidre et ses flacons de vin; qu'il se réunissait à ses bons et joyeux compagnons; qu'il faisait entendre ses accords ardens et improvisés : accords qui se ressentaient toujours de l'esprit jovial de l'auteur. Très rarement, en effet, l'amour ou l'amitié se mêlaient à ses chants. C'était le véritable Anacréon de la fin du quinzième siècle.

Vire, ainsi que le lecteur a déjà pu s'en convaincre, est la principale ville de cette partie de la Normandie qu'on nomme le Bocage; et, dans le Bocage même, peu d'endroits ont été plus célèbres que les *Vaux de Vire*, à cause du grand nombre d'usines qui y existent de temps immémorial. Ce lieu tire son nom de deux vallées principales qui le composent dans la forme d'un T, dont le jambage s'appuie sur la place du château de Vire. Il est assez près de la ville pour en être considéré comme un des faubourgs. Les rivières de *Vire* et de *Virène*, dont le cours est assez rapide, coulent dans ces deux vallées, et se réunissent au pont des Vaux. Elles alimentent plusieurs manufactures de papier et de draps, pour la fabrication desquels la ville de Vire était célèbre dès le quinzième

(*) *Olivier* Basselin naquit à Vire, ou dans les environs, vers le milieu du quatorzième siècle. Il commence ainsi son vaudevire VIII[e] :

Je suis né Bas-Normand....

chose. » Puis il me donna l'adresse du conservateur de la bibliothéque publique, et nous nous

siècle. Basselin lui-même était fabricant d'étoffes (*). C'est dans une de ces vallées qu'il a passé sa vie à fouler ses draps, et à composer ces chansons gaies, contenues dans le volume dont il s'agit, *Discours préliminaire*, page 17, etc. Olivier Basselin est le créateur du mot *vaudevire*, dont on a fait depuis *vaudeville*. D'après une observation à la page 16, il paraît encore que Basselin serait le père de la poésie bachique en France. Il fréquentait les fêtes publiques; les riches l'admettaient avec plaisir à leur table, où le vaudevire était tellement goûté, qu'il passe pour avoir fait oublier les *Contes*, *Fabliaux*, ou chansons d'amour (1). (Page xviij.)

Sur ce point-là, soyez tranquille :
Nos neveux, j'en suis bien certain,
Se souviendront de Basselin,
Père joyeux du vaudeville. (Page xxiij.)

On croit que Basselin mourut vers la fin du quinzième siècle. Le premier éditeur de ses OEuvres est *Jean le Houx*, poète et avocat de Vire, né vers le milieu du siècle suivant. Le Houx

(*) Et propriétaire d'un moulin dont on assure qu'il perfectionna les procédés.

(1) Dans ces fêtes publiques et particulières, le maître de la maison priait ordinairement l'un des convives de réciter ou de chanter des couplets de nature érotique ou chevaleresque, et cet usage était pratiqué en Normandie plus que tout autre part en France :

Usaige est en Normandie
Que qui hebergiez est qu'il die
Fable ou chanson à son hoste. (*a*)

(*a*) Extrait de *Jehan le Chapelain.*

quittâmes les meilleurs amis du monde, pour jusqu'au lendemain.

---

s'exerça lui-même dans le genre de Basselin, et préférait la poésie à sa profession. Les éditeurs du volume dont je m'occupe nous ont donné une pièce de sa composition. C'est un *Vaudevire pour le jour de la Saint-Yves, fête des avocats.* Je place ici les troisième et quatrième couplets, comme échantillons de cette muse imitatrice.

Que les auares advocats
Gaignent à se rompre la teste,
Pourvu que je sois de leur feste,
Certes ne me souciray pas
De leur procez ni de leurs sacs.

Mieux vaut vuider et assaillir
Un pot qu'un procez difficile;
Au moins cela m'est plus utile,
Car les procez me font vieillir;
Le bon vin me fait raieunir.

Le Houx fait ainsi l'éloge de Basselin:

De ce Virois conservons la mémoire,
A tout le moins à la table en beuvant;
Lequel ne but jamais en rechignant,
Et qui nous fait si joyeusement boire.
Une bonne boisson
Prise avec marisson
Par un saturnien,
Ne lui fait point de bien.
Mais le vin honoré d'un gentil vaudevire,
N'apporte que santé en ne beuvant du pire.

Les poésies de Basselin furent imprimées par Le Houx,

Je revins chez M. Adam, l'imprimeur-libraire, tenant élevé mon exemplaire bleu des *vaudevires,*

---

deux fois au moins avant l'an 1600; mais il prit quelques libertés dans le texte, en appropriant le style à l'époque où il vivait. Le Houx fut persécuté par le clergé, qui lui reprocha la licence de ses compositions. Il ne put obtenir son pardon qu'en faisant un voyage à Rome, et en supprimant ses propres publications. La première édition a tout-à-fait disparu aujourd'hui. Quant à la seconde, ou dernière, les éditeurs de la présente réimpression paraissent n'en avoir connu que deux exemplaires. Le titre de cette édition est ainsi : *Le Livre des Chants nouveaux de Vaudevire, par ordre alphabétique, corrigé et augmenté, outre la précédente impression, à Vire, chez Jean de Cesne, imprimeur.* Elle est sans date. Le Houx mourut en 1616, et cette édition passe pour avoir été publiée avant sa mort. C'est sur le texte de cette édition, et sur le texte plus authentique d'un manuscrit in-8°, en lettres gothiques, contenant à la fois les poésies de Basselin et celles de Le Houx, et probablement du temps de ce dernier, que se sont réglés les éditeurs de l'impression actuelle. Ce manuscrit appartenait à un médecin nommé Polinière. Les changemens qu'on avait faits dans l'orthographe ont été corrigés d'après les compositions plus anciennes de *Charles d'Orléans* et d'*Alain Chartier.* Il paraît d'ailleurs hors de doute que les auteurs de la présente édition n'ont pas connu le manuscrit original, assez élégant, également écrit en lettres gothiques, que j'ai eu occasion de citer ci-dessus, comme appartenant à M. Pluquet (*).

Ouvrons maintenant le livre que nous avons sous les yeux,

(*) Ce manuscrit n'appartient pas à M. Pluquet, mais à M. Édouard Lambert, de Bayeux.

comme preuve incontestable de l'heureux succès de ma visite à M. de La Renaudière. « N'est-ce pas

---

et parlons de ce qu'il contient. C'est un joli volume dont le format approche de l'octavo royal. Le faux titre porte : *Les Vaudevires, par Olivier Basselin.* Le titre entier : *Les Vaudevires, poésies* du quinzième siècle, par OLIVIER BASSELIN, *avec un discours sur sa vie, et des notes pour l'explication de quelques anciens mots. Vire*, 1811. Au revers du titre se trouvent les noms des habitans de Vire (au nombre de dix), par les soins et aux frais desquels l'édition a été publiée. Le discours préliminaire et les notes qui l'accompagnent occupent les trente-six premières pages. Le texte du poète commence sous le titre : *Les Chants du Vaudevire, par Olivier Basselin.* Les poésies, comprenant soixante-six vaudevires, occupent cent vingt pages. Les notes terminent le volume à la page 131. Au bas de cette dernière page on lit : *De l'imprimerie de F. Lecourt, à Avranches.* Pour l'honneur de Vire et de son vieux poète, le livre aurait dû être *imprimé* aussi-bien que publié dans cette dernière ville. Je ne vois, d'ailleurs, dans l'exécution typographique, ni la perfection ni le luxe qui auraient pu motiver les craintes de M. Adam. Malgré tout, et attendu qu'il s'agit d'une édition de province, le livre me paraît en général très soigné.

Je vais donner maintenant quelques extraits de ce *père de la poésie bachique* en France; et je dois commencer par ceux qui sont plus particulièrement consacrés à Bacchus.

VAUDEVIRE II.

Ayant le dos au feu et le ventre à la table,
Estant parmi les pots pleins de vin délectable,
Ainsi comme un poulet

donc, monsieur, me dit-il, que je vous ai bien conseillé? Ma foi, vous avez bien joué votre rôle. C'est un livre de la plus grande rareté, même chez nous. » Je lui laissai le précieux dépôt, en

---

Je ne me laisseray mourir de la pepie,
Quand en devroy avoir la face cramoisie
Et le nez violet.

Quand mon nez deviendra de couleur rouge ou perse,
Porteray les couleurs que chérit ma maîtresse.
Le vin rend le teint beau.
Vaut-il pas mieux avoir la couleur rouge et vive,
Riche de beaux rubis, que si pasle et chétive
Ainsi qu'un buveur d'eau? (1)

VAUDEVIRE XXIX.

Je ne trouve en ma médecine
Simple qui soit plus excellent,
Que la noble plante de vigne
D'où le bon vin clairet provient.

Il n'y a chez l'apothicaire
De drogue que je prise mieux,
Que ce bon vin qui me fait faire
Le sang bon et l'esprit joyeux.

Qu'on ne m'apporte point de casse,
Et qu'on ne courre au médecin :
De vin qu'on remplisse ma tasse,
Qui me voudra rendre bien sain.

(1) Le troisième vaudevire commence de cette manière épigrammatique :

Adam, c'est chose très notoire,
Ne nous eust mis en tel dangier,
Si au lieu du fatal mangier
Il se fust plustost pris à boire.

disant que j'allais sur-le-champ visiter la bibliothéque publique. Il parut surpris de la passion que je manifestais pour les livres, et me demanda si j'avais jamais *publié* quelques ouvrages *biblio-*

En mon récipé qu'on ordonne
Que je boirai vin d'Orléans;
La recette me sera bonne,
Les médecins honnestes gens.

Mais s'ils m'ordonnent de l'eau douce,
Ou la tisane simplement,
Sont gens qui veulent tont de course
Me faire mourir povrement.

Je ne veueil ni laict, ni fruitage;
De ce je ne snis point friant.
Mais je vendrois mon héritage
Pour avoir de ce vin riant.

O que c'est dure départie
De ma bouche et de ce bon vin;
A tous ceux-là je porte envie
Qui ont encor le verre plein.

La plus grande partie du onzième vaudevire se fait remarquer par une belle, bonne et franche gaîté :

VAUDEVIRE XI.

Certes *hoc vinum est bonus:*
Du mauvais latin ne nóns chaille,
Se bien congru n'estoit ce jus,
Le tout ne vaudroit rien qui vaille.
Escolier j'appris que bon vin
Aide bien au mauvais latin.

Ceste sentence pratiquant,
De latin je n'appris guère;

graphiques ; « car enfin, monsieur, ajouta-t-il, la plupart des Virois ne savent rien de la littérature anglaise.....» Mais je venais de me convaincre qu'il

---

Y pensant estre assez sçavant,
Puisque bon viu aimoy à boire.
Lorsque mauvais vin on a bu,
Latin n'est bon, fust-il congru.

Fi du latin, parlons françois,
Je m'y recognoy davantage ;
Je veux boire une bonne fois,
Car voici un maistre beuvrage ;
Certes si j'en beuvoy souvent
Je devieudroy fort éloquent.

Voici comme il remercie gaîment son aimable Amphitryon, à la fin d'un dîner copieux :

VAUDEVIRE XVI.

C'est assez, troupe honorable,
De ces gentils chants virois ;
Il faut se lever de table,
Le reste en nne autre fois ;
Car peut-estre
Que le maistre
Qui nous assemble céans
N'ose dire
Le martyre
Et mal que luy font les dents :
Souvent incommodité
Provient d'avoir trop chanté.

Mais il est trop voloutaire
Pour avoir le cœur marry

existait une exception brillante à cette règle générale de censure. Je me transportai donc chez M. l'*abbé des Mortreux*, conservateur de la bibliothéque

---

D'avoir veu la bonne chère
Que nous avons fait chez luy.
Monsieur l'hoste,
Voyez, j'oste
Mou bonnet honnestement.
On me prie
Que je die
Qu'on vous rend grâces humblement;
Mais si le vin reste au pot,
Sommes encor de l'écot.

Faites-en laver la bouche
A quelques uns d'entre uous,
Avant qu'un varlet y touche,
Puisque tout despend de vous.
Je ne cure,
Je vous jure,
Jamais ma bouche autrement.
Nostre hostesse,
Je vous laisse
Mille mercis en payement;
Cecy seroit esventé,
J'en boy à vostre santé.

J'ay ouy dire à ma grand'mère,
Tousjours des vieux on appreud,
Que de la goutte deruière
La bonne chère despend.
Boune femme,
Que ton âme
Puisse estre au ciel en repos!

publique. Il était allé dîner en ville. Je demandai, et l'on m'enseigna l'endroit où je pourrais le trouver. Mais, considérant qu'il était un peu trop tôt, à

J'ay envie,
Si j'ay vie,
D'ensuivre bien tes propos;
Quand sur le bon vin je suis,
J'en laisse moins que je puis.

Dans le vingt-deuxième vaudevire, Basselin varie ainsi la mesure de ses vers:

VAUDEVIRE XXII.

Hé! qu'avons-nous affaire
Du Turc ni du Sopby,
Don don.
Pourvu que j'aye à boire,
Des grandeurs je dy fi,
Don don.
Trinque, seigneur, le vin est bon:
Hoc acuit ingenium.

Qui songe en vin on vigne,
Est un présage heureux,
Don don.
Le vin à qui reschigne
Rend le cœur tout joyeux,
Don don.
Trinque, seigneur, le vin est bon:
Hoc acuit ingenium.

Meschant est qui te brouille,
Je parle aux taverniers,
Don don.

deux heures, même en France, pour déranger un gentleman d'une fonction de cette importance, je me promenai, dans les environs de la rue où il

---

Le beuvrage à grenouille
Ne doit estre aux celliers,
Don don.
Trinque, seigneur, le vin est bon :
Hoc acuit ingenium.

Que ce viu on ne coupe,
Ainçois qu'on boive net.
Don don.
Je prie toute la troupe
De vuider le godet,
Don don.
Trinque, seigneur, le vin est bon :
Hoc acuit ingenium.

J'ai déjà remarqué que la muse de Basselin s'attache presque toujours à célébrer les effets physiques du vin sur le corps et les esprits animaux, et qu'elle néglige ordinairement les émotions plus douces de la DOUCE PASSION. Il n'a donc point associé la déesse de la beauté aux hommages qu'il rend au dieu du vin. Il n'a point

Drop from her myrtle one leaf in his bowl.
« Dans le jus divin de la treille
Trempé le myrte des Amours. »

Lui arrive-t-il d'introduire une femme sur la scène? Il le fait comme on le verra dans les couplets suivans, où l'on retrouve encore autant de facilité dans l'exécution que d'harmonie dans la coupe. Le refrain de ces couplets s'adapterait merveilleusement à une chanson bachique.

dînait, pendant une bonne heure et demie; après quoi je hasardai de frapper à la porte d'une maison de belle apparence, et demandai l'*abbé biblio-*

VAUDEVIRE XIX.

En un jardin d'ombrage tout couvert,
Au chaud du jour, ay trouvé Madeleine,
Qui, près le pied d'un sycomore vert
Dormoit au bord d'une claire fontaine;
Son lit estoit de thym et marjolaine.
Son tetin frais n'estoit pas bien caché:
D'amour tonché,
Pour contempler sa beauté souveraine,
Incontinent je m'en suis approché.
Sus, sns, qu'on se resveille,
Voici vin excellent
Qui fait lever l'oreille;
Il fait mol qui n'en prend.

Je n'eus pouvoir, si belle la voyant,
De m'abstenir de baizotter sa bonche;
Si bien qu'enfin la belle s'esveillant,
Me regardant avec un œil farouche,
Me dit ces mots: Biberon, ne me touche,
Tn n'es pas digne avec moi d'esprouver
Le jeu d'amer:
Belle fillette à son aize ne couche
Avec celuy qui ne fait qu'yvrogner.
Sus, sus, qu'on se resveille,
Voici vin excellent
Qui fait lever l'oreille;
Il fait mol qui n'en prend.

Je lui responds: Ce n'est pas déshonneui
D'amer le vin, une chose si bonne:

graphique. « Il est ici, monsieur, et vient précisément de quitter la table : puis-je lui dire votre nom? — Je suis étranger, Anglais, recommandé

Vostre bel œil entretient en chaleur,
Et le bon vin en santé, ma personne.
Pour vous amer, faut-il que j'abandonne
Le soin qu'on doit avoir de sa santé ?
Fi de beauté
Qui son amant de desplaisir guerdonne,
Au lieu de bien qu'il avoit mérité.
Sus, sus, qu'on se resveille,
Voici vin excellent
Qui fait lever l'oreille ;
Il fait mol qui n'en prend.

J'aime bien mieux l'ombre d'nn cabaret
Et du bouchon de taverne vineuse,
Que cil qui est en un beau jardinet.
La belle alors me respond dépiteuse :
Tu ne m'es bon, cherche une antre amoureuse.
Puisque par toi j'ai perdu mes amours,
Tousjours, tousjours,
Contre l'amonr et la soif rigoureuse,
Que sois, bon vin, armé de ton secours.
Sus, sns, qu'on se resveille,
Voici vin excellent
Qui fait lever l'oreille;
Il fait mol qni n'en prend. (Page 33.)

La place me manque pour d'autres extraits; peut-être même trouvera-t-on que j'en ai trop accordé aux vers de Basselin; mais il s'agit d'un livre intéressant sous tous les rapports, et pour l'archéologue littéraire et pour le bibliomane. J'ajouterai seulement, d'après les notes très détaillées, insé-

par M. de La Renaudière, et je désire voir la bibliothéque publique; mais je repasserai dans une heure. — Non pas, monsieur, non pas; M. l'abbé vous recevra sur-le-champ. » Aussitôt parut un homme de bonne mine, de belle taille, d'un ex-

---

rées au volume que je tiens de M. de La Renaudière, l'un des éditeurs, qui en projette une nouvelle édition corrigée et augmentée, j'ajouterai seulement que l'édition privée dont je m'occupe n'a été tirée qu'à CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES, dont dix sur papier rose, fabriqué à Vire, dix sur beau vélin, dix sur vélin in-4°, et dix sur papier ordinaire, in-4°. Dans l'édition qu'il médite (*), M. de La Renaudière se propose de séparer les poésies de Basselin de celles de Le Houx, dont on a inséré plusieurs pièces dans le volume que j'ai sous les yeux. Il se propose encore de donner des notes sur les coutumes locales, les événemens et les lieux mentionnés ou indiqués par Basselin, etc. Je crois encore devoir informer que ce gentleman est auteur de l'article *Basselin* dans la *Biographie universelle*, qui le compte au nombre de ses collaborateurs assidus. Mon exemplaire vient d'être relié par C. Lewis, en maroquin rouge, avec les ornemens convenables de dorure. Que le bibliomane enthousiaste qui m'en a fait présent reçoive ici les remercîmens que je dois à la générosité de ses sentimens, à l'amabilité de son caractère.

(*) Dans un *addenda* placé à la fin du premier volume, l'auteur dit que la nouvelle édition dont il s'agit vient de paraître, par les soins de M. Louis Dubois, etc. L'édition de M. Louis Dubois n'a rien de commun avec celle que M. de La Renaudière pouvait, ou peut encore projeter. Il est même évident que M. Louis Dubois, sur plusieurs points, a pensé tout autrement que les éditeurs de 1811.

térieur respectable, frisé, poudré de tout point. Je rencontrai rarement de physionomie plus prévenante. Le salut de l'abbé fut aussi gracieux que son abord était engageant. Il me dit que je n'avais qu'à l'accompagner à l'établissement que je désirais visiter. Puis, sans dire adieu à ses amis, il prit son chapeau, me fit passer le premier en sortant de la maison, et en moins d'une minute, à mon grand étonnement, je me trouvai dans la rue avec l'abbé des Mortreux, tout droit sur la route de la *Bibliothéque publique*. Chemin faisant, nous entretînmes constamment une conversation familière. «Il paraît, M. l'abbé, que l'on aime ici la littérature....; mais permettez-moi d'abord de vous féliciter sur la beauté des alentours de votre ville. — Oui, nous montrons assez de goût ici pour la littérature en général. Quant aux environs de Vire, nous serions véritablement coupables de n'en pas apprécier les beautés.» Au bout de cinq minutes, nous arrivâmes à la bibliothéque.

Les volets de la salle étaient fermés; le digne abbé les ouvrit aussitôt. Pour la première fois alors, en Normandie, je vis l'apparence d'une bibliothéque véritable, antique, exempte de mutilations et de pillage. La salle ne porte guère que vingt-deux pieds en carré. Je me mis sans délai à l'ouvrage, travaillant des yeux et des mains, espérant fortement, persuadé même que j'allais décou-

vrir, soit quelque bon vieux classique grec ou latin, soit quelque chronique ou roman en français; mais, hélas! mes yeux et mes mains furent trompés. Voici l'histoire de la bibliothéque : elle fut fondée par M. *Pichon;* celui-ci ayant été fait prisonnier par les Anglais à la prise de Louisbourg, en 1758, demeura long-temps en Angleterre, sous le nom de Tyrrel. Il y vécut d'une manière honorable, et même dans un état d'aisance. Ce fut là qu'il fit sa collection: était-ce à la dispersion des bibliothéques de nos Mead, Foulke, Rawlinson? je l'ignore. Il emporta ses livres avec lui à Jersey, où il mourut en 1781, et les légua, au nombre d'environ trois mille, à Vire, son pays natal. M. des Mortreux, de qui je tiens ces détails, a écrit un petit Mémoire sur Pichon. Le portrait de ce dernier, exécuté par un artiste anglais (pendant son séjour parmi nous), décore la bibliothéque, avec laquelle, je l'espère, le modèle partagera la reconnaissance d'une postérité reculée. Les couleurs de ce portrait sont altérées; mais il est facile de voir que M. Pichon était doué d'une physionomie expressive et réfléchie. M. Lewis ne pouvait pas tout faire; autrement son crayon fidèle m'en eût donné une copie que j'aurais fait graver à Paris par un burin français.

Chose merveilleuse! cette collection de livres fut respectée pendant la révolution, tandis que la

bibliothéque voisine, des *Cordeliers*, fut saccagée sans pitié. Mais, je le dis à regret, les livres sont misérablement exposés à l'humidité, dans leurs rayons. N'attendez pas ici de détails bien remarquables. Les portes en bois, de la bibliothéque, ornées de sculptures gothiques, sont tout-à-fait en rapport avec le dépôt qu'elles protègent. Parmi les plus anciens livres imprimés, j'ai vu une mauvaise édition de *Sweynheym* et *Pannartz*; c'est l'ouvrage de saint Augustin, intitulé: *de Civitate Dei*, imprimé en 1470; plus, les *Sermons de Thomas de Utino*, grand in-folio, imprimé par *Gering*, dans la dix-septième année du règne de Louis XI, c'est-à-dire vers l'an 1471 (*a*). Ce dernier exemplaire était assez bien conditionné. Une petite *Bible* latine, imprimée en caractères gothiques par Froben, en 1495, me séduisait assez; mais un autre piquant petit volume, contenant divers traités, également exécuté en caractères gothiques par mon vieil ami Guido Mercator (1), me séduisit davantage, et je ne pus m'empêcher de demander, moitié sérieusement,

---

(*a*) Cette phrase contient deux erreurs: il faut lire *Léonard*, au lieu de *Thomas*; et 1478, au lieu de 1471. (Voyez PANZER, t. II, p. 281.)

(1) On trouvera une notice sur cet imprimeur, et le *fac simile* de son estampille, dans le *Décaméron bibliographique*, tom. II, p. 33-6.

moitié par forme de plaisanterie, si, moyennant un louis, je ne pourrais pas en devenir possesseur. « Mon ami, me dit l'abbé en souriant, on fait voir les livres ici, on les lit même; mais on ne les vend pas. » Je sentis toute la force de cette réplique, et me promis bien de ne plus inviter un ecclésiastique à se défaire d'un volume gothique, fût-il imprimé par mon vieil ami Guido Mercator. Ne voyant plus rien, pour ainsi dire, qui méritât de m'occuper, je m'informai, auprès de mon aimable guide, de la BIBLIOTHÉQUE DES CORDELIERS, dont il venait de me parler. J'appris alors qu'elle se composait principalement de droit canonique et civil, et qu'elle avait été, à la lettre, presque détruite; qu'il était cependant parvenu à réunir beaucoup de fatras théologique (ce sont ses expressions); qu'il avait vendu ces livres *trois sous* pièce, et qu'avec le produit de cette vente il avait acheté d'excellens ouvrages pour la bibliothéque. J'aurais voulu avoir la criblure de ce *fatras théologique;* peut-être eussé-je trouvé, au milieu des immenses piles de la *Vulgate*, une *Bible d'Olivet*, ou un *Nouveau-Testament* de *Tyndal*, à l'époque de la supériorité momentanée des calvinistes. Je cherchai du moins à me persuader que cette supposition n'était pas absolument dénuée de fondement. Je remuai, en conséquence, haut et bas et partout; mais je ne trouvai rien. Il ne me restait

donc plus qu'à remercier très cordialement l'abbé, de sa patience à souffrir mes questions et mes recherches; je m'excusai surtout de l'avoir enlevé à son cercle d'amis. « Soyez tranquille, répliqua l'abbé, la chose ne vaut pas qu'on y pense ni qu'on en parle. » Avant de quitter la bibliothèque, il me fit voir la liste des personnes qui venaient journellement y faire des lectures. « Il y en avait généralement, me dit-il, de quinze à vingt, et toutes fort studieuses. » Je remarquai, en outre, les noms de *quatre-vingt-douze* personnes au moins, qui briguaient l'honneur et le privilége d'être admises dans la *Bibliotheca pichoniana*. Assurément les étudians du *Calvados* ne montrent point de paresse à s'instruire.

Le même jour, c'était la troisième fois, je retournai chez M. Adam pour emporter, Jason bibliomane, la toison que je venais de conquérir. Je fus salué en entrant par un grave et grand gentleman que M. Adam me présenta. Il s'appelait Seguin. Il m'attendait depuis trois grands quarts d'heure, me dit-il, ajoutant que, tout commerçant qu'il était, il avait aspiré au titre d'auteur. Il a, en effet, composé deux volumes sur le Bocage (1). Ils sont assez intéressans, mais d'une

(1) Le premier ouvrage est intitulé : *Essai sur l'Histoire de l'Industrie du Bocage en général, et de la ville de Vire sa*

exécution typographique pitoyable et incorrecte. Il les vend lui-même, et lui seul. J'exprimai le désir de me procurer ces ouvrages. Il sortit alors,

---

capitale, *en particulier*, etc., par RICHARD SEGUIN. *A Vire*, *chez Adam*, *imprimeur*, *an* 1810, in-12. Il est probable que j'ai importé le premier, en Angleterre, cet utile et compacte in-12. On y trouve un tableau si varié, si animé, des mœurs, des coutumes, du commerce, des occupations des Bocains et des Virois, que le lecteur, j'en suis persuadé, accueillera les extraits suivans avec plus d'indulgence que de blâme.

MANUFACTURES DE DRAP ET DE PAPIER.

« La réunion des deux rivières de *Vire* et de *Virène*, ainsi que de plusieurs ruisseaux, a encore facilité en cette ville l'établissement de deux autres belles manufactures, la *Draperie* et la *Papeterie*. La Virène, dont les eaux claires et limpides roulent sur un sable doré, semble avoir été placée exprès par la nature pour l'emplacement des moulins à papier; car les bords de la Vire étant couverts de moulins à fouler, et les eaux de cette rivière étant continuellement troublées par la crasse des dégrais des draps et tiretaines qu'on y foule en grande quantité, elle ne serait guère propre pour la papeterie; cependant il s'y en est établi quelques unes depuis la grande inondation de Vire, arrivée en 1782.

« Plusieurs moulins à foulon ayant été entraînés par les eaux, quelques fabricans de papier achetèrent les emplacemens situés sous le château de Vire, et y bâtirent plusieurs moulins, qu'on y voit. On en trouve aussi quelques uns sur la petite rivière de Maisoncelles, qui se jette dans la Vire, au-dessus de cette ville; mais le plus grand nombre des papeteries

disant qu'il allait en chercher un ou deux exemplaires, et me pria de l'attendre. Pendant ce temps, M. Adam m'informa que M. Seguin était un riche

---

de Vire, et les plus belles de tout le Bocage, sont sur la Virène. Au commencement du quatorzième siècle, le papier fut inventé par un citadin de Padoue, en Italie. Auparavant on ne faisait usage que de parchemin. On ne commença à s'en servir en France qu'en 1342. Toute la vallée des Vaux-de-Vire est remplie de moulins à papier, de vastes magasins, tant pour loger le chiffon, la colle et les autres matières premières, que pour le papier de toute espèce qu'on y fabrique en grande quantité. Toutes ces usines, ainsi que les maisons des manufacturiers qui les accompagnent, sont bâties presque toutes en pierre de taille, et bien construites, etc., etc. (Page 156.)

« Quoiqu'on ne puisse fixer au juste l'établissement de la papeterie à Vire, il paraît pourtant que c'est dans le courant du seizième siècle, puisque, dès l'an 1600, il y avait déjà des moulins à papier bâtis dans les Vaux-de-Vire; ainsi il y avait à peine deux siècles que cette invention était connue, qu'on en fabriquait déjà à Vire. Les manufacturiers de cette ville tirent la plus grande partie du chiffon nécessaire, de la ci-devant Bretagne. Tout le papier de cette fabrique est exporté en différentes villes de l'intérieur, à Rouen, au Havre, et surtout à Paris, où il en est vendu la majeure partie. » (Page 159.)

Le paragraphe suivant nous apprend que sainte Anne est la patronne des papetiers, et que l'anniversaire de sa naissance est célébré par la suspension générale des travaux, par des processions et des réjouissances parmi les ouvriers. Cependant

et respectable commerçant; mais qu'ayant parlé un peu sévèrement des manufactures de Vire, dans sa *première* publication sur l'*Histoire* civile

---

les fabriques de DRAPS sont plus considérables. Le style de l'auteur s'anime, et devient tout-à-fait pittoresque dans un passage de la description qu'il en donne.

« Quoi qu'il en soit, cette manufacture, établie à Vire, ne tarda pas à y faire de grands progrès. Le cours tortueux de la rivière de Vire, sa rapidité, les rochers dont elle est remplie, formant auprès de cette ville une grande quantité de cascades et de sauts, a rendu facile la construction des moulins à foulon, et autres qui y sont en assez grand nombre. D'autre part, la terre qui sert à dégraisser les draps s'y trouve très à commodité dans la lande de Clermont; les foulons de Vire la vantent comme excellente, et lui donnent la préférence sur toutes celles qu'on trouve ailleurs. Ces divers avantages naturels réunis, favorisèrent beaucoup l'établissement et les progrès de cette grande manufacture, une des plus considérables qui soient en France, au moins par le grand nombre d'ouvriers qu'elle occupe, puisque je ne crois pas exagérer de porter leur nombre à plus de cinq mille personnes, tant à la ville qu'à la campagne. » (Page 161.)

Pendant l'invasion de l'Italie par les Français, ce fut la ville de Vire qui fournit tous les draps pour l'armée, particulièrement les grosses étoffes. Laissons encore l'auteur parler lui-même.

« Dans ce temps-là nos armées, faisant de grands progrès en Italie, Vire fournit à cette armée une immense quantité de draps de bourre, de la plus basse qualité qu'il soit possible de faire. On les nomma *cisalpins*, du nom d'une république nou-

des Bocains, ses compatriotes s'en irritèrent, et ne virent, dans les réflexions de l'auteur, que des injures dirigées contre eux-mêmes. M. Seguin fut

---

vellement fondée. Ces draps gris-bruns, et de toutes sortes de couleurs mêlées, semblaient être toujours trop bons, puisqu'on voyait des marchands, après les avoir achetés, les faire remettre à la rame pour les faire allonger de plusieurs aunes : aussi le plus cher des cisalpins allait-il au prix de cinq francs l'aune; car les Virois ont le talent de faire du drap au prix le plus modique qu'on puisse désirer. Quoi qu'il en soit, ce talent, si c'en est un, a fait entrer dans Vire des sommes immenses de numéraire, et les cisalpins ont enrichi bien des drapiers qui auraient tout perdu s'ils n'avaient fabriqué que des draps fins et de haut prix. » (Page 172.)

Le paragraphe final, et celui qui suit immédiatement le précédent (1), furent une des causes qui attirèrent sur l'auteur l'indignation de ses compatriotes. Je vais citer des passages probablement plus intéressans, et je commence par ceux qui concernent les costumes.

COSTUMES ET MOEURS DES FEMMES.

« Quant au costume des femmes d'aujourd'hui, comme il faudrait un volume entier pour le décrire, je n'ai pas le courage de m'engager dans ce labyrinthe de ridicules et de frivolités. Ce que j'en dirai seulement, en général, c'est qu'autant les

(1) « Voilà, je crois, la vraie cause qui fait que la draperie de Vire est depuis long-temps dans le même état, d'où elle ne peut guère espérer de sortir, parce que plusieurs obstacles presque invincibles s'y opposent : le premier est dans la qualité des laines qu'on y emploie ; un second vient du trop peu d'attention de la part des fabricans. »

informé que sa sûreté personnelle était peut-être compromise..... Il ne se le fit pas dire deux fois, et s'enfuit à la hâte. Pendant son absence, il fut

---

femmes du temps passé étaient décentes et chastes, et se faisaient gloire d'être graves et modestes, autant celles de notre siècle mettent tout en œuvre pour paraître cyniques et voluptueuses. Nous ne sommes plus au temps où les plus grandes dames se faisaient honneur de porter la cordelière (1). Leurs habillemens étaient aussi larges et fermés que ceux des femmes de nos jours sont ouverts et légers, et d'une finesse telle, que les formes du corps, au moindre mouvement, se dessinent, de manière à ne laisser rien ignorer. A peine se couvrent-elles le sein d'un voile transparent très léger, ou de je ne sais quelle palatine qu'elles nomment *point-à-jour*, qui, en couvrant tout, ne cache rien; en sorte que si elles n'étalent pas tous leurs charmes à découvert, c'est que les hommes les moins scrupuleux, qui se contentent de les persifler, en seraient révoltés tout-à-fait. D'ailleurs c'est que ce n'est pas encore la mode; plusieurs poussent même l'impudence jusqu'à venir dans nos temples sans coiffure, les cheveux hérissés comme des furies; d'autres, par une bizarrerie qu'on ne peut expliquer, se dépouillent, autant qu'il est en leur pouvoir, des marques de leur propre sexe, semblent rougir d'être femmes, et deviennent ridicules en voulant paraître demi-hommes.

« Après avoir déshonoré l'habit des femmes, elles ont encore voulu prostituer *celui des hommes*. On les a vues adopter suc-

(1) Ceinture regardée alors comme le symbole de la continence. La reine de France en décorait les femmes titrées dont la conduite était irréprochable. (*Histoire de la Réunion de la Bretagne à la France*, par l'abbé Irail.)

pendu et brûlé en effigie, par la populace, devant la porte de sa maison. Cette circonstance, néanmoins, ne *refroidit* point chez M. Seguin l'ardeur

---

cessivement les chapeaux, les redingotes, les vestes, les gilets, les bottes, et jusqu'aux boutons. Enfin, si, au lieu de jupons, elles avaient pu s'accommoder de l'usage de la culotte, la métamorphose était complète; mais elles ont préféré les robes traînantes. C'est dommage que la nature ne leur ait donné une troisième main, qui leur serait nécessaire pour tenir cette longue queue, qui souvent patrouille la boue ou balaye la poussière. Plût à Dieu que les anciennes lois fussent encore en vigueur, où ceux et celles qui portaient des habits indécens étaient obligés d'aller à Rome pour en obtenir l'absolution, qui ne pouvait leur être accordée que par le souverain pontife! (1)

« En effet, le pape Eugène ne permit en 1435, aux Cordeliers, d'absoudre les femmes qui portaient des habits indécens et des robes à queue, que dans le cas où elles n'auraient fait que suivre la coutume du pays, et non à dessein de séduire; et s'il permit également d'absoudre les tailleurs et couturières qui faisaient de ces habillemens, ce ne fut qu'à condition qu'ils n'imagineraient plus de nouvelles modes. O antiques et sages ordonnances, que vous seriez utiles de nos jours!

« Mais, après m'être ennuyé à découvrir la turpitude de quelques folles à qui la fureur des modes tourne la tête, ou dont la toilette fait toute l'occupation, il est doux de se reposer sur un sujet plus agréable, en essayant de tracer le tableau des vertus et des talens du plus grand nombre des femmes du

(1) Voyez l'*Hab. des Écol. séculiers*, par l'abbé Boileau. — *Récréations historiques*, par M. Dreux-Duradier, tome II.

d'écrire; il publia son *Histoire* militaire *des Bocains*, où il commence par s'élever contre les violences de ses persécuteurs. Mais revenons à

Bocage, où l'on peut dire que les bonnes mœurs et l'honnêteté sont encore en honneur, malgré le débordement des vices qui ont inondé la France pendant l'absence de la religion. Mais, comme les Bocains y sont très attachés, et que la plupart lui sont restés fidèles, même durant son exil, on doit espérer que l'air hagard et les reparties fières de quelques femmes (assaisonnées d'un b... ou d'un f...) disparaîtront entièrement. On voit déjà avec plaisir que la saine morale reprend son empire de jour en jour, surtout parmi les femmes, qui ne devraient jamais oublier que la sagesse et la modestie sont les deux plus beaux ornemens de leur sexe.

« Les femmes du Bocage, et surtout les Viroises, joignent à un esprit vif et enjoué les qualités du corps les plus estimables. Blondes ou brunes pour le plus grand nombre, elles sont de la moyenne taille, mais bien formées : elles ont le teint frais et fleuri, l'œil vif, le visage vermeil, la démarche leste, un air étoffé, et sont très élégantes dans tout leur maintien. Si on dit avec raison que les Bayeusines sont belles, les filles du Bocage, qui sont leurs voisines, ne leur cèdent en aucune manière; car, en général, le sang est très beau en ce pays. Quant aux talens spirituels, elles les possèdent à un degré éminent. Elles parlent avec aisance, ont la repartie prompte, et, outre les soins du ménage, où elles excellent de telle sorte qu'il n'y a point de contrée où il y ait plus de linge, elles entendent à merveille, et font avec succès tout le détail du commerce. » (Page 238.)

Ces divers passages, malgré l'espèce d'amende honorable

M. Seguin lui-même. Au bout de dix minutes il reparut, tenant deux exemplaires de ses ouvrages. Je les achetai, un peu cher je pense, 5 francs le

---

qui se trouve au dernier paragraphe, soulevèrent contre l'auteur, qui était loin de s'y attendre, une tempête des plus furieuses. J'observerai que les exemplaires de cet ouvrage peuvent être d'une extrême rareté; je suis convaincu, d'ailleurs, qu'il contient des renseignemens précieux, et j'en extrairai encore deux citations, mais deux seulement; l'une est relative à l'introduction de la *peinture*, l'autre à celle de l'*imprimerie*, dans le Bocage. Les voici :

« Le grand nombre d'anciens tableaux qu'on voyait dans les églises et les monastères du Bocage, peuvent faire croire que cet état y était en estime. Sans doute que la plupart de ces tableaux n'avaient pas été exécutés autrement que par des étrangers, puisque ce fut un peintre de Rome qui vint peindre la voûte de l'église de Vire, en 1534; cela prouve qu'il n'y avait point de peintre en ce pays, puisqu'on fut obligé d'en faire venir un de si loin et à si grands frais. Entre tous les anciens tableaux qui se voyaient dans l'église de Notre-Dame de Vire, on remarquait l'*Adoration des Bergers*, qui était autrefois au maître-autel; il est actuellement placé dans la chapelle neuve, au côté de l'épître. Quoiqu'il soit vieux, il porte encore des marques de son ancienne beauté. Le coloris en était éclatant; il formait un bel ensemble; on y remarquait surtout un bel ange qui paraît dans l'admiration, ainsi qu'un berger tenant sa houlette, ayant un agneau couché à côté de lui. » (Page 245.)

« Quant à l'*imprimerie*, on sait que cet art n'est pas ancien, puisqu'il n'a été inventé qu'au quinzième siècle. Pendant tout le siècle suivant, il n'y eut guère que les grandes villes qui en

volume, c'est-à-dire un louis de 20 francs les quatre. Après tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui, il me paraît assez inutile d'ajouter que je dînai

---

eussent. Ainsi il n'est pas étonnant qu'il n'y en eût pas au Bocage.

« Le premier imprimeur dont on ait connaissance, pour la ville de Vire, se nommait *Jean Decesne*, vers le commencement du dix-septième siècle. Quelques exemplaires de son impression font voir que non seulement il était habile dans l'art typographique, mais qu'il était savant, et possédait les langues anciennes : car, dans quelques livres sortis de ses presses, on trouve, outre le latin, du grec et même de l'hébreu. Il y a, entre autres, un livre de controverse contre les calvinistes, que Decesne imprima en 1670. Les exemplaires en sont très rares.

« Depuis sa mort jusqu'en 1790, Vire n'eut aucune imprimerie; mais, à cette époque, la révolution étant arrivée, M. *Malo*, frère-quêteur cordelier, du couvent de cette ville, se fit imprimeur. Mais M. Malo osa aspirer à une plus haute fortune. On a vu bien des fois, sous la haire et le froc, le même courage que sous le casque et la cuirasse. M. Malo, sentant pétiller le feu martial au fond de ses entrailles, se fit soldat, et la fortune le servit si bien qu'il devint général. Ce grade valait infiniment mieux que de faire gémir la presse; aussi il vendit son imprimerie, et le sieur *Lebel* lui succéda.

« Un an après, le sieur *Adam* en établit une nouvelle à Vire. Ainsi cette ville possède actuellement deux imprimeries. En 1808, le 1er janvier, le sieur Adam entreprit de publier un nouveau journal, qu'il continue sous le nom de *Journal de l'arrondissement de Vire.* » (P. 253.)

N'est-il pas bien triste, bien affligeant, qu'un homme qui,

tard, que je dînai de bon appétit, et que M. Lewis, ainsi que moi, nous nous trouvâmes fort satisfaits de Vire.

---

au milieu de l'embarras des affaires commerciales, a écrit pour son propre délassement et la gloire de ses concitoyens, comme l'a fait M. Seguin dans le petit volume de plus de quatre cents pages que j'ai sous les yeux, que cet homme, dis-je, ait éprouvé une disgrâce si peu méritée, si peu attendue! Il doit y avoir là-dessous quelque mystère, assurément; mais j'avoue franchement n'avoir ni la curiosité ni les moyens de l'éclaircir. J'arrive maintenant à la *seconde* publication de M. Seguin. Elle a pour titre : *Histoire militaire des Bocains*; à Vire, etc.; 1816, in-12, p. 429. Elle est, sous tous les rapports, pour le pays *extra muros*, d'un intérêt plus général que celle qui l'a précédée. L'auteur commence ainsi :

« Lorsque je donnai mon *Histoire de l'Industrie du Bocage* au public, je me vis en butte aux calomnies les plus odieuses et les plus contradictoires. Ma vie fut exposée aux plus graves dangers. Je fus jugé sans examen, condamné avec fureur, et livré aux exécuteurs des hautes œuvres, avant même d'avoir pu ouvrir la bouche pour me défendre. Mais l'avidité mercantile, qu'on supposait blessée, n'en était que le prétexte; la jalousie en était le véritable sujet, et l'esprit révolutionnaire permettait alors de tout oser contre moi. (1)

« Il est vrai que ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes qui ont le plus travaillé à illustrer leur patrie, ont été honnis et persécutés. N'est-ce pas dans ce pays qu'ont vécu des *Olivier Basselin* et des *Malfilâtre*, dont l'un fut privé de ses droits

(1) Voyez le *Journal de l'arrondissement de Vire*, août 1810.

M. de la Renaudière tint parole le lendemain, et vint dîner avec nous à cinq heures, dans la *salle à manger*. Notre auberge est vaste; et si la

---

les plus légitimes, et l'autre réduit à mourir de misère? Si de grands hommes ont été méconnus ou méprisés, je sais que je ne suis pas trop en droit de me plaindre; car je n'ai ni leur réputation ni leur talent : aussi n'est-ce point pour accuser personne que je rapporte ces faits, mais seulement pour obtenir la grâce d'être lu avant d'être jugé, afin du moins de n'être condamné que dans les formes.

« J'aurais pu citer en ma faveur le témoignage honorable que m'ont rendu plusieurs académiciens et autres savans illustres, tant de la capitale que des départemens; mais, quelles que soient les clameurs de mes ennemis, je me contenterai de leur répondre avec un des plus grands hommes du seizième siècle (1) : *Faites mieux, ou laissez faire ceux à qui Dieu en a donné le talent.* » (2)

Cette composition est réellement pleine de détails historiques fort curieux, entremêlés de beaucoup de « fables romantiques » et d'aventures romanesques. La guerre entre Montgomery et Matignon forme seule une portion considérable et très intéressante du volume. Il est évident que l'auteur s'est soigneusement efforcé de rendre justice aux deux partis, encore bien que son antipathie pour les huguenots se

(1) Le cardinal Ximenès aux détracteurs d'Érasme. — Dupin, *des Antiquités*, tome I, page 77. — Fleury, *Histoire ecclésiast.*, tome XXVI, page 339.

(2) . . . . Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
(Boileau.)

bonne chère dépendait du nombre et de l'élégance des cuisinières, ce serait au *Cheval Blanc* que les voyageurs devraient espérer de voir tous leurs

---

trahisse quelquefois malgré lui (1). J'ai cité la première page du livre; on me permettra de rapporter aussi la dernière. Quelques lecteurs y trouveront peut-être des détails curieux, indépendamment du point de vue historique.

« Je finirai donc ici mon histoire. Je n'ai point parlé d'un grand nombre de faits d'armes et d'actions glorieuses, qui se sont passées dans la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique, où beaucoup de Bocains ont eu part; mais mon principal dessein a été de traiter des guerres qui ont eu lieu dans le Bocage. Ainsi je crois avoir atteint mon but, qui était d'écrire l'*Histoire militaire des Bocains*, par des faits et non par des phrases; je ne peux cependant omettre une circonstance glorieuse pour le Bocage : c'est la visite que le bon et infortuné Louis XVI fit aux Bocains en 1786. Ce grand monarque, dont les vues étaient aussi sages que profondes, avait résolu de faire construire le beau port de Cherbourg, ouvrage vraiment royal, qui est une des plus nobles entreprises qui aient été faites depuis l'origine de la monarchie. Les Bocains sentirent l'avantage d'un si grand bienfait. Le Roi, venant visiter les travaux, fut accueilli avec un enthousiasme presque impossible à décrire, ainsi que les princes qui l'accompagnaient. Sa marche ressemblait à un triomphe. Les peuples accouraient en foule du fond des campagnes, et bordaient la route, fai-

(1) « Les soldats huguenots commirent dans cette occasion toutes sortes de cruautés, d'infamies et de sacriléges, jusqu'à mêler les saintes hosties avec l'avoine qu'ils donnaient à leurs chevaux; mais Dieu permit qu'ils n'en voulussent pas manger. » (Page 369.)

souhaits accomplis. L'après-midi était engageante au dernier point : mon hôte m'avait offert de me conduire aux plus beaux sites du voisinage. Nous dépêchâmes les vivres à qui mieux mieux; et trente-cinq minutes après nous être mis à table, nous étions au-delà des faubourgs de Vire. Je n'oublierai jamais cette promenade du soir. Le soleil semblait prodiguer l'or de ses rayons; l'atmosphère paraissait à chaque instant plus brillante, plus sereine. Mille petits chantres qui gazouillaient dans l'épais feuillage des arbres; le chant des *blanchisseuses* et des laitières qui garnissaient les bords du ruisseau serpentant à nos pieds, tout cela formait, en arrivant jusqu'à nous sur ces hauteurs, une espèce de joyeuse et sauvage harmonie. La

---

sant retentir les airs de chants d'allégresse, et des cris mille fois répétés de *Vive le Roi!* Musique, processions, arcs de triomphe, chemins jonchés de fleurs, tout fut prodigué. Les villes de Caen, de Bayeux, de Saint-Lo, de Carentan, de Valognes, se surpassèrent dans cette occasion, pour prouver à S. M. leur amour et leur reconnaissance ; mais rien ne fut plus brillant que l'entrée de ce grand Roi à Cherbourg : un peuple immense, le clergé, toute la noblesse du pays, le son des cloches, le bruit du canon, les acclamations universelles, prouvèrent au monarque, mieux encore que la pompe toute royale et les fêtes magnifiques que la ville ne cessa de lui donner tous les jours, que les cœurs de tous les Bocains étaient à lui. » (Page 428.)





plaine était tachetée de moutons; le fruit commençait à s'échapper du sein de la tige féconde. Vous aurez une idée de la richesse de ce tableau pittoresque, quand vous saurez que M. de la Renaudière possède, dans le voisinage de Vire, des terres affermées 6 livres 6 sch. sterling l'acre, mesure anglaise. Mon guide était tout allégresse, tout activité. Nous le suivîmes par des chemins sinueux, par des sentiers détournés, au milieu de taillis et de fougères, admirant sur notre route, d'un endroit particulier de ces hauteurs, l'un des plus beaux et des plus intéressans panoramas de la ville de Vire. Nous laissâmes M. Lewis dessiner ce point de vue, et continuâmes notre route vers la résidence de M. et madame S***, anglais, et amis de M. de la Renaudière, demeurant à une lieue audelà, environ.

Chemin faisant, nous parlâmes de poésie anglaise. Je m'aperçus que *Thomson* plaisait autant à mon guide qu'au reste de ses compatriotes. Il me confia qu'il avait traduit ce poète en vers français, et qu'il se proposait de publier sa traduction. Je le pressai de m'en réciter quelques fragmens; ce qu'il fit sur l'heure et avec énergie. Je remarquai, dans sa version, une heureuse fidélité qui m'enchanta. Il entend parfaitement l'original; je croirais même qu'il l'a surpassé dans la description de cette cataracte,

qui se trouve dans l'*été*. M. de la Renaudière me cita encore des passages de Young et de Pope, et me fit connaître son opinion sur nos deux grandes revues? whig et tory. Il préfère la politique de l'*Edinburgh;* mais il trouve plus d'instruction, une rédaction plus soignée dans le *Quarterly*. « Enfin, dit-il en terminant, j'aime infiniment votre gouvernement et vos écrivains; mais j'aime moins le peuple anglais. » Je répondis qu'il venait tout récemment de déroger à ce sentiment, par la réception qu'il m'avait faite à moi-même. « C'est une autre chose, répliqua-t-il vivement et avec un sourire; vous allez voir deux de vos compatriotes qui sont mes amis intimes, et vous en serez bien content. » Nous continuâmes notre route à travers une charmante avenue de hêtres, sur la partie la plus élevée du voisinage de Vire. Mon compagnon me pria de jeter les yeux sur la campagne environnante : elle était riche, belle au dernier point, et, je dois le dire en toute vérité, offrait, avec l'aspect général de notre pays, une ressemblance beaucoup plus frappante que tout ce que j'avais vu jusqu'alors en Normandie. Mais il se faisait tard; les ombres se prolongeaient de plus en plus aux derniers rayons du soleil : où était l'habitation de M. et de madame S*** ?

Elle était tout près de là, et nous y arrivâmes au bout d'un quart d'heure. Malheureusement les

maîtres étaient sortis. La maison est basse et longue, mais d'une apparence respectable au dedans et au dehors. On y arrive à travers un joli taillis, terminé par un jardin; l'entourage est disposé avec beaucoup de goût. Je remarquai particulièrement une espèce de labyrinthe, au centre duquel est un banc de pierre, enseveli, pour ainsi dire, dans la mousse, et d'où l'on aperçoit, par certaines échappées, le pays d'alentour. Le parfum des vergers, dont les arbres n'avaient pas entièrement dépouillé leur parure de fleurs, était délicieux à respirer, et le calme du soir ajoutait encore à l'harmonie de la scène. Dix minutes s'étaient à peine écoulées, que madame arriva. Elle demeurait en France depuis douze ans, et s'expliquait dans sa langue naturelle d'une manière si incorrecte, ou plutôt tellement inintelligible, que je la priai de parler français. Elle nous fit une réception des plus aimables. Quoi qu'il en soit, et attendu l'heure avancée, nous refusâmes ses gâteaux et son vin. Elle nous informa que son mari possédait de quatre-vingts à cent acres d'excellentes terres, et exprima le regret qu'il fût allé rendre visite à l'un de ses voisins, nous assurant que si nous pouvions attendre, il serait charmé de nous voir; « particulièrement de voir un *compatriote* présenté par M. de La Renaudière. » Lequel des deux sourit, et s'inclina le plus gracieusement à

ce compliment géminé, c'est ce qu'il serait difficile de dire. Malgré tout, j'insistai pour la retraite. Nous fîmes nos adieux à cette aimable dame, et redescendîmes les hauteurs par les sentiers détournés que nous avions pris pour y parvenir,

While talk of various kind deceived the road.

Par mille propos agréables
Trompant la longueur du chemin.

Je n'ai point passé, en Normandie, de journée plus active et plus profitable, soit sous le rapport des objets d'art, soit relativement aux beautés de la nature. Demain je déjeune chez mon guide et ami; après quoi je pars immédiatement pour Falaise. J'ai loué un cabriolet: les routes sont-elles praticables? voilà qui est encore douteux. Ma prochaine lettre sera donc datée de Falaise, patrie du fameux Guillaume-le-Conquérant, que nous avons laissé à Caen dans son tombeau. Le temps est beau, et j'espère bien encore aller visiter l'emplacement du château.

LETTRE XX.

DÉPART DE VIRE. — CONDÉ. — PONT-D'OUILLIE. — ARRIVÉE A FALAISE. — HÔTEL DU GRAND-TURC. — CHATEAU DE FALAISE.—ENTREVUE DE BIBLIOMANES.

Je suis à Falaise, mon excellent ami, et j'y suis depuis quatre jours. Ce sera probablement d'ici que je vous écrirai pour la dernière fois, de Normandie, « de cette terre, comme je vous l'ai dit dans ma première lettre, des églises, des châteaux et de l'ancienne chevalerie. » Je ne pouvais nulle part mettre la dernière main à l'œuvre d'une manière plus convenable et plus piquante : une ville ancienne, bien située, où règne le bon ton, florissante même, et, de plus, la patrie de notre fameux Guillaume premier ! un temps d'une pureté séduisante, hospitalité cordiale et à l'anglaise, tout a conspiré pour me mettre en bonne humeur. Ma santé, Dieu merci, est un peu meilleure depuis quelques jours, c'est-à-dire que j'ai eu deux nuits de suite d'un sommeil non interrompu : circonstance digne de remarque. Vous désirez que je continue ma narration ; je la reprends donc à mes préparatifs de départ de Vire.

Je déjeunai, comme vous savez, chez mon guide et ami, M. de La Renaudière, qui avait ordonné un repas tout-à-fait somptueux pour nous recevoir. Café, œufs, confitures, pâtisserie et tous autres confortables *paraphernalia* d'un déjeuner bien servi, nous prouvèrent que nous étions logés à bonne enseigne. Madame fit les honneurs avec infiniment de grâce. La présence du plus aimable enfant que j'eusse encore vu, petit garçon de cinq à six ans, la tête abondamment garnie d'une chevelure extrêmement fine et d'une couleur charmante, donnait à notre dernier repas à Vire un caractère de gaîté particulière; seulement, en Angleterre, la bonne eût pris la liberté de débarbouiller le petit gentleman. Mon digne hôte me pria de ne point l'oublier quand je serais de retour dans mon pays, et de me souvenir que, si mes affaires ou mes plaisirs me ramenaient en Normandie, le maire de Tallevende-Le-Petit s'estimerait heureux de me donner une seconde fois l'hospitalité. En même temps il me remit et me recommanda une liste d'ouvrages anglais dont il avait grand besoin. Nous nous dîmes adieu à l'anglaise, en nous serrant cordialement la main; je montai en voiture, et donnai le signal du départ. *Au plaisir de vous revoir!*.... jusqu'à ce qu'un détour de rue vînt nous séparer tout-à-fait. J'oublierais difficilement, ce ne serait pas non plus dans mon

caractère, les dernières quarante-huit heures passées dans l'intéressante ville de Vire.

Notre voyage à Falaise fut remarquable sous plus d'un rapport : premièrement, par les nobles dimensions de la route et la beauté du pays environnant, ensuite parce qu'une portion de la *route royale* ayant été rompue, était devenue tout-à-fait impraticable aux voitures d'un certain poids. La nôtre, dans son espèce, était assez légère, recouverte en osier tressé serré, et peinte à peu près comme quelques unes de nos meilleures voitures couvertes en toile. Un gros cheval normand, aussi garni d'os que de muscles, devait nous traîner jusqu'à Falaise, c'est-à-dire pendant un trajet de vingt-deux grands milles anglais. Notre cabriolet manquait de ressorts, et le siége, comme celui de la berline qui nous avait transportés de Granville à Vire, n'était suspendu qu'au moyen de courroies de cuir, attachées à chaque extrémité. Le cheval trotta lestement les six premiers milles; mais le malaise de notre position croissait en raison de ses efforts. A Condé, au tiers de la route environ, nous laissâmes le conducteur et le cheval se rafraîchir, et respirer après leur dîner; pendant ce temps, nous parcourûmes cette petite ville, agréablement située. C'était jour de marché; nous nous confondîmes dans la foule, et observâmes les différentes physionomies avec un plaisir peu ordinaire. Au milieu

de cette scène mouvante et bigarrée, la voix d'un chanteur ambulant vint frapper nos oreilles. Vous serez probablement bien aise d'avoir une copie de sa chanson ; et en effet, on aime tout ce qui tend à nous rappeler le bon vieux temps du seizième siècle.

VIVE LE ROI! VIVE L'AMOUR!

François premier, nous dit l'histoire,
Était la fleur des chevaliers:
Près d'Étampes, aux champs de gloire,
Il cueillit myrtes et lauriers;
Sa maîtresse, toujours fidèle,
Le payant d'un tendre retour,
Lui chantait cette ritournelle:
Vive le Roi! vive l'Amour!

Henri, des princes le modèle,
Ton souvenir est dans nos cœurs;
Par la charmante Gabrielle
Ton front fut couronné de fleurs;
De la ligue domptant la rage,
Tu sus triompher tour à tour
Par ta clémence et ton courage:
Vive le Roi! vive l'Amour!

Amant chéri de La Vallière,
Des ennemis noble vainqueur,
Louis savait combattre et plaire,
Guidé par l'Amour et l'honneur;
A son retour de la victoire,
Entouré d'une aimable cour,

Il entendait ce cri de gloire:
Vive le Roi! vive l'Amour!

Soldats français, pleins de vaillance,
Chantez l'Amour et les combats;
Servez le Roi, servez la France,
L'honneur partout suivra vos pas;
Et si la trompette guerrière
Au combat vous rappelle un jour,
Écrivez sur votre bannière:
VIVE LE ROI! VIVE L'AMOUR!

On fait ici beaucoup de *sabots*, partie essentielle d'habillement dans toute la Normandie, comme vous devez l'avoir déjà remarqué. Ce fut dans une de ces boutiques de saboterie que mon compagnon dessinateur rencontra une physionomie de femme, de beaucoup la plus belle, m'assura-t-il positivement, qu'il eût encore observée en ce pays. Véritablement il existe ici, chez les *bourgeoises* et le petit peuple, une fraîcheur de teint, une bonne mine que n'effaceraient point même les *belles* de Coutances. Le postillon et son vigoureux quadrupède s'étant convenablement rafraîchis, nous prîmes les devans, préférant monter à pied la côte très longue et assez rapide qui s'élève au-delà de Condé, vers Pont-d'Ouillie. C'était peut-être la hauteur la plus considérable que nous eussions encore gravie de cette manière depuis notre départ de Rouen. La vue que nous découvrîmes

du sommet nous dédommagea amplement des fatigues de la marche. Le tableau était vaste, fertile et diversement colorié ; mais point de rochers ni de collines ; point de châteaux-forts ni de fermes ; point de troupeaux dans la plaine, ni de voyageur sur la route, pour donner à la scène le mouvement et la vie : c'était la nature en repos, la nature seule sur une échelle riche et immense. Il faisait beau ; nous étions bien disposés ; nous résolûmes de voir et d'admirer.

Pont-d'Ouillie est situé dans un fond, et traversé par une fort jolie rivière qui serpente dans la vallée. Les collines d'alentour forment d'agréables ondulations. En descendant vers l'auberge, nous aperçûmes, au sommet de l'une de ces collines, une longue procession d'hommes et de femmes, précédée d'un ecclésiastique portant une croix. On allait à un village voisin célébrer une fête annuelle. Le ciel était pur, et la procession se trouvant placée, pour ainsi dire, sur le fond bleu du firmament, dont le lointain adoucissait les nuances, présentait un tableau d'un grand effet pittoresque. M. Lewis aurait bien voulu que la voiture s'arrêtât ; mais l'heure avançait ; nous avions encore beaucoup de chemin à faire ; il nous restait à traverser la partie la plus impraticable de la route, et nous n'avions rien pris depuis notre sortie de Vire. Il fut donc résolu, après mûr exa-

mieu, que nous presserions notre marche vers l'auberge, où nous convînmes de dîner. On trouverait difficilement un asile mieux abrité, plus champêtre que cette auberge. Elle rappelle beaucoup ces accidens pittoresques du midi de la province de Galles. En général, tout ce pays ressemble à celui de Monmouthshire, sauf l'immense supériorité de ce dernier sous le rapport des bois. Vous cherchez vainement par toute la Normandie ces grandes masses de chênes et leurs ombrages, qui donnent à Monmouthshire et au comté de Glocester dans le voisinage, cette apparence de richesse et de majesté, caractère principal et marqué de ces contrées. Quoi qu'il en soit, nous voici à l'auberge de Pont-d'Ouillie. Un plat de goujons et de vandoises fut aussitôt commandé. De bon vin, « le meilleur dont la France puisse se vanter, » une poule rôtie, « que la fille de l'hôtesse entend admirablement à préparer, » voilà tout ce qu'il nous fut possible de trouver dans cet humble séjour; « mais nous étions les bien-venus.... » à la condition que nous payerions notre dépense.

Le dîner devait être prêt dans une « petite demi-heure. » M. Lewis alla sur le pont, dans l'intention de découvrir quelque objet à dessiner. Moi, cependant, je fis un tour dans le voisinage plus immédiat de l'auberge. Au bout de cinq minutes une jeune femme de bonne mine, jolie même, et du

plus beau teint, ayant les cheveux coupés court par derrière, la figure ensevelie, pour ainsi dire, sous un bonnet blanc qui me parut de crêpe, et vêtue d'une robe noir foncé, passa rapidement à côté de moi, et monta un escalier conduisant à la porte d'une maison très modeste. Elle sourit gracieusement à l'*aubergiste* en passant devant elle, et disparut. J'appris que c'était une religieuse qui, depuis la suppression de son couvent, s'était faite maîtresse d'école pour gagner sa vie, et qu'elle instruisait les enfans des meilleures familles du village. Elle venait de prendre vingt ans accomplis. Je fus alors accosté par un grand et gros homme mal vêtu. Il m'informa qu'il était le maître de l'auberge, où ma *suite* était descendue; que l'on m'avait bien trompé sur l'état de la route; qu'un *seul* cheval, fût-ce le meilleur de la Normandie (et où en trouverez-vous qui vaillent mieux? ajouta-t-il en parenthèse, comme je le fais ici), qu'un seul cheval ne pourrait jamais achever le trajet avec une telle voiture, chargée à l'arrière d'un si lourd bagage. Cette nouvelle me surprit et me contraria beaucoup. « Écoutez, monsieur, reprit l'impitoyable aubergiste, qui s'aperçut de mon embarras, s'il *faut* que vous arriviez ce soir à Falaise, il ne vous reste qu'un moyen, c'est de prendre un second cheval. — Volontiers, répliquai-je. — Oui, monsieur; mais vous ne l'aurez qu'à une seule con-

dition. — Quelle est-elle ? — J'ai moi-même quelques petites affaires à Falaise; permettez-moi de placer environ cent livres de sucre en pain derrière votre voiture, et je vous servirai de conducteur. » Cet homme, je l'avoue, me parut le plus impudent personnage que j'eusse encore rencontré en Normandie. Que faire, cependant? Je n'avais pas le temps de disputer; il fallut, malgré moi, consentir. Ainsi donc, après notre dîner, qui était bon à la vérité, mais qui nous fut compté à six francs par tête, nous nous disposâmes à partir. Jugez de ma surprise, et de mon chagrin plus vif encore, quand je vis mon drôle amener un extrait de quadrupède en forme de cheval, dont la hauteur atteignait à peine le poitrail inférieur de celui qui nous avait amenés de Vire! Je fis des remontrances; l'aubergiste me donna de longues explications; je résistai; le drôle répliqua que c'était marché fait, et se mit tranquillement à placer au moins *deux* cents livres pesant de sucre raffiné derrière notre voiture. Le cheval lilliputien fut attelé devant; l'aubergiste monta sur le siége à côté du postillon de Vire, fit claquer son fouet, cria d'une manière plus déchirante encore pour nos oreilles, et nous partîmes pour Falaise, où nous devions arriver, nous dit-on, avant le coucher du soleil. Vous aurez peine à concevoir nos misères pendant ce voyage à travers champs. La

route royale était véritablement impraticable à cause des réparations qu'on y faisait. Alarmés des dangers que présentaient les chemins de traverse, où il fallait avoir une roue dans une ornière d'un pied de profondeur, tandis que l'autre était élevée en proportion, nous descendîmes de voiture, résolus de continuer la route à pied. Nous marchâmes l'espace de deux lieues avant que la voiture pût nous rejoindre, tant les chemins paraissaient hérissés d'obstacles insurmontables; mais le malin aubergiste n'avait plus son cheval de devant; il s'en était débarrassé, disant que son secours n'était nécessaire que pour les deux ou trois premières lieues, partie la plus difficile de la route, et que, pour le reste, cinq milles anglais environ, notre « beau cheval normand » le ferait très bien à lui seul. Ce beau cheval normand fut traité par lui sans pitié. Il fouetta, cria, jura.... L'animal fléchit, trébucha, tomba sur les genoux plus d'une fois, de pure fatigue. Le conducteur criait et fouettait toujours. Je commençais à croire que nous coucherions sur le grand chemin, quand tout à coup sur la gauche je découvris un vieux château, dont la tour circulaire, la plus belle que j'eusse encore vue en Normandie, était éclairée par la lueur vive dont le soleil dorait encore l'horizon vingt minutes après son coucher. *Voilà* FALAISE ! s'écria l'insensible conducteur. Au bout d'un quart

d'heure, et après deux nouvelles bronchades de notre cheval, nous descendions au trot la côte au pied de laquelle est située cette ville pleine d'intérêt.

Après un voyage si long, si triste, si pénible, pourrais-je oublier l'aspect de Falaise, et particulièrement du château dont je viens de parler? La pierre paraissait aussi fraîche, aussi bien cimentée, que si la construction n'eût daté que d'une année. De plus, la beauté des parties adjacentes, leur grand effet pittoresque; puis, cette tradition, suivant les uns, que Falaise est la patrie de *Guillaume-le-Conquérant*, ou sa résidence ordinaire, selon les autres : tout cela, au premier coup d'œil, imprimait à ce vénérable édifice un charme difficile à décrire. On nous avait conseillé de descendre au *Grand-Turc*, seul hôtel, d'après nos instructions, digne de l'attention d'un Anglais. On nous déposa donc sains et saufs à la porte du Grand-Turc, débarrassés dès lors de nos deux postillons et des deux cents livres de sucre raffiné. Nous reçûmes un accueil extrêmement gracieux. L'auberge paraissait *tout-à-fait à la mode anglaise;* et il n'y avait rien là d'étonnant, puisque madame l'hôtesse était Anglaise elle-même. Son mari s'appelait David.

Nous demandâmes du thé pour le soir. En attendant nous visitâmes les principales rues, gar-

nies de chaque côté de nombreuses fontaines, d'où s'échappent incessamment des eaux dont la limpidité nous surprit et nous charma tout ensemble. Le jour avait entièrement disparu; nous rentrâmes pour prendre notre souchong (*a*). Nous fûmes étonnés de voir sur la table, des pinces pour le sucre, et une cuiller pour le sel. Je n'en avais remarqué nulle part, depuis mon arrivée en France. Madame David s'amusa de notre surprise, ajoutant, en mauvais anglais, qu'elle n'avait point oublié les bonnes coutumes de son pays. Nos lits étaient on ne peut plus *confortables;* il régnait même une sorte d'élégance dans nos chambres à coucher.

Le lendemain matin, dès six heures, M. Lewis dessinait dans le fossé du château, du côté qu'on ne peut apercevoir en arrivant de Vire. La belle tour circulaire dont je viens de parler avait en effet tourmenté l'imagination de mon compagnon, et il s'était couché, la veille, avec la résolution bien arrêtée d'en explorer le voisinage le lendemain de bon matin. Le profond et large fossé qui entoure non seulement le château, mais encore la ville, et qui devait présenter un obstacle redoutable quand il était plein d'eau, a subi, depuis, une métamorphose assez agréable. Il ne se com-

(*a*) Espèce de thé.

pose aujourd'hui que d'herbages, de potagers et de vergers. On y voit errer paisiblement des bestiaux qui viennent y chercher un gras pâturage.

Quant à la métamorphose éprouvée par le château lui-même, elle a été malheureuse dans la proportion contraire : c'est l'ouvrage du canon pendant les guerres de la ligue, de la fureur du peuple, de la cupidité ou du caprice de certains individus à l'époque de la dernière révolution.

Après déjeuner, j'examinai le dessin de mon compagnon; je n'en devins que plus curieux de visiter avec soin l'emplacement et l'architecture du château. Le temps était beau; en cinq minutes nous arrivâmes à une porte extérieure, provisoire, et nous fûmes admis. Le premier coup d'œil, à l'intérieur même des remparts, nous parut enchanteur. La situation est à la fois hardie, imposante et pittoresque; mais comme la hauteur de vis-à-vis, hauteur très voisine, est peut-être plus élevée encore, il résulterait qu'une force placée sur cette éminence, comme cela eut lieu sous Henri IV, au temps de la ligue, finirait nécessairement par réduire la garnison et ruiner les fortifications du château. Nous nous promenâmes çà et là au milieu des ronces et des broussailles, du sein desquelles s'élevaient quelques lilas et cytises. Bientôt notre guide nous conduisit dans une vieille chambre, dont il ne restait plus que les murs ex-



térieurs, et que l'on désigne comme le *lieu de naissance* de Guillaume-le-Conquérant.

Il me paraît démontré que le château est postérieur d'un siècle au moins à l'époque de Guillaume-le-Conquérant; et la belle tour circulaire dont nous étions si fort épris, est certainement du quatorzième siècle, ou même du commencement du quinzième. Quoi qu'il en soit, c'est un beau morceau d'architecture. La pierre est d'un grain serré, d'une belle couleur, étroitement liée par un ciment très dur. Dans la partie gauche, vis-à-vis de la grande route de Vire, à l'intérieur même des murailles, est pratiqué un puits qui règne jusqu'au sommet, depuis les fondemens, et à partir du lit du fossé. A l'œil, ce puits paraît avoir de trois à quatre pieds de diamètre. Dans tous les cas, c'est un travail extrêmement curieux. Nous visitâmes scrupuleusement ce qui restait du *donjon.* La chapelle était en ruines. Nous donnâmes un soupir à cet intéressant débris de l'architecture ecclésiastique. Nous remarquâmes encore la herse destinée à fermer le passage aux assaillans; et la vue de cette énorme et pesante machine, dont la chute était de vingt pieds au moins, nous causa un frémissement involontaire. Cette première reconnaissance de Falaise eut pour nous beaucoup de charme; elle avait lieu par le plus beau temps du monde, et à l'intérieur même de cet édifice, justement compris

au nombre des plus beaux et des plus anciens de Normandie. (1)

---

(1) C'est ici la place de dire quelques mots de l'étendue, de la structure et de l'ancienneté de ces ruines majestueuses. L'autorité sur laquelle je m'appuierai est peut-être la meilleure de toutes. En effet, l'écrivain paraît avoir examiné avec soin, et judicieusement apprécié un grand nombre d'autorités précédentes, et les plus respectables. Je veux parler des *Recherches historiques sur Falaise*, par P. G. *Langevin*, prêtre à Falaise; 1814, in-8°. Parlons d'abord des dimensions du château. Il comprend, en dedans des murs, un espace de deux acres une perche trois quarts, à vingt-deux pieds la perche, mesure française. Quant à son architecture et à son ancienneté, M. Langevin en parle ainsi : « Toutes les pièces sont exactement régulières; ses dehors très bien fortifiés de bastions, cavaliers, fossés, basternes, remparts. Il domine sur la ville et sur tous les points qui l'environnent. » L'auteur continue de la manière suivante :

« Les murs, en dedans, étaient garnis de beaucoup de casernes, où l'on pouvait loger un grand nombre de soldats de pied. Un vaste puits, très profond, taillé dans le roc, y fournissait autant d'eau qu'on en avait besoin. Des souterrains qui répondaient à différentes portes dérobées, donnaient la facilité de sortir, en temps de siége, pour se procurer les alimens et les munitions nécessaires, et même pour surprendre l'ennemi lorsque la circonstance le permettait. Enfin, si l'ennemi se fût emparé de la ville et du château, le donjon servait de retraite à la garnison, qui pouvait encore tenir ferme quelque temps avant de capituler.

« A la tête de ce château, vers le couchant, est le donjon

Je laissai mon compagnon dessiner la partie supérieure de ce vénérable monument, et rentrai

---

qui lui sert de proue, fondé sur un roc escarpé, élevé de plus de quarante coudées au-dessus des vallons et chemins qui sont au pied. Ses murs, fort épais, s'élevaient autrefois presque à la hauteur de la grosse tour ronde dont on va parler, c'est-à-dire à soixante coudées de leurs fondemens.

« Ce donjon, fossoyé tout à l'entour afin d'en rendre l'accès plus difficile, est un grand carré de bâtiment fort ancien, tout découvert, en partie démoli, dont la face occidentale est fortifiée du bas au haut par cinq pilastres carrés qui y sont enclavés. C'est le plus ancien édifice de cette ville, et même il existe de temps immémorial. » (Page 19.)

Un peu plus loin l'auteur observe, et il a bien raison, que le donjon est beaucoup plus ancien que la tour circulaire. Je suis porté à croire que certaines parties de ce donjon, encore existantes, remontent à l'époque de notre Henri Ier. M. Langevin pense que ce prince a pu élever le troisième étage du donjon, mais que les étages au-dessous sont antérieurs. Il résulte que Henri leva le siége de Falaise en 1105; il est évident aussi que ce troisième plancher a été démoli il y a quarante ans environ. A cette époque, il présentait une façade décorée, vers le nord-ouest, de trois belles fenêtres ayant chacune deux arcades. On commit cet acte de barbarie dans l'espérance de découvrir un trésor caché; mais les auteurs de la démolition, dit M. Langevin, ne furent pas même indemnisés de leurs frais. La tour circulaire, telle qu'on la voit dans le dessin précité, et comme le pense M. Langevin, est probablement du temps de notre Henri V, lequel, après l'entier achèvement de l'édifice, donna le commandement du

dans la ville, bien résolu d'en explorer toutes les églises, et même toutes les rues. En descendant,

---

château au fameux lord Talbot. On appelle même encore pompeusement cette tour circulaire : LA TOUR DE TALBOT. Vers la partie moyenne de son élévation, les murs ont douze pieds d'épaisseur ; ils en ont beaucoup davantage dans le bas. Le diamètre de son enceinte à l'intérieur est de vingt et un pieds anglais à peu près. Voici la description caractéristique de M. Langevin, relativement à ce beau monument de fortification :

« Il est facile de voir que l'architecture de cette tour est plus moderne que celle du donjon ; les connaisseurs ne s'y méprennent pas : c'est un des plus beaux monumens de l'antiquité. La délicatesse de sa taille, les proportions de sa rondeur, son élévation et son étendue, le font admirer comme un chef-d'œuvre complet d'architecture. On monte du bas en haut par des escaliers pratiqués dans son mur. On voit aussi, dans ce même mur, un puits qui communique depuis les fondemens jusqu'au haut, dans toutes les chambres de cette tour. (1) » (Page 31.)

Le comte de La Fresnaye a publié de très intéressans détails sur l'utilité que Guillaume-le-Conquérant retira du château primitif contre les courses des pirates du Nord.

« Dans une autre circonstance, la même ville fut encore un véritable rempart pour le duc Guillaume, l'éclat de ses succès et de sa puissance lui ayant attiré des ennemis parmi les principaux seigneurs du royaume.

(1) « Vers 1712, un prisonnier anglais se précipita du haut de cette tour, et fut brisé sur le roc qui se trouve au pied, sur le fossé du donjon. »

et comme je repassais la porte par où j'étais entré, je fus accosté par un ecclésiastique de belle taille,

---

« Soit qu'on le redoutât, soit que ce fût l'effet de la jalousie, il se forma contre lui une coalition immense, dans laquelle entrèrent douze des grands vassaux de la couronne, indépendamment de l'infatigable comte d'Anjou, que l'on y vit figurer en tête. Des nuées de troupes inondèrent la Normandie vers 1060 ou 61; les vieux historiens en font monter le nombre à près de cent mille hommes. Le duc, qui ne pouvait tenir contre un pareil débordement, n'eut rien de plus pressé que de se jeter dans cette place, après avoir enlevé tous les vivres et fourrages des environs, d'en fermer les portes, et de s'y tenir sur un pied de défense respectable. Cependant, quand ce torrent fut à peu près passé, il envoya quelques détachemens escarmoucher l'ennemi en queue, à dessein de l'inquiéter. Toute cette immense armée, après avoir ravagé la pleine de Caen, se porta vers Bayeux; et s'étant chargée de butin sur les rives de la Scule, elle retraversa Caen, pour passer la Dive au pont de Varaville, afin d'aller piller le pays d'Auge, et ensuite le Roumois. C'est alors que le duc Guillaume mit en jeu toutes les ruses de la guerre. Instruit par ses espions du passage à Varaville, il sortit de Falaise avec dix mille hommes, suivant Nagerel, avec quinze ou vingt mille, suivant le vicomte de Toustaint, et se porta toute la nuit vers la vallée de Pavent. Là, instruit que la moitié de l'armée ennemie avait passé le pont, il attaqua l'arrière-garde, qu'il trouva encombrée sur la chaussée qui y conduit, et la culbuta. L'alerte donnée à la queue fit engorger le pont, dont les vieilles planches rompirent sous le poids. L'ennemi étant ainsi séparé en deux, perdit la moitié de son

de formes robustes, et d'un air respectable. Je m'empressai de lui rendre son salut. « Nous sommes

---

monde; tout ce qui n'avait pu passer la rivière fut tué ou pris, et la victoire du duc Guillaume fut complète.

« La description de cette bataille, par notre Trouverre normand, est assez curieuse.

Li Dus out sa gent à Falaise,
Noveles ot dont mult li peize.
Enprès la rote s'arota,
Od grant mailnies que il mena
Par la vallée de Bavent
Conduit sa gent secréement,
Par la contrée fist mander
Et as vilains dire et crier,
Et od tels armes com il ont,
Viengent à lui comme ainz porront.
Lors veissiez haster vilains,
Pels et maçues en lor mains.
Quant il entra en Garavile,
Sa gent enprès de vile en vile,
Franceis trova qui se tenoient,
Qui l'arrière-garde faisoient.
La, veissiez fière assemblée,
Maint colp de lance et d'espée,
De lances firent chevaliers,
E od les arcs traient archiers,
E od les pels vilains lor donent,
Mult en confundent é estonent,
En la chaucie les en batent,
Mult en tuient et abatent,
Mult en veissiez déroter
E trébucher et for voler,

fiers, monsieur, de notre château, et je vois que vous venez de le visiter. Il doit intéresser les An-

---

Qui puis ne porent relever,
Ne en la drette veie entrer,
Mult lor ennuie la chancie
Qu'il trovent longe é empirie.
Or il esteint encombré
De ço qu'il aveint robé,
E li Normanz tot tems cresseint
Qni à grant torbes acoreient.
Al pont passer fu grant la presse,
E la gent d'aller mûlt en gresse
Viez fu li pont, grant fu li faiz
Planches trebnchent, chaïent aiz
La mer montoit, li flot fn granz,
Sur li pont fu li faiz pesanz;
Li pont trebucha è chaï,
Et quant qui ont desus péri.
Mult veissiez herneis flotter,
Homes plongiez é affondrer;
Nul ne s'en pout vif escaper,
S'il ne fu bien don de noer.
Normanz derriere les vont pergnant,
Nil ne poent aler avant,
Par les rivages vont tastant,
Guez è passages quérant;
Armes et robes vont jetant,
Par les fossez vont trébuchant.
E li Normanz d'iloc les traient
Qui nez esparnent, ne manaient.
Tuit cil qui furent arestés
Qui ne furent al pont passés
Furent retenu é lié,
Ou ociz furent ou neié.

glais, puisqu'il vit naître Guillaume-le-Conquérant. » Je demeurai sur-le-champ d'accord que l'édifice méritait un examen particulier; mais sur-le-champ, aussi, j'amenai la conversation sur des sujets bibliographiques. L'aimable étranger (car

---

« L'histoire ne fait plus mention de cette ville pendant le reste de la vie et des triomphes de Guillaume-le-Conquérant; mais les détails qui précèdent suffisent pour faire connaître de quel secours elle lui fut contre ses ennemis, jusqu'à sa conquête d'Angleterre en 1066, et combien elle contribua à affermir sa puissance. »

Mais bientôt l'usage du canon devint général à la guerre; ces remparts majestueux, et pour ainsi dire imprenables, s'écroulèrent sous le choc du boulet.

« Depuis l'invention de la poudre à tirer, de la bombe, du canon, des obus, on a négligé l'entretien et les réparations des murs de la ville et de ceux du château, qui dans l'assaut fulminant des Anglais, en 1417 et 1718, et celui de Henri IV, roi de France, en 1589 et 1599, a vu ses murs, quelque forts qu'ils fussent, crouler dans plusieurs endroits par la force et la violence de ces instrumens destructeurs. »

Les bourgeois prirent alors paisiblement possession des remparts et du fossé. De génération en génération, on y planta le pommier et le poirier; on y cultiva les fruits de la terre; et, depuis deux siècles, ce majestueux édifice, qui, jadis, ne laissait approcher qu'à une distance respectueuse les amis aussi-bien que les ennemis, ne lève plus sa tête vénérable que comme un objet de curiosité pour l'antiquaire, et d'admiration pour l'artiste.

il gagnait déjà beaucoup dans mon esprit, par la franchise de ses manières et la justesse de ses observations) l'aimable étranger me répondit que la bibliothéque publique de Falaise n'existait plus depuis la visite inquisitoriale de M. Moysant, de Caen; qu'il avait lui-même procuré à l'évêque de Bayeux la *Bible* imprimée à *Mayence* en 1462; et qu'avant la révolution, la bibliothéque du chapitre de Bayeux comptait au moins quarante mille volumes. «Mais vous connaissez sans doute LE COMTE DE LA FRESNAYE, qui demeure dans une grande maison que vous apercevez d'ici?» me montrant du doigt cette maison, bâtie sur une éminence de l'autre côté de la ville. Je répliquai que je n'avais pas cet honneur, et que je ne connaissais personne à Falaise. J'exposai alors, aussi brièvement que possible, l'objet de mon voyage sur le continent. « Cela suffit, repartit l'inconnu; nous irons faire visite à monsieur le comte après le dîner. A ce moment il s'occupe avec le potage; car c'est un jour maigre. Il sera charmé de vous recevoir. Il aime infiniment les Anglais, et il a resté long-temps chez vous. C'est un brave homme, et même un grand antiquaire.»

Mon pouls augmenta sensiblement de vitesse, un rouge vif colora mon visage à ces dernières paroles de l'étranger. Il termina par m'informer qu'il était curé de la *Sainte-Trinité*, l'une des deux

principales églises de la ville, et qu'il s'appelait Mouton. Ce nom, je l'avoue, me parut fort bizarre pour un homme de six pieds, gros et large à proportion. Mais il faut que je réserve mon budjet de renseignemens effectifs sur Falaise pour une autre lettre; celle-ci est assez longue, et je veux vous laisser respirer un peu avant de vous en lancer une seconde, probablement aussi longue, et qui sera consacrée aux antiquités locales et aux hommes de lettres du pays. Soyez certain que je ne perds de vue ni M. le comte de La Fresnaye ni M. Mouton.

LETTRE XXI.

M. MOUTON. — ÉGLISE DE LA SAINTE-TRINITÉ. — COMTE DE LA FRESNAYE. — ÉGLISE DE GUIBRAY. — PRÉTENDUE TÊTE DE GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT. — M. LANGEVIN, HISTORIEN DE FALAISE. — PRESSES TYPOGRAPHIQUES.

Je ne mets point de retard à remplir mes engagemens. L'église de la *Sainte-Trinité* est la seconde de la ville dans l'ordre de l'importance. Son curé, M. Mouton, fut forcé, comme beaucoup trop de ses confrères, de fuir la persécution générale dirigée contre le clergé à l'époque de la révolution. Un seul ecclésiastique resta : ce fut l'aimable M. Langevin, dont je parlerai bientôt. M. Mouton me fit l'honneur de me montrer l'intérieur de son église. Ses honoraires, selon ce qu'il me dit, n'excèdent pas 1500 francs par an, et l'on s'étonne vraiment qu'un revenu si modique suffise à tant de libéralité de la part du pasteur. Écoutez, l'autel est orné de deux anges en plâtre blanc vernissé, et agenouillés avec beaucoup de grâce. Au centre, un peu plus haut, est une figure de la Vierge égale-

ment en plâtre. Plus haut encore, on voit une représentation de la Trinité dans une auréole d'or. Les grosses colonnes circulaires autour du chœur, et qui sont probablement du quatorzième siècle, venaient d'être peintes nouvellement aux frais du digne curé, en bleu et jaune alternativement, représentant le marbre, c'est-à-dire qu'après une colonne bleue venait une colonne jaune, et ainsi de suite. Il est impossible de rien voir de plus tranchant et de plus mauvais goût. Je payai mon faible tribut d'admiration à la simplicité, à la grâce de la figure de vierge agenouillée; mais je gardai un silence profond sur tout le reste. M. Mouton ajouta qu'il avait l'intention d'orner le front des anges d'une guirlande circulaire. J'éprouvai une espèce de serrement de cœur à ces paroles; mais il n'y a pas moyen de persuader aux Français de réformer ou de modifier cet amour excessif qu'ils professent pour les ornemens de fleurs. En saillie du mur, derrière le rond-point du chœur, je remarquai une figure de *saint Sébastien* (*a*),

---

(*a*) A l'époque dont parle M. Dibdin, un voyageur anglais, grand amateur d'antiquités, se présenta pour visiter l'église de la Sainte-Trinité. M. l'abbé Mouton, curé de cette église, voulut en faire lui-même les honneurs, et servir de guide à l'étranger. Entre autres objets qui fixèrent l'attention du voyageur, il parut s'arrêter avec complaisance devant une

tout-à-fait dans le goût de ce que nous voyons dans les *Missels* imprimés du quinzième siècle, et qui a servi de modèle aux gravures de cette époque, c'est-à-dire tête large, corps fluet, membres pendans et musculeux. Le saint, aussi-bien que la surface entière de la muraille, avait été récemment couvert d'une couche de peinture blanche. J'en fis l'observation, et mon guide ajouta : « Oui, et je veux le faire couvrir d'une teinte encore plus blanche. » J'éprouvai un nouveau serrement de

---

niche fraîchement restaurée, et dans laquelle venait d'être placée la statue d'un saint révéré dans le canton, sortie depuis peu de jours des mains d'un sculpteur du pays, encore un peu novice dans son art. « Vous paraissez prendre quelque plaisir à considérer ce travail, dit le curé; qu'en pensez-vous, monsieur? — Il est fort bien; c'est certainement un bon ouvrage du douzième siècle. Les formes de l'architecture et du dessin ne me laissent aucun doute à cet égard. — La niche, sans doute, reprit M. le curé; mais la statue? — La statue? elle est très certainement de la même date; j'en suis parfaitement sûr. » M. le curé aurait pu, d'un seul mot, réformer le jugement de l'antiquaire; mais il n'eut pas le courage, nous a-t-il assuré, de détruire une illusion si flatteuse, et laissa partir son voyageur bien persuadé qu'il venait d'admirer l'œuvre d'un Phidias du douzième siècle.

Malheureusement, M. le curé ne s'est pas bien rappelé le nom de son antiquaire : nous prions M. Dibdin, s'il le connaît, de vouloir bien l'avertir de sa méprise, et l'engager à se défier un peu de son assurance archéologique. (G. D.)

cœur, et plus fort que le premier. J'aperçus vers la porte méridionale un très beau crucifix sculpté en bois, et qui pouvait être du temps de Goujon. A beaucoup près, je n'avais encore rien vu d'aussi beau dans ce genre en Normandie. Toutefois, il était en assez mauvais état de conservation. Je désirai savoir s'il ne serait pas possible d'acquérir cet objet d'art, moyennant une honnête et juste compensation, d'autant plus qu'il paraissait absolument inutile, relégué dans ce coin. M. Mouton me répondit qu'il avait bien l'intention de s'en défaire; mais qu'il voulait le remplacer par un autre crucifix de « six pieds de haut. » Il n'y avait pas moyen de nous arranger, et je n'en parlai plus.

Au total, l'église de la *Sainte-Trinité* est un monument beau et spacieux, plutôt qu'un vénérable édifice; et, quoique je ne puisse, en conscience, approuver les embellissemens et réparations qu'on y fait, je dois rendre à leur auteur la justice de dire qu'il serait bien difficile de trouver dans toute l'étendue du diocèse auquel il appartient, un ecclésiastique doué de meilleur ton dans les manières, de plus de générosité dans l'esprit, d'amabilité dans le caractère. A la porte nord, et parallèlement à la rue, était attachée une longue perche. « A quoi cela sert-il? — Monsieur, l'extrémité de cette perche était ornée d'une couronne

de fleurs et du drapeau blanc de *Saint-Louis* (1), qui fut arboré pour ma réception au retour de mon long exil ; » et je vis quelques larmes s'échapper des yeux du narrateur ! Peu importe, assurément, la modicité du revenu d'un prêtre céliba-

---

(1) Au retour de Louis XVIII, la ville de Falaise manifesta sa fidélité de la manière la plus énergique. Voici une chanson populaire, extraite d'un recueil de cette nature, que j'ai acheté à Falaise :

COUPLETS

Chantés par les Élèves du Collége de Falaise, en arborant le drapeau blanc.

AIR : Un soldat, par un coup funeste.

Loin de nous la sombre tristesse,
Mars a déposé sa fureur ;
Enfin la foudre vengeresse
Vient de terrasser l'oppresseur ;
L'aigle sanguinaire
Succombe à l'aspect de ces lis.
Peuple français, tu vas revoir ton père !
Vive le Roi ! vive Louis !

Drapeau que d'horribles tempêtes
Avaient éloigné de ces lieux,
Tu reviens embellir nos fêtes,
Plus brillant et plus radieux !
Ta douce présence
Ramène les Jeux et les Ris ;
Sois à jamais l'étendard de la France :
Vive le Roi ! vive Louis !

taire, quand il vit ainsi dans le cœur de ses ouailles. Au-dedans et au-dehors cette église porte de nombreuses marques de ce qu'on appelle en France la renaissance des arts sous François 1er, encore bien que la portion la plus essentielle et la plus considérable soit évidemment de la fin du quatorzième siècle (1). Comme j'avais exprimé mon

---

O Dieu! vengeur de l'innocence,
Protège ces lis glorieux!
Conserve long-temps à la France
Le Roi que tu rends à nos vœux!
Si la perfidie
De nouveau troublait ton bonheur,
Viens nous guider, ô bannière chérie!
Nous volerons au champ d'honneur.

(1) Le digne historien de Falaise, à qui j'ai emprunté tant de citations pour la lettre précédente, voudrait bien nous faire croire qu'aux deux gables est et ouest de cet édifice il se trouve quatre pierres posées par Mathilde, femme du Conquérant, le jour de la dédicace de l'église; que la salle qui sert aujourd'hui de sacristie ou de vestiaire, au gable de la croisée méridionale, en dehors, était jadis une grotte où les prêtres gaulois venaient se purifier avant la célébration de leurs mystères; mais ce sont là de pures rêveries archéologiques. Le même écrivain nous donne un renseignement plus juste, en disant que l'époque précise où fut commencée la nef de l'église, c'est-à-dire en 1438, est encore attestée par une inscription en caractères gothiques, placée sur la principale porte d'entrée. L'inscription atteste de plus que, dans la

admiration pour la belle fabrication des cierges (destinés aux cérémonies religieuses) que j'avais fréquemment remarqués dans la ville, M. Mouton me conduisit à la sacristie (répondant à notre vestiaire), et me pria de lui faire l'honneur d'accepter quelques uns de ceux qui étaient déposés sur la table. Ces cierges sont faits de pure cire blanche. Leur forme est spirale, torse, carrée ou ronde. Ils sont très longs, gros à proportion, ornés de filigranes et d'oripeau de différentes couleurs. Sur celui que je choisis, il y avait de petites rosettes en cire. La modicité de leur prix étonne un

---

même année, « là régnaient LA MORT, LA GUERRE ET LA FAMINE. Le chanceau du chœur, les porches principaux, etc., furent construits entre les années 1520 et 1540. Une circonstance assez remarquable, c'est que les stalles du chœur furent apportées de l'abbaye de Saint-Jean, après la destruction de cet établissement monastique, en 1792; ajoutons, d'après le *Gallia christiana*, tome XI, page 756, que Thomas II de Malebiche, abbé de ce monastère, de 1506 à 1516, avait fait exécuter ces stalles. Dans une double niche du pilier butant, au midi, sont les statues de HERPIN et de sa FEMME, riches bourgeois de Falaise, qui contribuèrent beaucoup, par leurs libéralités, à l'érection du chœur. (Leur petit-fils HERPIN LA CHÊNAYE, et sa maîtresse, furent tués l'un à côté de l'autre, en combattant à l'une des portes de Falaise, contre les troupes victorieuses de Henri IV.) *La chapelle de la Vierge*, derrière le chœur, fut terminée vers l'an 1631. (LANGEVIN, pages 81, 128, 131.)

Anglais, quand il réfléchit à la cherté de cet article dans son pays. Sur les murs et les piliers du chœur, on voit souvent de ces cierges à demi consumés, coulant, et noircis par l'usage qu'on en a fait durant l'office. Dans la sacristie étaient deux petits garçons balançant des encensoirs *de bois*, et s'instruisant ainsi à s'en bien servir avec de l'encens devant l'autel. Manier l'encensoir avec cette adresse que le voyageur ne manque jamais de remarquer pendant le service, n'est pas une chose qui s'apprenne vite et facilement.

Laissons le curé pour le comte de La Fresnaye, dont l'agréable habitation m'avait été indiquée par M. Mouton. Celui-ci ne pouvait m'accompagner; mais il me pria de m'annoncer de sa part, m'assurant qu'à ce moyen je devais compter sur un bon accueil. Je le remerciai; j'avouerai franchement néanmoins que la réserve naturelle aux Anglais l'emporta d'abord, et me détermina presque à ne pas faire visite au comte. Malgré tout, une seconde réflexion corrigea la timidité de la première; je traversai l'un des ponts qui mènent à *Guibray*, montai, sur la gauche, une colline en pente douce, et gagnai le pavillon extérieur de cette grande et belle maison. Le comte et sa famille étaient à dîner; ils devaient avoir fini à trois heures. « En attendant, me dit le portier, il pourra vous être agréable de faire un tour de jardin. »

Le temps était le plus beau qu'on puisse imaginer; je n'avais point encore vu de firmament plus brillant et plus pur. Les lilas et les cytises fourmillaient, pour ainsi dire, dans le jardin, et déployaient à l'envi leur livrée blanche, bleue et jaune. J'entrai dans un berceau, et me reposai sur un banc, réfléchissant à l'étrange visite que j'allais faire, me rappelant aussi les aimables poésies champêtres de Delille, et les charmans paysages de Watteau. L'horloge de l'église *Saint-Gervais* sonna trois heures; je m'arrachai à cette douce rêverie, et frappai à la porte de la maison. Je fus présenté à la famille, qui finissait précisément de dîner. On était au premier; la vue de cinq gentlemen devait alarmer un étranger doué d'une grande sensibilité de nerfs; mais le comte m'adressant la parole dans un idiome mi-partie anglais et français, dissipa aussitôt toutes mes craintes. Cinq minutes après, il connaissait le motif de ma visite, en apparence indiscrète.

Il n'est rien au-dessus de l'aimable franchise du comte. Un vin des plus exquis fit le tour de la table; vin que je fus à même de mieux apprécier le lendemain, attendu que M. de La Fresnaye eut la bonté de m'inviter à dîner, moi et mon compagnon, m'engageant préalablement à lui faire visite le soir même après mon dîner. Lorsque j'entamai son sujet favori, les antiquités normandes, il nomma, pour ainsi dire, avec une exclamation,

Ingulfe, *ce cher ami de Guillaume-le-Conquérant.* Je craignais d'être indiscret; mais j'éprouvai bientôt l'heureuse influence du nom de *M. Mouton, l'estimable curé de la Sainte-Trinité.* Le soir, je fus présenté à madame la comtesse et à ses deux filles, l'une et l'autre de petite taille, mais extrêmement aimables et du meilleur ton. La conversation durait à peine depuis une demi-heure, lorsque j'aperçus par hasard, sur une table à ouvrage, une lettre écrite en anglais. Elle était d'un ami particulier de la famille, et venait d'un endroit que j'avais parfaitement connu autrefois. Je veux parler de la famille des W.....n's, à B.....n. Les père et mère n'existent plus; mais les enfans donnent de grandes espérances sous le rapport des qualités de l'esprit et du cœur. Cette découverte établit naturellement entre nous une confiance plus intime, et répandit beaucoup de charme sur la conversation et le dîner du lendemain, qui fut suivi d'une promenade à *Guibray,* au soleil couchant.

Sur notre route, nous traversâmes une portion considérable des propriétés du comte : trois cents acres environ, prairies pour la plupart. La soirée était réellement enchanteresse. Le soleil se montrait encore à nous à travers les taillis, et semblait se coucher dans des flots d'or. La conversation fut vive et suivie; mais le petit village de Guibray, ou plutôt son ancienne et bizarre église,

paraissait déconcerter toutes nos conjectures. M. de La Fresnaye nous montra le banc de sa famille, et il le fit avec le soin minutieux d'un gentilhomme de campagne. Pendant ce temps, M. Lewis esquissait à la hâte un ornement fort singulier, représentant *le Christ portant sa croix*, et suspendu au mur d'une chapelle latérale.

Cet ornement est en pierre, et colorié. L'exécution n'en remonte probablement pas au-delà du seizième siècle. Elle est d'une barbarie effroyable, et donne une idée juste de la bizarrerie de style qui dominait à cette époque. Ce qu'il faut admirer, c'est qu'une œuvre si pitoyable ait été placée dans le sanctuaire où elle se trouve. Malgré tout, c'est une pieuse offrande de la *chaisière*, qui nous faisait voir l'église, et qui l'avait religieusement recueillie à la démolition d'une abbaye voisine pendant la révolution. L'abside de cette église est peut-être aussi ancienne qu'aucun autre édifice de Normandie (1), et l'extérieur de cette portion,

(1) Nous n'avons donc pas à nous occuper de l'érection d'une église, à Guibray, dans le huitième siècle. Voici ce qu'on raconte à l'occasion de la plus ancienne construction : Le faubourg de Guibray, séparé de Falaise par une distance de neuf cents pas environ, était autrefois couvert de châtaigniers et de chênes. Un mouton, en grattant la terre, et comme par instinct naturel (je cite textuellement M. Langevin), indiqua, par ses bêlemens, qu'il y avait là quelque



dont nous ne pûmes approcher qu'à travers de grandes herbes qui nous venaient jusqu'aux genoux, est l'un des morceaux de ce genre les plus intéressans qu'on puisse voir. Je ne lui accorderai cependant pas plus de sept siècles d'existence, dût notre ami *** me donner pour cela sur les doigts. Tout en admirant ce qu'il y avait de curieux dans ce vénérable édifice, nous remarquâmes nos vieux amis *les pénitens* qui se confessaient, et le même confessionnal en avait souvent deux à la fois. Je vis un prêtre, au visage dur, aux formes athléti-

---

chose d'enfoui. Le berger approcha, fouilla la terre avec sa houlette, et découvrit une statue de la Vierge, tenant un enfant dans ses bras. En conséquence, la première église dédiée à la Vierge, sous le règne de Charles-Martel, dit le *Victorieux*, fut érigée sur le lieu, au centre de cette vaste forêt de châtaigniers et de chênes. Je me hâte d'arriver à la construction d'une seconde église, à la même place, sous les auspices de Mathilde, femme du Conquérant; église où l'on voyait, près d'un pilier, une statue de femme couronnée d'un diadème. M. Langevin disserte savamment sur cette statue dans une note. Église et statue ont tout-à-fait disparu. Au contraire, les plus anciennes parties, encore existantes, de l'église de Guibray, remontent à peu près, selon les auteurs du *Gallia christiana*, tome XI, page 878, et un vieux manuscrit, consulté par M. Langevin, à la date de 1222, époque de la dédicace de l'église, par l'évêque de Coutances. La place du côté du sud, nommée aujourd'hui *place aux Chevaux*, servait autrefois de cimetière à la paroisse. Il y avait aussi une chapelle

ques, sortant de la sacristie, où il venait de revêtir son surplis, et se rendant à la hâte vers un de ces confessionnaux occupés par deux personnes. Le comte m'avait présenté à cet ecclésiastique en passant. Nous étions au samedi soir; le lendemain dimanche, il devait y avoir une grande procession. Le village, ou, si l'on veut, la ville de Guibray, offre un singulier aspect aux yeux de l'étranger: beaucoup de petites rues étroites, clôture en planches à toutes les fenêtres, toutes les portes fermées (*a*). On dirait que la peste vient d'y exercer

dédiée à saint Gervais; elle fut pillée et détruite par les huguenots, en 1562. J'ajoute que le rond-point extérieur de cette ancienne et très curieuse église de Guibray ressemble, en petit, à la même portion de Saint-Georges-de-Boscherville, publiée par M. Cotman. (*Recherches sur Falaise*, pages 49-53.) Dans sa *Note historique sur Falaise*, 1816, in-8°, M. le comte de La Fresnaye appuie sur cette particularité: « Que le porche de cette église, seule portion de son ancienne structure qui n'ait pas été mutilée, remonte à l'époque de l'établissement du christianisme dans les Gaules. Telle est au moins la décision de M. Deveze, dessinateur de M. Laborde. Ce dernier, aujourd'hui secrétaire de monseigneur le comte d'Artois, avait ordonné qu'on examinât soigneusement toutes les parties de l'édifice. » (Pages 5-6.) Espérons qu'il ne se rencontre pas beaucoup de renseignemens de cette nature dans les magnifiques et recommandables productions M. de Laborde.

(*a*) On veut parler ici des *loges*, qui n'ouvrent effecti-

ses ravages, et que les habitans se sont enfuis pour toujours. On n'y rencontre personne, on n'y entend aucun bruit, pas même celui d'une souris. Cependant c'est à Guibray que se tient *la plus grande foire* de France, une seule exceptée (1); et voilà précisément, mon ami, ce qui

---

vement que pendant la durée de la foire, et qui restent fermées dans l'intervalle.

(1) L'anecdote que j'ai rapportée dans la note précédente fut l'origine de la célèbre foire de Guibray. Tous les ans, la veille et le jour de l'Assomption de la Vierge, c'est-à-dire le 15 d'août, beaucoup de voyageurs y accouraient de toutes parts pour voir la statue découverte par l'instinct du mouton. Il y venait aussi des marchands d'images, de sculptures, et autres objets relatifs au culte de Marie, et beaucoup de marchands colporteurs. Leur but, disaient-ils, était de se mettre sous la protection de la Vierge. Dans ce même temps, il se tenait aussi une foire à Montmartin-sur-Mer, arrondissement de Coutances; mais sa situation l'exposant aux incursions des pirates, elle fut transférée à Guibray, faubourg de Falaise, et réunie à une autre foire moins considérable qui se tenait déjà en cet endroit. Robert-le-Libéral, et plus particulièrement son fils Guillaume-le-Conquérant, en considération de ce qu'il était né à Falaise, transportèrent cette foire près de la chapelle Notre-Dame de Guibray, où les premiers marchands s'installaient d'habitude (*). Ce prince accorda aussi,

(*) L'auteur n'a pas exactement traduit son modèle. M. Langevin dit que « Robert-le-Libéral plaça d'abord cette foire près la porte du « château, hors des murs de la ville, au-dessus des étangs, en un

explique l'aspect de désolation dont je viens de parler. Dans les intervalles de ces foires *trien-*

---

pour cette foire, une exemption de tous péages et impôts. Ce privilége a été successivement confirmé par les rois de France. De ce moment, la foire de Guibray a gagné, tous les ans, plus d'importance et de célébrité; il y a probablement déjà plusieurs siècles qu'elle tient le rang immédiatement après celle de *Beaucaire*, réputée la plus considérable.

La foire de Guibray dure quinze jours. Les huit premiers sont consacrés aux affaires majeures; on les appelle LA GRANDE SEMAINE, c'est-à-dire qu'il y a un concours plus nombreux de marchands, et que les opérations y sont nécessairement plus importantes. Dans les sept derniers jours, qu'on appelle LA PETITE SEMAINE, on règle les affaires, et on se prépare au retour. Il n'y a point de sortes de marchandises qu'on n'apporte à la foire de Guibray, ni de provinces de France dont il ne vienne des marchands. On y voit même des commis hollandais et allemands. La joaillerie et la droguerie paraissent être les principaux articles de commerce. Il s'y trouve aussi une quantité prodigieuse d'étoffes de soie, de lin et de coton; des peaux brutes et tannées; de la porcelaine, vaisselle de terre, etc. Il ne faut pas non plus oublier les bestiaux. Selon Langevin, il s'y vend quelquefois jusqu'à quatre mille chevaux. Cette foire est constamment animée par l'affluence de la noblesse et du peuple des environs, attirés par les divertisse-

« lieu nommé encore *le Camp de Foire*..... Dans la suite, le duc Guil- « laume, en considération de ce qu'il était né à Falaise, » etc., etc. D'où il résulte que l'emplacement assigné par les deux princes, pour la tenue de la foire, n'est pas le même, comme le donne à entendre l'écrivain anglais.

nales (*a*), la plus grande partie du village est déserte; à l'époque où elles se tiennent, au contraire, vendeurs et acheteurs y arrivent par centaines. Dans une rue étroite et courte, où nous ne rencontrâmes pas un être vivant, le comte m'assura qu'il se faisait quelquefois, dans le cours d'une matinée, pour plusieurs millions d'affaires. Nous quittâmes cette ville étrange, l'esprit occupé de réflexions diverses, mais extrêmement satisfaits de l'aimable famille qui avait bien voulu nous servir de guide en cette occasion. Le soir, un maître de musique nous régala de quelques airs de guitare qui étonnèrent beaucoup le comte; et il était nuit close quand nous reprîmes le chemin de l'*Hôtel du Grand-Turc.*

Un incident mémorable signala notre retour. Quand je l'aurai fait connaître, ce sera un sujet de rumeur, et probablement d'incrédulité, parmi les deux tiers des membres de notre société des antiquaires. S'il vous en souvient, je vous ai informé, dans une lettre sur Caen, que l'abbé

---

mens de toute espèce qui, comme en Angleterre, forment les accessoires obligés du tableau. Langevin mentionne les foires moins considérables de *Sainte-Croix*, *Saint-Michel* et *Saint-Gervais*, contribuant elles-mêmes à enrichir les habitans. (*Recherches historiques sur Falaise*, page 199 et suiv.)

(*a*) C'est *annuelles* qu'il aurait fallu dire.

Delarue m'avait indiqué les objets les plus dignes d'attention, pour la suite de mon voyage en Normandie, me désignant particulièrement la STATUE, ou la TÊTE de GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT, à Falaise, lieu de naissance de ce prince. Ce merveilleux objet, la tête seulement, se trouvait sur la *place Saint-Gervais*, chez un aubergiste dont la maison est le rendez-vous d'un grand nombre de personnes de tout état, le jour du marché. La tête est placée presque au haut d'un escalier obscur et étroit, en saillie du mur, à droite, quelques marches avant d'atteindre le premier étage. Toutefois, je remis l'examen soigné que j'en voulais faire, au soir du jour de marché suivant. En conséquence, mon compagnon et moi, en sortant de chez le comte, nous présentâmes nos hommages à madame Rolle, propriétaire de la tête, mais non pas de l'auberge. Nos questions, lors de notre première visite, avaient produit quelque sensation; et quand nous revînmes, plusieurs personnes étaient réunies pour nous recevoir. Lumière, eau chaude, serviettes, savon et brosses furent aussitôt en réquisition. Je me mis à l'ouvrage, en grattant d'abord soigneusement, avec un couteau de cuisine, les couches durcies de blanc et de jaune, dont plusieurs générations successives paraissaient avoir recouvert les traits presque méconnaissables de la tête. Les cheveux se dessinèrent par degrés. Vint ensuite l'em-

ploi du savon et de l'eau. Le même procédé eut lieu pour les autres portions de la face; et lorsque les yeux parurent distinctement, on n'entendit plus de toutes parts que cette exclamation prolongée : *Mon Dieu!* L'extrémité inférieure du nez avait été malheureusement mutilée. Bientôt on découvrit la bouche; mais quand cette barbe épaisse et ces immenses moustaches vinrent à paraître, ce ne fut plus qu'un cri de joie et de surprise : *Voilà le vrai portrait de Guillaume-le-Conquérant!*

« Tout ce que l'on voudra, excepté le portrait du personnage en question, » me semble-t-il vous entendre dire. Peut-être bien; et les moustaches annoncent un *Saxon* plutôt qu'un *Normand.* La tête porte à peu près onze pouces de haut sur sept et demi de large. Elle est sculptée en pierre commune, mais d'un grain serré, et repose sur une tablette de pierre placée dans l'épaisseur du mur, dont elle ne fait point partie. Si elle a jamais eu des épaules et un corps, ce corps et ces épaules n'appartenaient point à la tête actuelle. Quoi donc, l'abbé Delarue se trompe? Ce qu'on peut supposer de plus généreux à son égard, c'est qu'il n'a jamais vu l'objet (*a*). Je ne saurais admettre non plus que

---

(*a*) Je suis autorisé à réclamer *formellement* contre tout ce qu'on dit ici de M. l'abbé Delarue. Ce dernier n'a vu M. Dibdin

cette tête ait jadis décoré l'extérieur d'une église ; je ne puis y voir un de ces ornemens bizarres que nous apercevons fréquemment sur les édifices du douzième siècle et de ceux qui l'ont suivi. Tout grossier qu'il est, il n'offre point, sous ce rapport, assez de hardiesse et de barbarie. Quant à son antiquité, je suis disposé à convenir qu'elle remonte très haut, qu'elle est même antérieure aux amours des parens du personnage qu'il est supposé représenter. Le matin, j'avais offert, sans balancer, à madame Rolle, dix louis de ce précieux fragment. Alors elle ne paraissait pas éloignée de les accepter; mais la vue des moustaches, de la bouche, du nez, des yeux et de la chevelure, fit tout à coup monter le baromètre de ses prétentions, à *quinze louis pour le moins.* C'était infiniment *trop fort*, et nous nous séparâmes sans rien conclure. Peut-être rirez-vous de mon offre primitive : j'avoue cependant que j'aurais aimé à voir cette tête déposée, saine et sauve, dans les archives de la société des antiquaires de Londres; et je crois

---

qu'un instant, et il n'a été question entre eux que de la maison dite *des gendarmes*, près Caen. M. l'abbé Delarue n'a aucune connaissance de cette prétendue tête de Guillaume dont parle l'auteur anglais. Quelque conte populaire aura été débité à M. Dibdin, qui, par méprise, en aura fait honneur à M. l'abbé Delarue.

encore que les dix louis, avec les bons offices du comte de La Fresnaye à l'appui, suffiraient à l'accomplissement de ce but désirable.

La maison qui recèle cette tête barbare est à un jet de pierre de l'église *Saint-Gervais*, qui a donné son nom à la place. Cette place est aérée, spacieuse; selon la tradition, que je crois juste, elle a vu naître le Conquérant, fruit des amours illicites de Robert et d'Arlette. Sa naissance est encore le sujet de chansons populaires chez les Normands (1), et surtout à Falaise. Quelques anti-

(1) La gravité des historiens s'est démentie en accueillant plusieurs histoires comme la suivante, que j'emprunte à l'ouvrage récent d'un homme, aussi aimable de caractère qu'irréprochable dans ses écrits : je dois prévenir, cependant, que si l'on s'accorde généralement à reconnaître Falaise pour la patrie de Guillaume-le-Conquérant, une autre question paraît être encore à décider; celle de savoir si le duc naquit au *château*, ou dans une maison élevée jadis sur *la place Saint-Gervais* actuelle. Voici ce que dit M. Langevin :

« Au bout de ce donjon, sur une roche en précipice, est bâti un petit édifice carré, dont la fenêtre donne sur le faubourg de la Roche. On prétend que Robert, père de Guillaume-le-Conquérant, y faisait sa résidence habituelle, et que, regardant un jour par cette fenêtre, il vit Arlette de Verprey lavant du linge à une fontaine qui est au-dessous, et qu'épris des charmes de cette fille, il en eut Guillaume l'année 1027.

« D'autres assurent que Robert, au retour de la chasse, se promenant dans les rues de Falaise, vit Arlette de Verprey,

quaires affirment, à la vérité, que Guillaume naquit dans une chambre de la tour dont vous

fille d'un pelletier de cette ville, en devint amoureux, et en eut le duc Guillaume, qui naquit vers 1027. » (1)

M. le comte de La Fresnaye compare ainsi les autorités sur le même sujet.

« Benoist de Sainte-More, un des poètes de Henri II, roi

(1) « M. l'abbé Delarue, professeur d'histoire à Caen, nous a rapporté qu'il a vu à la Tour de Londres (c'est au *British museum*) un exemplaire, le seul qui existe des OEuvres poétiques, en vieux français, de Benoist de Sainte-More, qui vivait vers 1150, dans lesquelles sont décrites les amours d'Arlette de Falaise avec Robert-le-Libéral, et dont il a extrait plusieurs morceaux.

« Ce poète dit que Robert-le-Libéral, revenant de la chasse, vit Arlette les jambes nues, près d'un étang, sous les murs du château de Falaise; qu'aussitôt il en devint amoureux, la demanda à Verprey son père et à Doda sa mère, pelletiers de cette ville, qui ne voulurent point consentir à sa demande, à moins qu'il ne l'épousât, et qu'Arlette n'y voulait consentir qu'à cette condition. Cependant Arlette avait un oncle ermite près de Falaise, qui lui conseilla d'accepter la proposition de Robert. Elle suivit l'avis de son oncle, à condition qu'elle aurait les mêmes honneurs que si elle était réellement épouse de Robert; ce qui fut accepté, mais à condition qu'elle serait conduite au château, la nuit suivante, par la porte dérobée, appelée *poterne*. Elle s'y opposa, et voulut y être conduite par la grande porte, en plein midi, par les chevaliers de Robert. Les chevaliers se présentèrent le lendemain, à pied; mais elle exigea qu'ils vinssent montés sur leurs chevaux. Quand ils se furent conformés à sa volonté, elle traversa la ville au milieu d'eux, montée elle-même sur un beau cheval. Il fallut lui ouvrir la grande porte d'entrée de la ville au château, et baisser le pont-levis. Alors elle passa, entra au château, où elle fut reçue par Robert, qui lui fut toujours attaché et fidèle. »

avez déjà vu le dessin. Quoi qu'il en soit, les habitans réclament hautement, pour la *place Saint-*

---

d'Angleterre, et qui écrivit, à sa demande, une histoire des ducs de Normandie en langue romane, pendant la seconde moitié du douzième siècle, chanta les *Amours* d'Arlette et du duc Robert, en une pièce de plus de deux cents vers. Ce morceau, découvert à Londres dans les manuscrits du roi, en 1792, est tout entier dans un ouvrage nouveau. (1)

« L'autre poète de Henri II, Robert Wace, fit aussi, à la même époque, une histoire des ducs de Normandie, à la fin de laquelle il paraît montrer un peu de jalousie envers son confrère. N'ayant pas reçu la même demande du prince, il semble s'être dépêché de finir la sienne le premier, et vouloir narguer son rival. Il chante aussi les mêmes amours, mais avec moins d'élégance que Benoist-de-Sainte-More. Voici ce qu'il dit :

A Faleise out li duc hanté,
Plusieurs faiz i out converté.
Une meschine i out amée,
Arlote out nom, de borgeiz née;
Meschine ert encor è pucele,
Avenant li sembla è bele:
Menée li fut à sun lit,
Sun bon en fist, è sun delit.

« Ces vers, en langue romane, se comprennent assez pour ne pas exiger d'explication, excepté le mot *meschine*, qui

(1) Voyez la *Nouvelle Histoire de Normandie*, imprimée à Versailles, chez Jalabert, seconde édition. (Voyez aussi les *Poètes françois, depuis le douzième siècle jusqu'à Malherbe*. Paris, 1824, in-8°, tome II, pag. 93 à 102.)

Gervais, l'honneur d'avoir porté jadis la statue de Guillaume, et la maison qui le vit naître. Quant à l'auberge où la tête est maintenant déposée, je l'ai visitée dans toutes ses parties, et j'ai peine à croire qu'elle offre rien de plus ancien que la fin du seizième siècle.

L'église de Saint-Gervais est appelée la métropole de la ville; et il sera bien que je vous en donne une courte description. Elle est située sur une belle éminence; son intérieur est assez spa-

---

signifie *adolescente* ou *jeune fille*, de même que *meschin* a la pareille signification au masculin.

« A la suite de ce début, Robert Wace donne un détail qui occupe encore seize vers, mais qui semble purement imaginaire. » (Page 8.)

Ici le comte reproduit une histoire remarquable par son absurdité, et pour laquelle je dois prier mes lecteurs (si tel est leur bon plaisir) de consulter le curieux passage de Wace lui-même. M. de La Fresnaye continue ainsi :

« Cette petite anecdote grivoise, qui semble être purement un conte imaginé par notre vieux poète normand, a été cependant plus citée qu'elle ne mérite, et cela d'après la chronique de *Nagerel*, qui l'a répétée en prose imprimée du seizième siècle, pour l'avoir prise dans le poëme inédit de Robert Wace, qui en est l'inventeur, et dont les vers datent du douzième siècle. M. de Bras l'a répétée aussi en 1588.

« Quoi qu'il en soit de cette première nuit, il paraît constant qu'elle donna l'existence au duc Guillaume, ou plutôt *Guillaume-le-Conquérant*, si l'on en croit notre vieil historien des

cieux; mais on y retrouve peu cet effet provenant d'une architecture simple et large. Les piliers à droite de la nef, en entrant par le portail occidental, sont visiblement anciens; peut-être de la fin du douzième siècle. Les arches décrivent un demi-cercle surbaissé; tandis que celles du côté opposé forment la pointe, comparativement, et sont d'une époque beaucoup plus rapprochée (*a*). Quelques uns des chapiteaux de ces piliers plus anciens, of-

---

Antiquités de Caen et de la Neustrie, M. de Bras de Bourgueville, dans ses détails sur *Arlette.* » (Pag. 13 et 14.)

Quelques pages plus bas, le lecteur trouvera une de ces chansons nationales sur la naissance de Guillaume: c'est une des *plus* populaires. Cependant, l'opinion reçue, que je crois fort probable, est que le père de Guillaume avait son palais sur la place Saint-Gervais, et que *là*, par conséquent, dut naître son fils. Suivant d'anciens manuscrits extraits du chartrier de l'église Saint-Gervais (*), il résulte que Guillaume naquit dans une maison appartenant à son père, sise sur le vieux marché de la place Saint-Gervais; et comme il n'y avait point encore d'église paroissiale (**), il fut baptisé à l'église de la Sainte-Trinité. (Voyez Langevin, p. 134.)

(*a*) Les arcades circulaires se rencontrent ordinairement, en Normandie, dans les dix, onze et douzième siècles; les arcades ogives, à partir du treizième.

(*) De l'église de *la Trinité*, et non pas de *Saint-Gervais.*

(**) « Et comme il n'y avait point encore de paroisse *Saint-Gervais* », dit M. Langevin; ce qui est bien différent.

frent des ornemens d'un travail assez minutieux et fantastique. Les autres, au contraire, se font remarquer par la grossièreté de l'exécution; mais cela n'étonnera point un homme accoutumé à observer l'état des arts au moyen âge, sous le double rapport de la sculpture et de la peinture. Les bas-côtés sont comparativement modernes. (1)

(1) Selon Langevin, cette église était, dans son principe, la chapelle ducale de Guillaume-le-Conquérant, dédiée d'abord à saint Jacques et à saint Christophe. Elle devint ensuite église paroissiale, et fut dédiée à saint Gervais et à saint Protais. Jean de Neuville, évêque de Seez, consacra cette église vers 1126 (*); et les écussons normands, représentés sur le côté nord de la nef (dont j'ai parlé plus haut), sont peut-être de cette dernière époque. Les autres parties sont comparativement très modernes. En 1562, les calvinistes mirent le feu à l'église; l'orgue fut entièrement brûlé. L'édifice entier eût été détruit sans la pieuse intervention de Marin Dussaux, sieur Dusaussay, leur ministre. Langevin cite un ancien manuscrit, et M. Chancel. L'église fut rebâtie en 1580 (**). « Dans « les bas-côtés du chœur, on voit des statues de saints dont les « têtes ont été abattues. On prétend que ce fut un évêque de « Seez qui les fit abattre, afin d'ôter aux protestans le pré- « texte de nous accuser d'adorer ces images de saints, que « nous devons seulement honorer. » (*Recherches historiques sur Falaise*, p. 131, etc.)

(*) M. Langevin dit positivement 1126, vers le commencement d'avril.

(**) M. Langevin ne parle que du chœur de l'église.

Une simple bande, ou filet, forme tout le chapiteau des piliers du chœur, surmontés d'arches basses, à ogive, comme celles que l'on voit à Saint-Lo et à Coutances. La voûte du collatéral gauche est verte d'humidité : c'est le résultat, aussi-bien qu'à Coutances, de l'enlèvement du plomb pour faire des balles, etc., pendant la révolution. Je vis cette grande église, complétement garnie, un dimanche matin, vers onze heures, à la grand'-messe. Dans l'assemblée, je remarquai plusieurs personnes des deux sexes d'une physionomie très spirituelle et d'un extérieur fort distingué. Au total, il y avait là beaucoup de l'air d'une réunion d'Anglais.

En cessant de parler de l'église, je ne ferai cependant point une digression, si je vous entretiens de l'un de ses plus beaux ornemens : je veux dire M. Langevin, simple prêtre, comme il nous l'apprend lui-même dans un volume in-8°, qui lui donne des droits au titre du meilleur historien de FALAISE. Il est *habitué* de l'église de M. Mouton ; son salaire, comme il me l'a donné à entendre, n'excède pas vingt louis par an. Assurément cet homme doit être compté au nombre des plus aimables et des meilleures créatures de Dieu. Mais il convient que vous connaissiez l'origine et les progrès de nos relations avec lui. C'était après dîner, le second jour de notre arrivée, et l'un des plus activement

employés. Le domestique annonça qu'il apercevait, dans l'allée, l'abbé Langevin tenant un exemplaire de son ouvrage sous le bras. La porte s'ouvre, l'étranger paraît; il portait son habit d'ecclésiastique; sa physionomie était si bénigne, si expressive; ses dehors si doux et si distingués, que nous nous levâmes spontanément pour lui faire la réception la plus cordiale. A la manière dont il nous rendit nos civilités, nous jugeâmes que c'était encore un homme d'une modestie très intéressante. « Il voyait bien, nous dit-il, qu'il prenait mal son temps; mais il avait appris que *monsieur* désirait connaître les antiquités de la ville, et il avait osé venir lui offrir un ouvrage sur ce sujet, ouvrage dont il était l'humble auteur. » C'était un gros volume in-8°, de cinq cents pages, imprimé serré et avec soin. Il le vendait *cinquante sous!* Je témoignai de la surprise; le digne prêtre s'en aperçut, et pensa que je trouvais le prix exorbitant. Il fut bientôt détrompé. Je demandai trois exemplaires de son livre, ajoutant que ma conscience ne me permettait pas de les payer moins que *trois francs* l'un. Il parut électrisé, et se leva. Sa physionomie prit le caractère d'une profonde émotion; les larmes lui vinrent aux yeux, et il s'écria, en étendant les bras : « Que le bon Dieu vous bénisse! les Anglais sont vraiment généreux. »

Pendant plusieurs secondes, je demeurai stupidement immobile, cloué sur ma chaise. Cette reconnaissance ingénue et si vive pour une chose où je n'avais rien vu que de bien naturel, m'étonna au dernier point, d'autant plus qu'elle était accompagnée d'un accent et d'un geste qui ne pouvaient manquer d'attendrir tout homme dont le cœur n'aurait pas été absolument de rocher. Nous étant remis l'un et l'autre, la conversation continua ; l'abbé nous raconta son histoire avec candeur et en peu de mots. Il avait passé tout le temps de la révolution à Falaise. Destitué de ses fonctions primitives, il était maintenant simple habitué de l'église de M. Mouton. Il avait cédé sans résistance; car il eût suffi d'une *remontrance* pour attirer sur lui une condamnation à mort. Il trouva un adoucissement à ses peines dans l'étude de ses deux sciences favorites, la *médecine* et la *musique;* il avait même pratiqué la première: « Mais allons, messieurs, dit-il, faites-moi l'honneur de venir me voir au moment qui vous sera le plus commode. » Nous prîmes jour pour le lendemain. En nous quittant, l'aimable étranger parla modestement de son ouvrage, qui lui avait coûté trois années de travail. Il semblait se complaire à parler de ses nombreux extraits du *Gallia Christiana*, des *Cartulaires* et des *Registres de familles* non encore explorés. Le lendemain, nous allâmes au

rendez-vous vers sept heures du soir. M. Langevin demeure au second étage d'une maison appartenant à un charpentier. Le digne ecclésiastique vint à notre rencontre sur le carré. Sa joie se manifestait dans la volubilité de ses paroles. Il occupe trois petites chambres de plain pied. Dans la première est sa bibliothéque. Je le priai de me faire voir ce qu'il avait de vieux livres. «Comment, donc, monsieur, répliqua-t-il en se tournant gaîment vers moi, vous aimez les vieux livres? Ah çà, voyons.» Puis il tira certaines planches ou panneaux de lambris, et me montra ses trésors bibliographiques. Je reconnus un *Colinœus* et un *Henry-Étienne* avant qu'il m'eût dit le titre du volume; il en parut tout émerveillé; on eût dit qu'il me prenait pour un sorcier. Une satisfaction particulière animait son visage au moment où il me fit voir son *Hippocrates et Gallenus latinè*. Le second, autant que je puisse m'en souvenir, contenait à la marge des notes latines de M. Langevin lui-même. Il me montra encore quelques ouvrages d'alchimie et d'astrologie. Cette circonstance, et la conversation qui suivit, me donnèrent à penser que l'aimable abbé portait une estime convenable à ces sciences qui avaient autrefois charmé les loisirs de nos Dee et de nos Ashmole.

Dans la seconde chambre était un forté-piano de forme verticale, *ouvrage* et propriété de M. Lan-

gevin ; il portait la date de 1806, et passait pour le premier de cette espèce qui eût paru en Normandie. Il était impossible de ne pas être frappé d'étonnement en voyant ces moyens variés de nobles délassemens, à l'aide desquels l'estimable abbé était parvenu à tromper les heures de sa détresse. La douceur de ses manières, son recueillement, sa sérénité, sa résignation franche et absolue à la volonté divine, tout se réunit à la fois pour faire, de cet homme estimable, un objet d'admiration et d'estime. Point de jactance, d'hypocrisie ni d'affectation dans son langage. On *voyait* ce que la religion avait fait pour lui. Les effets de cette religion *parlaient* dans ses discours et dans toute sa vie.... Au-dessus du piano était suspendu un portrait de l'abbé ; portrait assez médiocrement exécuté et peu ressemblant au modèle. « Si vous le permettez, monsieur, nous pouvons faire quelque chose de plus fidèle, » dis-je en montrant M. Lewis ; et il fut convenu que l'abbé lui donnerait une séance le lendemain. M. Langevin fut exact au rendez-vous, et vint poser.

Le dessin fut achevé dans l'espace d'une heure et demie environ. Je prévins l'abbé qu'il serait *gravé*, attendu que l'original était le moderne *historien de Falaise ;* sa surprise me parut complète. Il fit quelques pas lentement ; puis, se retournant, les mains et les yeux levés, il s'écria d'une voix

tremblante et d'un accent pénétré : *Ah mon Dieu!* En me séparant de lui, je l'avoue, j'eus peine à cacher les larmes que je sentis rouler dans mes yeux. *Adieu pour toujours!* telles furent les dernières paroles qu'il prononça avec toute la franchise, et plus de sensibilité encore que ne l'avait fait M. Pierre-Aimé Lair à Caen. L'aubergiste et sa femme ne tarissent pas sur son éloge, assurant qu'on ne prononce guère son nom sans parler de ses vertus. Il vient de prendre soixante-deux ans.

Il ne me reste plus qu'à vous faire connaître les progrès de l'imprimerie et de la littérature à Falaise : je devrais dire de la littérature et de l'imprimerie. Comme homme de lettres, notre digne connaissance, le comte de La Fresnaye, occupe le premier rang, encore bien qu'il soit amateur plutôt qu'écrivain *ex professo*. Il a traité des antiquités de la ville (1); mais son ouvrage est jus-

(1) Son ouvrage est modestement intitulé, sur la couverture : *Note historique sur Falaise;* et le lecteur a eu déjà plus d'une occasion d'en juger le mérite intrinsèque. Il comprend quarante-deux pages; plus, un *post-scriptum* de quatre pages, relatif au siége de Falaise par Henri IV, et traduit de l'histoire de De Thou. D'après le couvert de sa brochure, on voit que le comte est *auteur de la nouvelle Histoire de Normandie*. Cette brochure est dédiée à la Garde nationale de Falaise. L'auteur dit dans sa dédicace :

« A qui dédier les faits historiques et guerriers d'une ville

tement réputé inférieur à celui de M. Langevin. Il cite *Wace* fréquemment, et paraît se complaire à le citer. Il promet une traduction française de son cher *Ingulfe*. L'absence d'un établissement public, ou d'un collége, ou plutôt le voisinage de Caen (il n'y a guère que vingt-deux milles anglais d'une ville à l'autre), rendent Falaise un séjour trop silencieux, trop insignifiant, pour ceux qui cherchent dans leur retraite ce mouvement, cette activité que l'on observe à Caen et à Rouen. Quoi qu'il en soit, la position est agréable; le ciel y est pur, la température douce, les fruits de la

---

qui s'est montrée si ardemment pour son roi les 26 juin et 8 juillet 1815, si ce n'est à l'élite de cette ville même?

« C'est donc à vous, brillante Garde nationale de Falaise, que l'auteur ose adresser ce rapide écrit, résultat ou plutôt résumé de ses longues recherches.

« Si les temps modernes ont vu se manifester dans vos murs l'amour du souverain légitime d'une manière éclatante et digne de remarque, dans l'antiquité, vos pères ne se sont pas montrés moins fidèles envers les ducs de Normandie, ensuite envers les différens rois de France.

« Cette empreinte de fidélité qui caractérise votre ville se trouve démontrée par les faits recueillis dans ce faible ouvrage, et en est le principal objet. Tous ces faits sont authentiques. — Également puisés en Angleterre (1) et en France, aux premières

(1) « Les citations en langue romane ont été copiées à Londres, sur les manuscrits originaux; celles en latin ont été prises en France. »

terre abondans et peu chers. Un grand nombre des habitans les plus respectables expriment leur étonnement de voir si peu d'Anglais venir habiter les environs de Falaise, si préférables, sous beaucoup de rapports, à ceux de Caen; mais nos compatriotes, vous le savez, sont quelquefois tant soit peu capricieux dans leurs choix; et c'est la *mode* aujourd'hui, pour les Anglais, de demeurer à Caen. Toutefois, si l'on considère que la majeure partie de nos compatriotes se rendent ici pour l'éducation de leurs enfans; que la ville de Caen, attendu le grand nombre de ses maisons

---

sources, il eût été difficile à tout autre de les rassembler, peut-être même impossible.

« En se livrant donc à la censure, l'auteur ne peut que désirer sans doute de la désarmer; mais, possédant parmi vos chefs un beau-frère, un fils, que n'a-t-il pas droit d'attendre de l'attachement de ses compatriotes et de leur indulgence ? »

Véritablement, le comte est un parfait et constant royaliste. Il s'en est bien peu fallu, plusieurs fois, qu'il ne tombât dans les griffes des révolutionnaires; il est maintenant en sûreté, je l'espère, et, pour le reste de ses jours, dans son délicieux château. Son amour pour la littérature et les antiquités de son pays lui fait infiniment d'honneur; et je désire sincèrement qu'il fasse bientôt jouir le public de sa traduction française de son cher ABBÉ DE CROYLAND. (*)

(*) Ingulfe.

d'instruction, offre des maîtres de toute espèce, qui ne prennent quelquefois qu'un franc par leçon, il n'est pas étonnant que cette ville soit préférée à la première. Pour moi, et pour tous ceux qui aiment une société choisie, un climat doux, une abondante variété archéologique; pour tous ceux, en un mot, qui voudraient lire les *fabliaux* des vieux bardes normands, qui voudraient les lire en paix, avec charme et recueillement, alors, la question n'est plus douteuse, et la préférence appartient au lieu d'où je vous adresse ma dernière épître normande.

J'ai parlé, plus haut, des fontaines de Falaise: elles sont nombreuses et limpides. Notre auberge n'en a pas moins que trois, qui sont autant de *jets d'eau* constamment en jeu. Les plus grandes sont celles de la *place Sainte-Trinité*, de la *Grande-Rue*, et de la *place Saint-Gervais*. Dans chaque ruisseau coule un filet d'eau que l'on dirait une dissolution de pur cristal. La ville, en général, mais particulièrement les plus vieilles maisons, sont construites en châtaignier et en chêne, espèce de bois qui abondait dans les anciennes forêts du voisinage. Il a fait chaud pendant la plus grande partie de notre séjour ici; mais la seule vue de ces clairs ruisseaux semblait porter dans toutes les parties du corps une fraîcheur bienfaisante.

J'arrive maintenant aux productions de LA PRESSE. On publie, à Falaise, beaucoup de ces petits ouvrages que l'on peut appeler éphémères. Letellier, dans la Grande-Rue, est le principal imprimeur de livres à bon marché. Les *Falaisais* paraissent avoir du goût pour la poésie, si l'on en juge d'après le contenu de ces livres en général. Leurs chansons de toute espèce sont innombrables. Lisez quelques unes de celles qui se trouvent dans les recueils les plus répandus. Les deux premières présentent quelque chose d'assez original, et un genre de tendresse fort agréable.

LE BAISER D'ADIEUX.

Près de toi l'heure du mystère
Ne m'appellera plus demain ;
Vers ta demeure solitaire
Mes pas me guideront en vain :
J'ai respiré ta douce haleine,
Et des pleurs ont mouillé mes yeux.
J'ai tout senti, plaisir et peine,
J'ai reçu ton baiser d'adieux.

Tu pars, et, malgré ta promesse,
Rien ne m'assure de ta foi ;
Nul souvenir de ta tendresse
Ne vient me dire : Pense à moi.
Ton amour qu'en vain je réclame
Ne me laisse, en quittant ces lieux,

Que l'humide et brûlante flamme
De ton dernier baiser d'adieux.

Puisse au moins ton indifférence
Te garder d'un nouvel amour,
Et le veuvage de l'absence
Hâter ton fortuné retour !
Puisse alors l'amant qui t'adore,
Te revoyant aux mêmes lieux,
Sur tes lèvres vierges encore
Retrouver son baiser d'adieux !

L'IMAGE DE LA VIE.

Nous naissons, et dans notre cœur,
A peine aux portes de la vie,
Tout au plaisir, tout au bonheur,
Et nous invite et nous convie :
D'abord simples amusemens
Savent contenter notre enfance;
Mais bientôt aux jeux innocens,
L'amour nous prend, sans qu'on y pense.

Fillette à l'âge de quinze ans
Offre l'image de la rose,
Qui dès l'approche du printemps
Entr'ouvre sa feuille mi-close ;
Bientôt l'aiguillon du désir
Vient ouvrir la fleur d'innocence,
Et sous la bouche du Plaisir
Elle s'éclôt.... sans qu'on y pense.

Vous qui, pendant vos jeunes ans,
Ne courtisez pas la Folie,
Songez donc que cet heureux temps
Ne dure pas toute la vie;
Assez vite il nous faut quitter
Tendre ardeur, vive jouissance;
Et dans un cœur qui sait aimer
La raison vient.... sans qu'on y pense.

Mais enfin sur l'aile du Temps
On arrive au but du voyage,
Et l'on voit la glace des ans
Couronner nos fronts à cet âge;
S'il fut sensible à la pitié,
S'il cultiva la bienfaisance,
Entre les bras de l'Amitié
L'homme finit.... sans qu'il y pense.

Jugez cependant de ma surprise quand j'achetai la *seconde* des deux chansons politiques suivantes. Elle était chantée dans les rues par un beau garçon d'environ quatorze ans, qui n'épargnait ni la voix ni le geste.

LE TROUBADOUR PARISIEN.

Sur les bords fleuris de la Seine,
Renais, malheureux troubadour;
Sont passés cinq lustres de peine,
Revois aurore d'un beau jour.
En ces temps prospères

Lors reprends flûte et tambourin :
Puis, comme nos pères,
Entonne ce noble refrain :
Vive la France,
Lieu de vaillance !
Honneur aux lis !
Vive Henri !
Vive Louis !
Vive Henri !
Vive Louis !

Chastes Amours, troupe brillante,
Pour Hymen préparez des fleurs :
Avec les Bourbons se présente
La paix, la paix et ses faveurs.
En ces temps prospères,
Français, reprends ton tambourin,
Et, comme tes pères,
Entonne ce noble refrain :
Vive la France ! etc.
etc., etc.

SAUVE QUI PEUT,

OU LES CAMPAGNES MÉMORABLES.

AIR : On n'aime bien que la première fois.

D'un conquérant cher, bien cher à la France,
Je viens ici célébrer les exploits ;
Dire comment sa prudente vaillance
L'a du péril sauvé jusqu'à six fois.

Près de Memphis, porté par son courage,
Il fut vainqueur presque pendant un mois;
Puis ses lauriers reçurent quelque outrage;
Il se sauva.... pour la première fois.

Aux champs fleuris de l'antique Ibérie,
Il va porter ses armes et ses lois;
Forcé bientôt de quitter la partie,
Il se sauva.... pour la deuxième fois.

Son aigle affreuse au carnage animée,
Vole embraser les villes et les bois;
Mais l'Aquilon dévorant son armée,
Il se sauva.... pour la troisième fois.

Chez les Saxons il poursuit la victoire;
Elle était près d'accourir à sa voix;
Un pont s'écroule : hélas! adieu sa gloire;
Il se sauva.... la quatrième fois.

Vers la Belgique un matin il s'avance;
Le soir a vu terminer ses exploits;
Et le héros, guidé par la prudence,
Se sauve encor..., pour la cinquième fois.

Paris entier, ravi de sa vaillance,
Pour l'applaudir n'a vraiment qu'une voix;
Ce jour enfin il a sauvé la France,
En se sauvant.... pour la dernière fois.

Vous saurez que les habitans de Falaise sont grands royalistes, et par conséquent zélés par-

tisans des Bourbons. M. Brée l'aîné, imprimeur du roi, demeure sur la place *Sainte-Trinité*. C'est un homme fort aimable, très poli; je lui ai fait plus d'une visite, et toujours avec un nouveau plaisir. La première fut marquée par une circonstance assez risible. En entrant dans l'atelier des compositeurs, j'aperçus placardés sur le mur, en gros caractères, ces mots bien connus :

God save the King.

Je fis l'éloge de ces sentimens, ce qui flatta beaucoup M. Brée, aussi-bien que ses ouvriers « C'est l'opinion générale en Angleterre, » dit le maître. J'en demeurai d'accord sur-le-champ. « C'est aussi l'opinion générale en France, » reprit M. Brée; et les ouvriers de manifester promptement leur adhésion. « Ah! monsieur, dit un compositeur à l'air spirituel et malin, si vous vouliez seulement nous chanter l'air auquel appartiennent ces paroles, vous nous obligeriez infiniment. — Très volontiers, répliquai-je; mais je dois vous avouer franchement que je le chante plutôt du cœur que de la voix; car je ne suis musicien sous aucun rapport. — Cela ne fait rien; donnez-nous-en seulement une idée. » Ils firent cercle autour de moi, et je chantai deux couplets, aussi énergiquement et du mieux qu'il me fut possible. Le *charmant* accoutumé couronna mes efforts.... J'eus

beaucoup de peine néanmoins à retenir un éclat de rire au milieu d'une des roulades les plus travaillées de l'air. Mon tour était venu de réclamer une faveur. « Chantez-moi votre chanson nationale favorite de ROBERT et d'ARLETTE. — Bien volontiers, répondit ce compositeur à l'air spirituel et malin; *tenez, un petit moment; je vais chercher mon violon, ça ira mieux.* » Pendant qu'il était allé chez lui chercher son violon, M. Brée me pria d'accepter un exemplaire du *Cadeau des Muses* (1), petit almanach annuel, dont il est à la fois l'imprimeur et l'éditeur. Il contenait la chanson en question. Vous pourrez suivre les paroles, me dit-il, pendant que mon homme chantera en s'accompagnant sur son violon. Le

(1) *Cadeau des Muses, ou Almanach universel, étrennes utiles et agréables*, petit in-18, très nettement imprimé. Chaque nation a probablement ses singularités caractéristiques en fait de productions les plus triviales. A la fin d'un article signé G, et relatif à la description des quatre parties du globe, on trouve quelques graves RÉFLEXIONS SUR CE BAS MONDE. J'extrais les suivantes d'un passage assez sombre :

« O toi qui décries la vie, ce beau présent qui t'a tiré du néant, n'as-tu donc jamais fait une belle action? n'as-tu jamais pardonné à ton ennemi, lorsque tu pouvais te venger? n'as-tu jamais été l'ange tutélaire d'un malheureux, ou bien un homme vertueux ne t'a-t-il jamais trouvé digne d'être le sien? Jamais un ami sincère ne t'a-t-il pressé contre son cœur?

compositeur étant revenu, les couplets suivans furent entonnés en chorus général.

LA NAISSANCE DE GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT,

RONDE.

Air : La boulangère a des écus.

De Guillaume-le-Conquérant
Chantons l'historiette.
Il naquit, cet illustre enfant,
D'une simple amourette :
Le hasard fait souvent les grands....
Vive le fils d'Arlette !
Normands,
Vive le fils d'Arlette !

Fille d'un simple pelletier,
Elle était gentillette ;
Robert, en galant chevalier,
Vint lui conter fleurette :

Jamais une femme sensible ne t'a-t-elle dit : *Je t'aime ?* Jamais d'innocens enfans n'ont-ils souri de plaisir en te donnant le doux nom de père ? Si tu as éprouvé un seul de ces biens, n'as-tu pas honte de calomnier un monde où l'on peut obliger ses frères, pardonner à ses ennemis, sauver des malheureux, trouver des bienfaiteurs, être aimé d'un ami, être amant, époux et père ? Au lieu de te plaindre, sois bon, sois humain ; et déjà une partie du mal sera bannie de la terre ; et tu trouveras qu'il valait la peine de vivre. »

L'amour égale tous les rangs.
  Vive le fils d'Arlette!
      Normands,
  Vive le fils d'Arlette!

Falaise, dans sa noble tour,
  Vit entrer la fillette;
Et c'est là que le dieu d'amour
  Finit l'historiette....
Anglais, honorez ces amans:
  Vive le fils d'Arlette!
      Normands,
  Vive le fils d'Arlette!

Guillaume assembla ses guerriers
  Au son de la trompette:
L'olive embellit ses lauriers;
  Sa gloire fut complète.
Ah! vivent de tels conquérans!...
  Vive le fils d'Arlette!
      Normands,
  Vive le fils d'Arlette!

L'air était agréable et vif en même temps. A tout prendre, il eût été difficile de dire à qui de nous, respectivement, ces deux chants nationaux avaient fait le plus de plaisir. M. Brée me fit voir sa maison dans tous ses détails. Elle est située au bord du grand fossé qui entoure la ville, et faisait autrefois partie d'une vieille église. Derrière est un jardin, alors rempli de fleurs exhalant de doux

parfums. De ce côté, la vue est gaie, pittoresque. M. Brée a généralement cinq presses en activité, ce qui dénote beaucoup d'occupation pour une imprimerie de province. Il débite un grand nombre d'almanachs, et imprime les principaux actes de l'administration. Son titre d'*imprimeur du roi* suppose en effet qu'il tient le premier rang parmi ses confrères. Sur ma demande, il eut la bonté de faire composer de nouveau les mots : God save the King, précisément avec les mêmes caractères que ceux du placard affiché sur le mur de l'atelier. L'épreuve fut tirée en ma présence ; je la déposerai précieusement parmi mes *curiosités de Falaise*, quand je serai de retour chez moi. Cet homme aimable a un frère professeur de rhétorique dans l'un des colléges royaux de Paris.

Quant aux *bouquinistes*, ou marchands de vieux livres, il n'y en a point, pour ainsi dire, à Falaise. J'employai inutilement trois ou quatre heures à chercher d'anciennes *chronicles* et d'anciennes poésies, et je fus forcé, presque par pure politesse, d'acheter chez Dufour un *Virgile* de *Petit*, 1529, in-folio ; il valait à peine les frais de port. Je marchandai long-temps un bel exemplaire des *Origines de la poésie française, par Fauchet*, 1581, in-4°, avec le portrait de l'auteur : ce fut en vain. J'essayai de me consoler par l'acquisition d'un vieil exemplaire, relié en maroquin bleu, des *Regrets*

et tristes Lamentations du comte de Montgomery, par *Demorenne*, Rouen, 1574, in-8°. J'achetai encore un exemplaire propre, frais, papier bien collé, des *Amoureuses occupations de la Taysonnière*, Lyon, 1555, in-8°. Les deux volumes m'ont coûté deux francs chaque; je les destine l'un et l'autre à la riche et précieuse bibliothéque de notre ami ****.

Je termine ici ma narration sur Falaise. La constante sérénité du ciel pendant notre séjour, une excellente auberge, l'extrême politesse, les prévenances des habitans, la société plus aimable encore du comte de La Fresnaye, de l'abbé Mouton et de l'abbé Langevin, les agrémens du pays d'alentour, d'intéressans et quelquefois magnifiques débris d'anciens monumens, voilà ce qui ne s'effacera jamais de mon souvenir. C'est ici que le voyageur et l'antiquaire peuvent trouver des objets de leur admiration, et des matériaux pour leurs mémoires. J'ai admiré, j'ai pris des notes; heureux si nos amis communs et vous-même doivent trouver dans le résultat de mes travaux quelque chose d'agréable et d'utile! Adieu donc, non seulement à Falaise, mais à la Normandie. Je termine ma tournée dans cette province par cette ville délicieuse, dans les meilleures dispositions d'esprit, et en regrettant beaucoup de n'avoir pu y prolonger davantage mon séjour. Nous avons re-

tenu nos places dans la diligence, directement pour Paris. *Il n'y a qu'un Paris*, me dit l'autre jour le comte de La Fresnaye, quand je l'informai que je n'y étais jamais allé. A quoi je répondis : « Croyez-vous donc qu'il y ait deux Londres ? » Encore trente-six heures, et nous verrons tout cela. En attendant, adieu.

LETTRE XXII.

UN DIMANCHE A FALAISE. — DÉPART. — VOYAGE A PARIS. — DREUX. — HOUDAN. — VERSAILLES. — ENTRÉE A PARIS.

Paris, rue du Faubourg-Poissonnière, 30 mai 1818.

« Les orages de l'atmosphère ne ralentissent point la course des heures. »

Nos traverses peuvent se prolonger long-temps; mais elles ne sont pas éternelles. Je veux dire, mon bon ami, que nous sommes enfin arrivés ici, sains et saufs, commodément logés dans un hôtel dont la maîtresse est une aimable Anglaise, dont le maître lui-même est un aimable Suisse. Nous nous sommes promenés; nous avons vu, admiré, échangé mille politesses; j'ai présenté mes lettres de recommandation; M. Van Praet et moi nous nous sommes donné la main; j'ai parcouru les différentes salles de la fameuse Bibliothèque du Roi; j'ai traversé les *Tuileries* et le *Louvre;* reconnu plus d'une fois les boulevards; j'ai vu le dôme doré des Invalides, le drapeau blanc sur la colonne de bronze de la *place Vendôme;* j'ai rencontré une foule de compatriotes chez *Meurice*

et dans les hôtels qui avoisinent la *rue de la Paix ;* j'ai goûté les GLACES RIVALES de *Tortoni* et du *café des Mille Colonnes ;* j'ai acheté de vieilles poésies françaises chez un bouquiniste; j'ai bu le chambertin et le champagne à la table splendide de notre *****. Voilà, dans votre langage, les élémens d'un bon *premier plan* pour la composition d'un tableau de Paris. Maintenant, remplissons le cadre, au moyen de détails appropriés, et concourant à l'harmonie générale de l'ensemble.

Mais une seconde réflexion vient corriger la précipitation de ce dessin. Ce n'est pas, en effet, dans une *première* lettre que je puis vous donner une idée juste de ce que j'ai vu, ni coordonner des matériaux rassemblés à la hâte, et dans le premier mouvement d'influence parisienne. Ayez donc un peu de patience, et admirez au moins la précision méthodique de mon récit. Ma dernière lettre me laissait à la veille de mon départ de Falaise; c'est précisément là que je reprends le fil de mon journal. Comme je vous l'ai annoncé, nous devions partir, par la diligence, le dimanche soir, c'est-à-dire le lendemain du jour où je vous écrivais. Je me souviendrai long-temps de ce voyage; mais enfin, *post varios casus,* me voici heureusement établi dans un gîte excellent. La diligence part ordinairement pour Paris le dimanche soir. Il arriva qu'on célébrait une fête ce même di-

manche. Avant le point du jour, j'entendis les voix bruyantes de jeunes gens réunis sous les fenêtres de ma chambre à coucher, au Grand-Turc. Que pouvait signifier tout cela ? Entre trois et quatre heures, le jour commençant à paraître, je me levai et m'approchai de la croisée, d'où je vis une foule de garçons et de filles, occupés à tracer des plates-bandes artificielles de fleurs, séparées par des chemins de sable, etc. C'était un babil sans fin, des allées et venues continuelles. Un étranger ne pouvait assurément deviner le but de ces mouvemens. J'ouvris la fenêtre, persuadé qu'il n'y avait point de mal à faire une simple question, que j'adressai, je l'avoue, d'assez mauvaise humeur; car je souffrais, depuis plus d'une heure, de tout ce tintamarre. « Que faites-vous là ? leur criai-je. — Ah ! c'est vous, monsieur, répondit un malin petit garçon, qui me prenait pour un autre. — Oui, c'est moi ; je vous demande ce que vous faites là. — Vraiment nous faisons un reposoir pour le Saint Sacrement, qui passera tantôt par ici. — N'est-il pas joli, monsieur ?» reprit une aimable voix féminine. Voilà tout mon courroux évanoui en un moment. « Une réponse douce rompt la colère, » a dit Salomon (*a*) ; et je demeu-

(*a*) *Responsio mollis frangit iram ; sermo durus suscitat furorem.* (Prov., ch. xv, vers. 1.)

rai persuadé qu'il n'avait jamais débité de maxime plus sage. Je convins que cela était fort joli, quoique je n'y comprisse rien du tout. Je les priai de parler plus bas, fermai la fenêtre, et me remis au lit; mais le sommeil n'y rentra pas avec moi; et les petits vauriens, au lieu de baisser la voix, semblèrent crier plus fort à qui mieux mieux. J'avais presque un accès de fièvre, à la suite de mon insomnie, quand la fille de chambre m'annonça « qu'il était huit heures, et qu'il faisait très beau temps. »

Ces *reposoirs* sont une affaire plus importante que vous ne pensez. On choisit une petite place dans la rue; on la garnit de fleurs; on y trace des allées avec du sable fin. C'est au centre que se repose le Saint Sacrement dans sa marche. Tout en m'habillant, j'observai l'édifice construit pendant la nuit; il était complétement achevé. Des cordes disposées en forme de barrière en défendaient l'entrée aux passans. Si quelqu'un voulait pénétrer dans l'intérieur, il se croyait obligé de déposer un sou, pour acheter le droit de satisfaire sa curiosité. Le reposoir, dans son ensemble, occupait un espace de seize pieds carrés environ. Vers onze heures, la cérémonie religieuse commença dans les différentes paroisses. D'un côté, le bruit du tambour et la garde nationale en marche; c'était la messe militaire qu'on allait célébrer. De l'autre,

cortége des prêtres en grand costume, élévation des bannières, chant du clergé, réponses sonores des laïques; toute la ville était en mouvement; tout le monde voulait voir passer la procession. Les fenêtres de chaque maison étaient garnies des locataires de tous les étages. Nous faisions partie de cette dernière espèce de spectateurs. Ce ne fut pas sans beaucoup de plaisir que nous reconnûmes nos amis ecclésiastiques, MM. Mouton, Langevin, et ce grand père confesseur que j'avais rencontré dans l'église de Guibray; ils étaient suivis d'une foule de respectables habitans, parmi lesquels figuraient avec distinction le comte de La Fresnaye et son fils, aimable et spirituel jeune homme nouvellement marié. La procession arriva au reposoir. Les prêtres vinrent y déposer le Saint Sacrement : grand silence! Un ecclésiastique se mit à genoux, ferma, avec un bruit considérable, une espèce de couverture de livre en bois, se retourna, après s'être relevé; puis la procession se remit en marche, en se dirigeant vers l'église de la Sainte-Trinité, où je la suivis. Là, je vis ce qu'il m'était impossible de comprendre, et ce que je ne serais pas fort disposé à imiter. Mais laissons chaque pays célébrer son culte à sa manière; tolérons du moins, si nous ne pouvons approuver : en pareille matière, l'homme sage épuisera tous les moyens avant l'insulte et le mépris. J'ajoute que, peu

d'heures après la cérémonie, on débâtit gaîment ces reposoirs; les fleurs et le sable des allées disparaissent alors sous les pas de la foule, ou emportés par le vent.

Vis-à-vis de l'auberge était un hôpital pour les femmes malades; établissement jadis considérable et célèbre. Qu'il ait fait originairement partie de la *Léproserie de Saint-Lazare* (sur laquelle M. Langevin donne des détails assez curieux dans son *Histoire de Falaise*), ou de l'*Hôtel-Dieu*, ou de l'*Hôpital général*, c'est ce que je ne prendrai pas sur moi de décider. Ce que je puis affirmer, c'est que la tenue de l'établissement fait beaucoup d'honneur aux personnes qui en ont la direction. Comme étrangers, et particulièrement en notre qualité d'Anglais, on nous permit de le visiter dans tous ses détails. En conséquence, après la cérémonie dont je venais d'être témoin dans l'église de la Sainte-Trinité, je me rendis à cet hôpital. Mon compagnon avait alors terminé ses opérations graphiques sous les murs du château. Je n'oublierai de long-temps la figure et toute la personne de la supérieure. A une physionomie masculine, sous le rapport des traits et du teint, y compris une fourniture peu ordinaire de barbe très noire, elle joignait un corps robuste, ramassé, musculeux, dont les mouvemens s'opéraient d'une manière tout-à-fait décidée. Un énorme trousseau de grosses

clefs pendait à sa ceinture; et sa robe noire recevait un caractère encore plus frappant de la saillie toute particulière formée par les hanches. Quand elle marchait, le plancher retentissait sous ses pas, presque autant que ses clefs à son côté. Smirke l'aîné aurait peint cette espèce de duègne refrognée, avec une énergie de vérité inimitable. Mais..... à peine eut-elle ouvert la bouche, que cet ensemble de sévérité disparut. Sa voix était même harmonieuse, et sa *façon de parler* pleine de grâce. Elle nous fit voir l'établissement avec autant de complaisance que de vivacité. Je ne sais pas s'il m'est jamais arrivé de faire un aussi grand nombre de saluts dans un si court espace de temps et de lieu (en traversant les différentes salles où se tenaient les malades). La maison a tout-à-fait l'air d'un couvent. J'y remarquai plusieurs débris d'architecture, peut-être de la fin du quinzième siècle, et je regrettai qu'ils ne fussent pas de dimensions portatives; car il me parut qu'on était assez disposé à m'en faire l'abandon gratuit.

Le soleil était couché; l'heure du départ arriva enfin; il fallut monter en diligence. Nous fîmes nos adieux aux excellens maîtres de l'hôtel du *Grand-Turc*, que je recommande vivement à tous les voyageurs anglais, et nous nous résignâmes à un voyage de trente-six heures. Nous devions en

effet arriver à Paris le mardi matin. Le jour avait été extrêmement chaud pour la saison; l'air de la nuit répara nos forces. Mais après quelques instans d'un sommeil pris à la dérobée, sommeil dont j'avais grand besoin, attendu la construction de certain reposoir, d'évidens symptômes de ruine se manifestèrent dans l'épaisse et incommode machine qui nous portait depuis notre départ; c'est-à-dire qu'au point du jour, et au moment d'entrer à l'Aigle, la soupente gauche, dont le cuir se trouvait absolument pourri, se rompit en deux. Néanmoins la diligence glissa en bas plutôt qu'elle ne tomba. Nous avions avec nous une dame d'un certain âge, et deux Français, dont l'un était accompagné de son domestique. Pendant qu'on réparait la machine, les deux Français allèrent se consoler de leur mésaventure au café. Il était entre quatre et cinq heures du matin. Ils éveillèrent le maître et la maîtresse, demandèrent du café, d'un ton d'autorité qui me parut inconvenant, et, pendant qu'on le préparait, s'amusèrent à jouer au billard. Pour moi, je n'étais d'humeur ni à manger, ni à boire, ni à jouer; car c'était la seconde nuit que je passais sans dormir. Quand on eut fini de raccommoder notre diligence délabrée, nous roulâmes sur la route de *Verneuil*, où nous prîmes une autre voiture de plus amples dimensions. Nous déjeunâmes en cet endroit vers

onze heures : et qu'on ne dise plus désormais que les Anglais sont les seuls maîtres dans l'art de manger et de boire! je ne crois pas, en effet, avoir jamais vu d'appétit semblable, ni pareille ardeur à dépêcher les vivres, substantiels ou liquides. M. Lewis et moi, nous nous contentâmes de café, de thé, d'œufs et de pain. Qui ne s'en serait pas contenté?...... Mais nos compagnons, après avoir pris en flanc cette partie du déjeuner, attaquèrent de front une poule rôtie et un morceau de veau à l'étuvée, opérant de fréquentes diversions sur le vin rouge et blanc, et réclamant souvent de leurs doigts le service ordinairement réservé à la fourchette.

Nous partîmes au grand trot pour *Dreux*. Chemin faisant, nous montâmes une côte longue et rapide, ayant Nonancourt à gauche. La campagne environnante, où nous vîmes plusieurs habitations fort jolies, offrait un bel effet pittoresque, et l'aimable aspect d'un paysage anglais. Là, pour la première fois, j'aperçus UN VIGNÔBLE. A cette époque de l'année, il présentait encore un aspect guindé et fort peu agréable, ne montrant guère autre chose à l'œil que les échalas bruns enfoncés obliquement dans la terre, et qui servent de tuteurs aux ceps. Les bords inclinés de chaque côté de la montagne étaient généralement couverts de cette plante précieuse; et l'on me dit que si l'au-

tomne était aussi favorable que le printemps, l'abondance de la récolte répondrait à la beauté de la saison. Je le souhaitai de tout mon cœur. Véritablement je trouvai beaucoup de charme dans l'aspect du pays aux environs de Nonancourt. Le soleil déclinait rapidement quand nous entrâmes à *Dreux*, où j'avais résolu de laisser à la fois la diligence et mes compagnons, pour me rendre en poste à Paris. Nous dînâmes à sept heures. Mes camarades de voyage *soutinrent* leur réputation, en attaquant vigoureusement le poisson, la viande et la volaille. Je dois dire que le repas était également bien fourni et bien apprêté. Mais il n'y a rien de comparable, ni sous le rapport des mets, ni sous celui de la modicité du prix, aux *tables d'hôtes* par toute la France; et quiconque ne peut s'accommoder de l'heure du dîner (ordinairement vers cinq heures (*a*), doit s'attendre à dîner mal et à payer triple.

Après le repas, nous fîmes un tour dans la ville, et sur les hauteurs, dans le voisinage du château. Nous visitâmes *Saint-Jean*, l'église principale. C'est un vaste édifice, et à tout prendre un beau morceau d'architecture. Je parle surtout de l'intérieur, où je remarquai néanmoins certains ra-

---

(*a*) Le texte dit : *vers une heure ;* c'est évidemment une faute d'impression.

vages occasionnés par la révolution, et que je place au nombre des plus horribles que j'eusse encore observés. Dans l'une des chapelles latérales, il y *avait eu* un magnifique mausolée, peut-être de seize à vingt pieds de haut, et chargé de figures de grandeur naturelle, depuis la base jusqu'au sommet. Plusieurs de ces figures, particulièrement les têtes et les bras, avaient été abattues, mais de manière à faire croire qu'elles étaient tombées sous un instrument tranchant d'une force irrésistible. Ce n'était là qu'un acte isolé du vandalisme révolutionnaire, mais le plus frappant de tous; d'ailleurs il en existait, à l'intérieur de cette église, beaucoup d'autres indices moins considérables. Au milieu de ces traces d'une destruction récente, j'aperçus, en levant les yeux, et avec un plaisir mêlé de mélancolie, quelques fort jolis échantillons de vitraux peints, échappés aux ravages exercés dans la partie basse, et qui avaient conservé leur fraîcheur primitive. Çà et là, dans les différentes chapelles, des prêtres mettaient leurs surplis pour vaquer à la confession, pendant que les fidèles agenouillés les attendaient à côté du confessionnal. De l'église, je me rendis chez le principal libraire du lieu. M. Lewis prit immédiatement sa course vers les hauteurs du château. Je trouvai un libraire intelligent, poli, rempli de complaisance. Toutefois, son assortiment était trop moderne. *Donnez-vous la*

peine de monter! s'écria-t-il aussitôt, en m'invitant à le suivre; mais le magasin d'en haut ne contenait rien de plus ancien, pour ainsi dire, que le magasin d'en bas. Je vis là plus d'exemplaires de Voltaire et de Rousseau que je ne supposais pouvoir en être écoulés dans l'espace de six ans. « Détrompez-vous, me dit-il; dans six mois tout sera vendu. » Je demeurai surpris et affligé tout ensemble, attendu que l'ivraie n'avait point été séparée du bon grain dans ces ouvrages. Je parlai de mes vieux amis typographiques, *Vérard*, *Pigouchet* et *Eustace;* le bon libraire me répondit « qu'il n'avait jamais entendu parler de ces gens-là. » Nouvel étonnement de ma part; et, comme je ne trouvais rien qui me tentât, je lui souhaitai poliment le bonsoir.

Pendant ce temps, M. Lewis avait gagné les hauteurs du château, et s'extasiait de ravissement, en quelque sorte, à la vue du tableau qui l'environnait. Pénétrez dans l'enceinte formée par les murs extérieurs, et dirigez vos pas vers le sommet, vous apercevez avec enchantement l'un des plus précieux débris imaginables. C'est une vieille arche normande à zigzag, ayant originairement fait partie d'une petite église récemment abattue (*a*). Il n'en reste plus que cette arche solitaire,

(*a*) Cette église était du milieu du douzième siècle, à en

derrière laquelle une nouvelle église, d'une très belle apparence, vient d'être construite par les soins et aux frais du duc d'Orléans actuel (*a*). C'est un lieu de sépulture pour sa famille : peu de jours avant notre arrivée, on y avait déposé les restes de l'un de ses enfans (*b*). J'aurais vivement désiré un dessin exact de cette arche ; mais le temps nous manquait, et mon compagnon était occupé sur la hauteur à prendre une vue détaillée, à vol d'oiseau, de l'étendue de pays que l'œil découvre de cette position élevée, et que nous avions parcourue, pour la plus grande partie, dans la diligence de *Verneuil*. J'ajoute qu'il ne reste plus rien aujourd'hui de ce château, qui jadis tenait en respect la ville et la contrée d'alentour ; mais ses murailles

---

juger par l'inscription suivante, gravée sur le mur, en caractères gothiques :

Centies undenis quater annis adde novenos,
Sexto qui sequitur domus hæc fundata probatur.

Ce qui donne l'année 1142 pour l'époque précise de la construction.

L'arcade normande dont parle ici l'auteur n'existe plus aujourd'hui.

(*a*) Le monument a été commencé par S. A. S. madame la duchesse douairière d'Orléans, et achevé par le duc d'Orléans actuel.

(*b*) Non; mais les restes de madame la duchesse douairière d'Orléans.

extérieures renferment un espace de vingt acres, à bien peu de chose près, enceinte la plus considérable que j'aie encore observée. Pour ajouter un nouveau degré d'intérêt au tableau, le soleil, plus large et plus rouge au moment de son coucher, commençait à cacher la partie inférieure de son disque derrière la crête d'une montagne qu'on eût dit de pourpre. Une atmosphère de calme et de mollesse semblait planer sur tout le paysage. Je promenai mes regards de tous côtés. Accablé de fatigue et de lassitude, après deux nuits sans sommeil, je me laissai tomber sur le gazon; alors, je ne saurais dire pourquoi, j'aurais voulu que ce magnifique tableau du soleil couchant se fût offert à moi des hauteurs de Douvres. Il nous arrive parfois, comme aux écoliers, d'éprouver une certaine maladie du pays; mais la mélancolie qui venait de s'emparer de moi n'était que le résultat purement physique d'une cause de même nature. Cependant les ombres du soir allaient bientôt succéder aux derniers rayons du soleil; je me levai au moment où le sommeil allait me surprendre; je me hâtai de quitter ces hauteurs, et me rendis par le plus court chemin à la ville, puis à l'hôtel. Nous nous retirâmes de bonne heure dans nos chambres, ayant eu soin préalablement de retenir, chez un loueur de voitures qui demeurait vis-à-vis, une espèce de phaéton pour

gagner Paris, le lendemain, avec des chevaux de poste.

D'excellens lits, un repos non interrompu, nous avaient remis en bonne humeur pour notre grande *entrée* dans la métropole de France. Toutefois, mon compagnon s'était levé dès six heures du matin, et prenait une vue de l'emplacement du château. L'aspect des murs extérieurs, qui se prolongeaient dans plusieurs directions du côté de la ville, nous avait déjà donné une idée avantageuse des dimensions primitives de l'édifice. Nous déjeunâmes un peu après neuf heures, et, avant dix, le phaéton, attelé de deux forts chevaux noirs, dont l'un portait un postillon galamment habillé, nous attendait à la porte de l'hôtel. Voyant notre bagage solidement attaché, nous sautâmes dans la voiture, et partîmes au grand galop. Les chevaux semblaient avoir des ailes, et le fouet rapide du postillon décrivait sur leurs têtes d'innombrables sinuosités. Le ciel était pur et brillant; un vent gaillard du sud-est, mais d'une aimable fraîcheur, se jouait sur notre visage, en même temps que nous rasions la terre, pour ainsi dire, sans la toucher. Quel contraste avec la chaleur, l'ennui et le malaise général des deux journées précédentes! La différence nous fut sensible et agréable en proportion. Nous changeâmes de chevaux pour la première fois à Houdan, distant de Dreux d'en-

viron quatre lieues, que nous parcourûmes, je crois, dans l'espace d'une heure. Nous venions de traverser un pays plat et sans intérêt, excepté cependant que les différens points de vue du paysage (ce que nous avions surtout remarqué précédemment dans la Normandie) se prolongent à une plus grande distance qu'en Angleterre. De là, cette unité lointaine de surface, cette diminution progressive des objets; la ville, on pourrait dire le village de Houdan, contient une population d'environ deux mille âmes; mais il s'y fait beaucoup d'affaires les jours de marché, en blé particulièrement, dont il se vend quelquefois, me dit-on, plusieurs milliers de sacs dans un jour. La proximité de Paris explique l'état florissant de son commerce. Les faubourgs de la ville sont flanqués, plutôt qu'entourés, de deux ou trois rangées d'arbres, de trois ans de pousse tout au plus, et que l'on décore du nom de boulevards. Là s'élèvent les épais et massifs débris du CHATEAU DE HOUDAN; ils sont très intéressans, et nous parurent d'une construction inaccoutumée. Les tours angulaires sont petites et rondes; la portion intermédiaire de la muraille forme un léger renflement en dehors. J'ai mesuré au pas l'enceinte extérieure; mais j'en ai oublié la contenance. Assurément elle ne comprend pas plus de quarante pieds en carré. Nous cherchâmes vainement à entrer; on ne trouva

point la personne dépositaire des clefs. Nous en vîmes assez, cependant, pour nous convaincre que les murs ne pouvaient avoir moins de douze pieds d'épaisseur.

Les chevaux étaient prêts depuis quelque temps, et le nouveau postillon semblait ne pas comprendre que nous eussions pu nous arrêter si longtemps devant si peu de chose. Il parut, en quelque sorte, disposé à demander la permission de voir le dessin : mon compagnon était trop complaisant pour lui refuser cette satisfaction. Après l'avoir examiné, il déclara que l'original était un *vilain ancien bâtiment*. Le vandale ! La chaleur augmentait quand nous partîmes pour le célèbre et noble Versailles. L'arrivée, en venant de Houdan, n'est peut-être pas la plus favorable à l'œil, encore bien que nous eussions de temps en temps des aperçus du château, qui nous mirent à même d'apprécier assez bien l'énormité de ses dimensions. Nous descendîmes à l'*hôtel Bourbon*, maison très propre, gîte excellent, tout à côté de la façade du palais, et d'où vous apercevez d'un coup d'œil la grande et large route qui mène directement à Paris. Après avoir commandé notre dîner, nous nous disposâmes à sortir. Le palais, dont nous refusâmes à dessein de visiter l'intérieur, réservant Versailles pour les plaisirs d'une journée tout entière, est sans doute un édifice immense.

Bâtie en brique, la façade dont je viens de parler n'est rien moins que majestueuse et imposante, par cela seul qu'il n'y a ni simplicité ni régularité dans le dessin. Nous remarquâmes plusieurs habitations charmantes construites en pierre blanche de chaque côté de cette large *chaussée*, ou *route royale*. Au total, Versailles nous parut un lieu magnifique et assez intéressant. Deux ou trois rangées d'arbres, plus vieux de quarante ou cinquante générations que ceux des boulevards de Houdan, bordent les deux côtés de cette noble route. Tout paraissait vie et mouvement; tout annonçait le voisinage de la capitale. D'innombrables voitures, la plupart de louage, allaient et revenaient; la démarche des individus était plus étudiée, leur habit plus élégant. En un mot, nous attendions avec quelque impatience l'heure du dîner, et le moment du départ. Nous louâmes une de ces voitures; elle devait nous conduire à notre destination pour neuf francs. Ce prix me parut fort raisonnable; et, après avoir bu du champagne à dîner (ce qui était assez extravagant à nous), comme pour saluer le nom que portait notre hôtel, et signaler notre approche de la capitale, nous partîmes entre cinq et six heures, bien résolus de regarder de tous nos yeux, et d'admirer tout ce que nous allions voir, d'autant plus que cette entrée de Paris est

réputée la plus favorable sous le rapport pittoresque.

Sur la gauche, l'*École Militaire*, noble établissement dont le maréchal Ney avait eu le commandement en chef, fixa nécessairement notre attention ; mais ce fut à *Sèvres* surtout que nous remarquâmes ce mouvement, ces allées et venues continuelles qui indiquent, d'une manière plus évidente, le voisinage d'une grande métropole. Cabriolets à un seul cheval, dans lesquels il n'y avait pas moins de neuf personnes entassées, trois sur un banc, et trois bancs à l'intérieur ; fiacres, guinguettes, voitures de toute espèce, parmi lesquelles nous en reconnûmes beaucoup d'anglaises : tout cela fournit constamment matière à notre observation. Sèvres est un long bourg qui ne se compose guère que d'une seule rue ; mais sa situation, à mi-côte, est pittoresque, et embellie, sur la gauche, par le cours tortueux de la Seine. Nous fûmes charmés de renouveler connaissance avec cette rivière de Seine, notre vieille amie, perdue depuis si long-temps pour nos regards ; nous en fûmes charmés, dis-je, encore bien qu'elle fût alors tristement déshéritée de cette majestueuse largeur que nous avions admirée du château de Montmorency, sur la route du Havre. Le nouveau pont de Sèvres, composé de neuf arches, est, en quelque sorte, un diminutif du pont de Waterloo.

Des hauteurs voisines, me dit-on, il y avait un très beau point de vue dont la Seine formait le premier plan, et Paris la perspective. Nous traversâmes le vieux pont, découvrant *Saint-Cloud* sur la gauche; Saint-Cloud, résidence récente de Buonaparte, et digne, par conséquent, de notre intérêt. Malgré tout, ce château n'a d'autre apparence que celle d'une grande et belle maison de campagne en Angleterre. Enfin nous aperçûmes distinctement la grande ville. De tous les lieux que l'on peut choisir pour une aimable retraite, soit que l'on considère sa position élevée, son bel aspect, son voisinage commode, aucun autre ne me parut réunir plus d'avantages réels que le village de Passy, vers la gauche, sur une majestueuse terrasse, à trois ou quatre milles de Paris, et offrant une noble vue de la rivière et de la ville. Il passe d'ailleurs pour être très sain, et la route est constamment couverte de voitures de toute espèce, qui vont à Paris ou qui en reviennent.

A droite, nous remarquâmes surtout le dôme du *Panthéon*, le dôme doré de l'*Hôtel des Invalides*, et les tours, plus ramassées, de *Notre-Dame*. La Seine, dont nous suivions les bords, formait un agréable premier plan à ce tableau lointain d'architecture. Mais, mon ami, je vous avouerai franchement que je fus désappointé au premier

coup d'œil jeté sur la GRANDE CITÉ. D'abord, le pays environnant est plat, si l'on excepte le *Mont-Calvaire*, à gauche, et qui n'entre pour rien dans la vue de Paris, de l'endroit où j'étais. En second lieu, qu'est-ce que le Panthéon, qu'est-ce que Notre-Dame, comparés à l'*église Saint-Paul* et à l'*abbaye de Westminster?* Sans parler de ces ondulations de la campagne de Londres, où se groupent d'une manière charmante Camberwell, Sydenham, Norwood, Shooter's-Hill, et, de l'autre côté de l'eau, Hampstead, Highgate, Harrow, puis Wimbledon et Richmond!..... Quel aimable voisinage en comparaison de celui de *Montmartre!* Faites-vous acception de la vue du fleuve? Qu'est-ce que la Seine, dans les environs de Paris, auprès de la Tamise, dans les environs de Londres? Supposez que la fumée, souvent impénétrable, provenant de l'emploi du charbon de terre, et l'infection qui en résulte, soient dissipées par l'effet d'un talisman secret, et montrez-moi, je vous prie, une vue de Paris, de quelque point qu'il vous plaira, de nature à supporter l'ombre de comparaison avec l'aspect de Londres quand on descend de Shooter's-Hill! L'Anglais le plus gallomane, s'il possède le parfait usage de ses yeux, n'osera pas établir ici de parallèle.

Mais, en arrivant aux barrières, l'admiration devient légitime. Débarrassé de tout cet arrière-

plan de campagne environnante, vous n'avez plus d'objections à faire. Les officiers de police (*a*) firent semblant de vouloir inspecter nos malles; ils furent les bienvenus, et je le leur dis à eux-mêmes. Dès lors, plus le moindre soupçon de leur part; et nous entrâmes dans Paris par l'un de ses plus nobles, de ses plus célèbres boulevards; je veux dire les *Champs-Élysées*. Parvenus à la *place Louis XV*, ayant les *Tuileries* en face; à droite, la *place de la Concorde* (*b*) et l'*Hôtel des Invalides*, dont le dôme doré réfléchissait les mâles rayons du soleil couchant, nous fûmes vivement frappés de cette alliance de splendeur et d'architecture d'un effet incontestablement supérieur, et de beaucoup, à tout ce qui frappe les regards en entrant dans la capitale d'Angleterre. Après un détour à gauche, la *place Vendôme*, la *rue de la Paix*, la hauteur prodigieuse des maisons, toutes construites en pierre, mirent le comble à notre admiration. Nous eûmes bientôt dépassé les colonnes de l'église projetée de *la Madeleine*, suivant alors le *boulevard des Italiens*, qui décrit une courbe à droite, et dont l'aspect prolongea notre ravis-

(*a*) Ce sont les employés de l'octroi.

(*b*) La place de la Concorde et la place Louis XV ne sont qu'une seule et même place. L'auteur ne pouvait se trouver à la fois sur l'une et à côté de l'autre.

sement jusqu'au lieu d'où je vous écris. Nul doute que la première vue de Paris ne soit imposante et enchanteresse. Mais je n'ai plus ni temps ni papier, et il m'est impossible, quoique j'en eusse l'intention, de vous rien communiquer de plus, pour le moment, en fait de particularités locales. Il suffit que je vous aie fait entrer avec moi dans Paris, et que je sois tout prêt à traiter en détail, dans une prochaine lettre, les matières sommairement indiquées au commencement de celle-ci. N'attendez pas, néanmoins, que je veuille vous fatiguer de ces descriptions surannées qui abondent dans presque toutes les relations de voyages à Paris. En cherchant à vous convaincre que je ne dédaigne point ces détails qui peuvent occuper une place secondaire dans le récit, je m'attacherai surtout à vous faire connaître les trésors des *temps passés*, en fait de **Manuscrits** et de **Livres imprimés.** Si j'ai été frappé d'étonnement à la vue des richesses de la Bibliothéque royale, je n'ai pas été moins charmé de l'extrême complaisance, de la politesse exquise de ses Conservateurs. (*a*)

(*a*) Ici se termine la tâche qui m'a été confiée. Après avoir réfuté franchement tout ce qui m'a semblé digne de l'être, je crois devoir déclarer, en finissant, que mes observations n'ont jamais eu *la personne* pour objet. Je reste persuadé, d'ailleurs, que le cœur de M. Dibdin est tout-à-fait innocent des écarts

de son esprit. Si l'on peut le condamner pour le fait, il faudra toujours l'absoudre pour l'intention. Que M. Dibdin écrive seulement un peu moins vite ; il ne restera plus en lui que le littérateur distingué, l'érudit aimable et l'homme de bien.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LES DEUX PREMIERS VOLUMES.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I et J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V, W et Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

373

TABLE DES LETTRES

CONTENUES

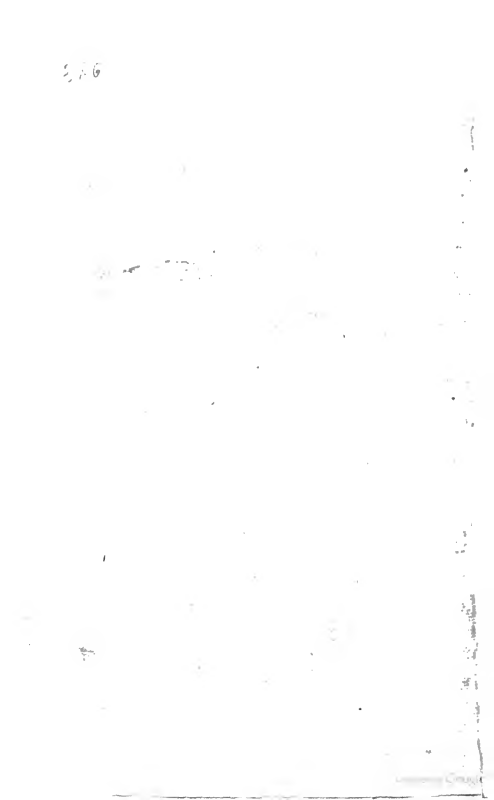
DANS LE TOME SECOND.

FIN DU TOME SECOND.

ERRATA.

Tome i, page 150, *à la note :* Mon ami M. Markland visita la montagne Sainte-Catherine un an après *Evelyn. Lisez :* Un an après moi (l'auteur).

Tome ii, page 257, ligne 3 : Nos deux grandes revues ? whig et tory. *Lisez :* Nos deux grandes revues whig et tory.







A PARIS,

CHEZ RENOUARD, LIBRAIRE,

RUE DE TOURNON [illegible]

Ces Couvertures sont imprimées sur papier de [illegible]

11.5.86



MC

